Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

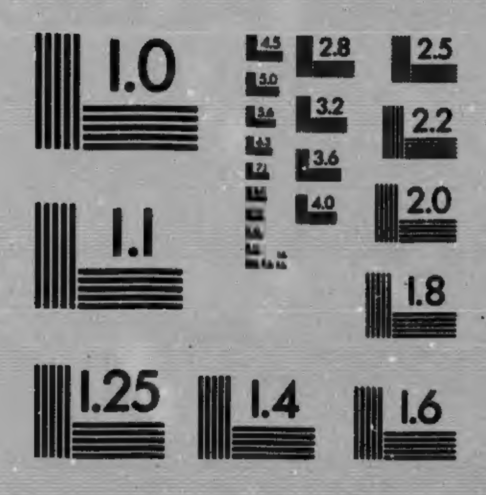
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

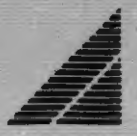
10X		14X		18X		22X		26X		30X	

12X	16X	20X	24X	28X	32X
		✓			

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

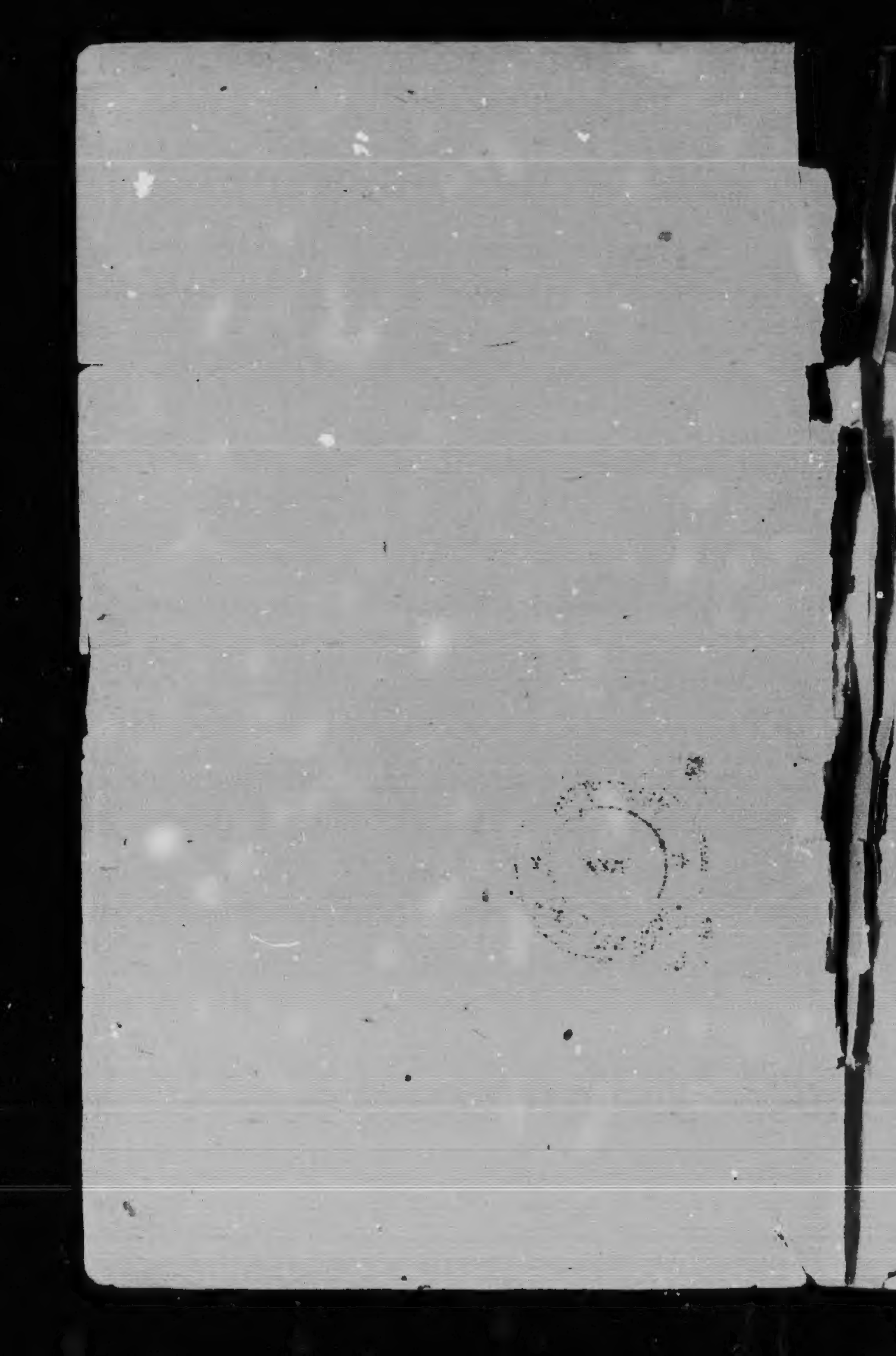
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





LE BOSSU

TOME TROISIEME



LA LITTERATURE MODERNE

PAUL FÉVAL

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN





C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1905

VIII

AUTRE TETE A TETE

(Suite)

— Pas assez belle ! s'écria Lagardère ; vous, Aurore !

C'était de l'admiration ; mais il faut bien l'avouer, c'était une admiration un peu distraite.

— Comme vous dites cela ! murmura la jeune fille tristement. Henri, vous me cachez quelque chose ; vous paraissez affligé, préoccupé. Hier, vous m'aviez promis que ce serait mon dernier jour d'ignorance, je ne sais rien pourtant de plus qu'hier.

Lagardère la regardait en face et semblait rêver.

— Mais je ne me plains pas, reprit-elle en souriant ; vous voilà je ne me souviens plus d'avoir si longtemps attendu, je suis heureuse. Vous allez enfin me montrer le bal...

— Le bal est achevé, dit Lagardère.

— C'est vrai ; on n'entend plus ces joyeux accords qui venaient jusqu'ici railler la pauvre recluse. Voilà du temps déjà que je n'ai vu passer personne dans les sentiers voisins, excepté cette femme.

— Aurore interrompit Lagardère avec gravité,

je vous prie de me dire pourquoi vous avez pensé que cette femme était mon ennemie.

— Voilà que vous m'effrayez ! s'écria la jeune fille. Est-ce que ce serait vrai ?

— Répondez, Aurore. Etait-elle seule quand elle a passé près d'ici ?

— Non ; elle était avec un gentilhomme en riche et brillant costume. Il portait un cordon bleu passé en sautoir.

— Elle n'a point prononcé son nom ?

— Elle a prononcé le vôtre. C'est pour cela que l'idée m'est venue de vous demander si elle ne vous quittait point, par hasard.

— Répondez-moi, Aurore, avez-vous entendu ce que cette femme disait en passant sous la fenêtre du pavillon ?

— Quelques paroles seulement. Elle était en colère, et ressemblait à une folle. " Monseigneur," disait-elle...

— Monseigneur ! répéta Lagardère.

— " Si Votre Altesse royale ne vient pas à mon secours..."

— Mais c'était le régent ! fit Lagardère qui tressaillit.

Aurore frappa ses belles petites mains l'une contre l'autre avec une joie d'enfant.

— Le régent ! s'écria-t-elle, j'ai vu le régent !

— " Si Votre Altesse royale ne vient pas à mon secours..." reprit Lagardère. Après ?

— Après ? je n'ai plus bien entendu.

— Est-ce après qu'elle a pronocé mon nom ?

— C'est auparavant. J'étais à la fenêtre ; j'ai cru entendre, mais c'est que je crois reconnaître partout votre nom, Henri. Elle était bien loin encore. En se rapprochant, elle disait : " La force ! il n'y a que la force pour réduire cette indomptable volonté ! "

— Ah ! fit Lagardère, qui laissa retomber ses bras le long de son corps, elle a dit cela ?

— Oui ; elle a dit cela.

— Tu l'as entendu ?

— Oui. Mais comme vous êtes pâle, Henri, comme votre regard brûle !

Henri était pâle, en effet, et son regard brûlait.

On lui eût mis la pointe d'un poignard dans le cœur qu'il n'aurait pas souffert davantage.

Le rouge lui vint au front tout à coup.

— La violence ! fit-il en contenant sa voix, qui voulait éclater ; la violence après la ruse ! Egoïsme prafond ! perversité du cœur ! Rendre le bien pour le mal, cela est d'un saint ou d'un ange ! Mal pour mal, bien pour bien, voilà l'équité humaine : mais rendre le mal pour le bien, par le nom du Christ ! cela est odieux et infâme. Cette pensée-là ne peut venir que de l'enfer ! Elle me trompait ! je comprends tout ; on va essayer de m'accabler sous le nombre ; on va nous séparer...

— Nous séparer ! répéta Aurore, bondissant sur place à ce mot comme une jeune lionne ; qui? cette misérable femme ?

— Aurore, dit Lagardère qui posa sa main sur son épaule, il ne faut rien dire contre cette femme.

L'expression de ses traits en ce moment était si étrange, que la jeune fille recula d'épouvante.

— Au nom du ciel ! s'écria-t-elle, qu'y a-t-il ?

Elle revint vers Henri, qui avait mis sa tête entre ses mains, et voulut lui jeter les bras autour du cou. Il la repoussa avec une sorte d'effroi.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! dit-il ; cela est

horrible ! Il y a malédiction autour de nous et une malédiction sur nous !

Les larmes vinrent aux yeux d'Aurore.

— Vous ne m'aimez plus, Henri ! balbutia-t-elle.

Il la regarda encore. Il avait l'air d'un fou. Il se tordait les bras, et un éclat de rire douloureux souleva sa poitrine.

— Ah ! fit-il, chancelant comme un homme ivre, car son intelligence et sa force fléchissaient à la fois, je ne sais pas, sur l'honneur ! je ne sais plus. Qu'y a-t-il dans mon cœur ? La nuit, le vide ! Mon amour, mon devoir, lequel des deux, conscience ?

Il se laissa choir sur un siége, murmurant de ce ton plaintif des innocents privés de raison :

— Conscience, conscience, lequel des deux ? mon devoir ou mon amour ? ma mort ou ma vie ? Elle a des droits, cette femme ? Et moi, moi, n'en ai-je pas aussi ?

Aurore n'entendait point ces paroles, qui tombaient inarticulées de la bouche de son ami. Mais elle voyait sa détresse, et son cœur se brisait.

— Henri ! Henri ! dit-elle en s'agenouillant devant lui.

— Ils ne s'achètent pas ces droits sacrés, reprenait Lagardère en qui l'affaissement succédait à la fièvre ; ils ne s'achètent pas, même au prix de la vie. J'ai donné ma vie, c'est vrai. Que me doit-on pour cela ? Rien !

— Au nom de Dieu ! Henri, mon Henri, calmez-vous, expliquez-vous !

— Rien ! Et l'ai-je fait pour qu'on me doive quelque chose. Que vaut mon dévouement ? Folie ! folie !

Aurore lui tenait les deux mains.

— Folie ! reprit-il avec révolte. J'ai bâti sur le sable, un souffle de vent a renversé le frêle édifice de mon espoir ; mon rêve n'est plus !

Il ne sentait point la douce pression des doigts d'Aurore, il ne sentait point les larmes brûlantes qui roulaient sur sa main.

— Je suis venu ici, fit-il en s'essyant le front, pourquoi ? Avait-on besoin de moi ici ? Que suis-je ? Cette femme n'a-t-elle pas eu raison ? j'ai parlé comme un insensé... Qui me dit que vous seriez houreuse avec moi ?... Vous pleurez ?

— Je pleure de vous voir ainsi, Henri, balbutia la pauvre enfant.

— Plus tard, si je vous voyais pleurer, je mourrais.

— Pourquoi me verriez-vous pleurer ?

— Le sais-je ? Aurore, Aurore, sait-on jamais le cœur des femmes ! Sais-je seulement, moi, si vous m'aimez ?

— Si je vous aime ! s'écria la jeune fille avec une ardente expansion.

Henri la contemplait avidement.

— Vous me demandez si je vous aime, répéta Aurore, vous, Henri ?

Lagardère lui mit la main sur la bouche. Elle la baisa. Il la retira comme si la flamme l'eût touchée.

— Pardonnez-moi, reprit-il, je suis bouleversé. Et pourtant il faut bien que je sache. Vous ne vous connaissez pas vous-même, Aurore ; il faut que je sache ! Ecoutez bien, réfléchissez bien, nous jouons ici le bonheur ou le malheur de toute notre vie. Répondez, je vous en supplie, avec votre conscience, avec votre cœur.

— Je vous répondrai comme à mon père, dit Aurore.

Il devint livide et ferma les yeux.

— Pas ce nom-là ! balbutia-t-il d'une voix si faible qu'Aurore eut peine à l'entendre, jamais ce nom-là ! Mon Dieu ? reprit-il après un silence et en relevant ses yeux humides, c'est le seul que je lui aie appris ! Qui voit-elle en moi, sinon son père ?

— Oh ! Henri ! voulut dire Aurore, que sa rougeur subite faisait plus charmante.

— Quand j'étais enfant, pensa tout haut Lagardère, les hommes de trente ans me semblaient des vieillard.

Sa voix était tremblante et douce lorsqu'il poursuivit :

— Quel âge croyez-vous que j'aie, Aurore ?

— Que m'importe votre âge, Henri !

— Je veux connaître votre pensée. Quel âge ?

Il était en vérité comme un coupable qui attend son arrêt.

L'amour, cette terrible et puissante passion, a d'étranges enfantillages. Aurore baissa les yeux, son sein battait.

Pour la première fois, Lagardère vit sa pudeur éveillée, et la porte du ciel sembla s'ouvrir pour lui.

— Je ne sais pas votre âge, Henri, dit-elle ; mais ce nom que je vous donnais tout à l'heure, ce nom de père, ai-je pu jamais le prononcer sans sourire ?

— Pourquoi sourire, ma fille ? Je pourrais être votre père.

— Moi je ne pourrais être votre fille, Henri.

L'ambroisie qui enivrait les deiux immortels était vinaigre et fiel auprès des enchantements de cette voix. Et pourtant Lagardère reprit, voulant boire son bonheur jusqu'à la dernière goutte :

— J'étais plus âgé que vous ne l'êtes mainte-

nant quand vous vîntes au monde, Aurore. J'étais un homme déjà.

—C'est vrai, répondit-elle, puisque vous avez pu tenir mon berceau d'une main, votre épée de l'autre.

—Aurore, mon enfant bien-aimée, ne me regardez pas au travers de votre reconnaissance, voyez-moi tel que je suis...

Elle appuya ses deux belles mains tremblantes sur ses épaules et se prit à le contempler longuement.

—Je ne sais rien au monde, prononça-t-elle ensuite, le sourire aux lèvres et les paupières demi-voilées, rien de meilleur, rien de plus noble, rien de si beau que vous !

IX

OU FINIT LA FETE

C'était vrai, surtout en ce moment où le bonheur mettait au front de Lagardère sa rayonnante couronne. Lagardère était jeune comme Aurore elle-même, beau comme elle était belle.

Et si vous l'aviez vue, la vierge amoureuse, cachant l'ardeur de son regard derrière la frange de ses longs cils, le sein palpitant, le sourire ému aux lèvres, si vous l'aviez vue ! L'amour chaste et grand, la sainte tendress qui doit mettre deux existences en une seule, marier étroitement deux âmes ; l'amour ce cantique que Dieu dans sa bonté laisse entendre à la terre, cette cette manne qu'apporte la rosée du ciel; l'amour qui met à la beauté une auréole divine, l'amour était là, couronnant et transfigurant ce doux visage de jeune fille.

Lagardère pressa contre son cœur sa fiancée frémissante. Il y eut un long silence. Leur lèvres ne se touchèrent point.

—Merci! merci! murmura-t-il.

Leurs yeux se parlaient.

—Dis-moi, reprit Lagardère, dis-moi, Aurore, avec moi, as-tu toujours été heureuse ?

—Oui, bien heureuse, répondit la jeune fille.

—Et pourtant, Aurore, aujourd'hui, tu as pleuré.

Je sais tout ce qui te regarde. Pourquoi pleurais-tu ?

—Pourquoi pleurent les jeunes filles ? dit Aurore voulant éluder la question.

—Tu n'es pas comme les autres, toi, quand tu pleures... Je t'en prie, pourquoi pleurais-tu ?

—A cause de votre absence Henri. Je vous vois bien rarement, et aussi à cause de cette pensée...

Elle hésita. Son regard se détourna.

—Quelle pensée ? demanda Lagardère.

—Je suis une folle, Henri, balbutia la jeune fille toute confuse ; la pensée qu'il y a des femmes bien belles dans ce Paris ; que toutes les femmes doivent avoir envie de vous plaire, et que peut-être...

—Peut-être...? répéta Lagardère acharné à sa coupe de nectar.

—Que peut-être vous aimez une autre que moi.

Elle cacha son front rougissant dans le sein de Lagardère.

—Dieu me donnerait-il donc cette félicité ! murmura celui-ci en extase ; il faut croire ...?

—Il faut croire que je t'aime ! dit Aurore étouffant sur la poitrine de son amant le son de sa propre voix qui l'effrayait.

—Tu m'aimes, toi, Aurore! Sens-tu mon cœur battre ? Oh! s'il est vrai ?... Mais le sais-tu bien toi-même, Aurore, fille chérie Connais-tu ton cœur ?

—Il parle, je l'écoute.

—Hier, tu étais un enfant.

—Aujourd'hui ,je suis une femme, Henri, Henri je t'aime !

Lagardère appuya ses deux mains contre sa poitrine.

—Et toi? reprit Aurore.

Il ne put que balbutier, la voix tremblante, les paupières humides :

—Oh! je suis heureux! je suis heureux !

Puis un nuage vint encore à son front. Voyant ce nuage, la mutine frappa du pied et dit :

—Qu'est-ce encore ?

—Si jamais tu avais des regrets ? prononça tout bas Henri, qui baisa ses cheveux.

—Quels regrets puis-je avoir, si tu restes près de moi ?

—Ecoute. J'ai voulu soulever pour toi, cette nuit, un coin du rideau qui te cachait les splendeurs du monde. Tu as entrevu la cour, le luxe, la lumière ; tu as entendu les voix de la fête. Que penses-tu de la cour ?

—La cour est belle, répondit Aurore ; mais je n'ai pas tout vu, n'est-ce pas ?

—Te sens-tu faite pour cette vie ? Ton regard brille ; tu aimerais le monde ?

—Avec toi, oui.

—Et sans moi ?

—Rien sans toi !

Lagardère pressa ses mains réunies contre ses lèvres.

—As-tu vu, reprit-il encore pourtant, ces femmes qui passaient souriantes ?

—Elles semblaient heureuses, interrompit Aurore, et bien belles.

—Elles sont heureuses, en effet, ces femmes ; elles ont des châteaux et des hôtels...

—Quand tu es dans notre maison, Henri, je l'aime mieux qu'un palais.

—Elles ont des amis.

—Ne t'ai-je pas ?

—Elles ont une famille.

—Ma famille, c'est toi.

Aurore faisait toutes ces réponses sans hésiter, avec son franc sourire aux lèvres. C'était son cœur qui parlait. Mais Lagardère voulait l'é-

preuve complète. Il fit appel à tout son courage et reprit après un silence :

—Elles ont une mère.

Aurore pâlit. Elle n'avait plus de sourire.Une larme perla entre ses paupières demi-closes. Lagardère lâcha ses mains, qui se joignirent sur sa poitrine.

—Une mère! répéta-t-elle les yeux au ciel ; je suis souvent en compagnie de ma mère. Après vous, Henri, c'est à ma mère que je pense le plus souvent..

Ses beaux yeux semblaient prier ardemment.

—Si je l'avais, ma mère, ici, avec vous, Henri poursuivit-elle ; si je l'entendais vous appeler : Mon fils! Oh! que seraient de plus les joies du paradis ? Mais, se reprit-elle après une courte pause, s'il me fallait choisir entre ma mère et vous...

Elle n'acheva pas, mais elle tomba brisée entre les bras d'Henri et s'écria, la voix pleine de sanglots :

—Je t'aime! oh! je t'aime, je t'aime!

Lagardère se redressa. D'une main, il la soutenait faible contre sa poitrine ; de l'autre, il semblait prendre le ciel à témoin.

—Dieu qui nous vois, s'écria-t-il avec exaltation, Dieu qui nous entends et qui nous juges, tu me la donnes ; je la reçois de toi, et je jure qu'elle sera heureuse !

Aurore entr'ouvrit les yeux et montra ses dents blanches en un pâle sourire.

—Merci! merci! poursuivit Lagardère en haussant le front de Mlle de Nevers jusqu'à ses lèvres; tiens! regarde le bonheur que tu fais ; je ris, je pleure ; je suis ivre et fou! Oh! te voilà donc à moi, Aurore, toute à moi !... Mais que disais-je tout à l'heure ? Ne crois pas ce que j'ai dit,Au-

rore. Je suis jeune. Oh! j'ai menti! je sens déborder en moi la jeunesse, la force, la vie. Allons-nous être heureux! heureux longtemps! Cela est certain, adorée, ceux de mon âge sont plus vieux que moi. Sais-tu pourquoi? Je vais te le dire. Les autres font ce que je faisais avant d'avoir rencontré ton berceau sur mon chemin ; les autres aiment, les autres boivent, les autres jouent, que sais-je ! les autres quand ils sont riches comme je l'étais, riches d'ardeur, riches de téméraire courage, les autres s'en vont prodiguant follement le trésor de leur jeunesse. Tu es venue, Aurore : je me suis fait avare aussitôt. Un instinct providentiel m'a dit d'arrêter court ces largesses de cœur. J'ai thésaurisé, pour te garder toute mon âme. J'ai renfermé la fougue de mes belles années dans un coffre-fort. Je n'ai plus rien aimé, rien désiré. Ma passion, sommeillant comme la Belle au bois dormant, s'éveille, naïve et robuste ; mon cœur n'a que vingt ans! Tu m'écoutes, tu souris, tu me crois fou. Je suis fou d'allégresse, c'est vrai, mais je parle sagement. Qu'ai-je fait durant toutes ces années ? Je les ai passées, toutes, toutes, à te regarder grandir et fleurir ; je les ai passées à guetter l'éveil de ton âme ; je les ai passées à chercher ma joie dans ton sourire. Par le nom de Dieu! tu avais raison, j'ai l'âge d'être heureux, l'âge de t'aimer! Tu est à moi! Nous serons tout l'un pour l'autre ! Tu as encore raison ; hors de nous deux, rien en ce monde! Nous irons en quelque retraite ignorée, loin d'ici, bien loin! Notre vie, je vais te la dire: l'amour à pleine coupe ; l'amour, toujours l'amour... Mais parle donc, Aurore, parle donc !

Elle l'écoutait avec ravissement.

—L'amour! répéta-t-elle comme en un songe heureux, toujours l'amour !

—As pas pur! disait Cocardasse qui tenait par les pieds M. le baron de Barbanchois ; voici un ancien qui pèse son poids, ma caillou!

Passepoil tenait la tête du même baron de Barbanchois, homme austère, mécontent et que les orgies de la régence dégoûtaient profondément, mais qui était ivre pour le présent, comme trois ou quatre czars faisant leur tour de France.

Cocardasse et Passepoil avaient été chargés par M. le baron de la Hunaudaye, moyennant petite finance, de reporter en son logis M. le baron de Barbanchois. Ils traversaient le jardin désert et assombri.

—Eh donc! fit le gascon à une centaine de pas de la tente où l'on avait soupé, si nous nous reposions, mon bon ?

—J'obtempère, répondit Passepoil ; le vieux est lourd et le payement léger.

Ils déposèrent sur le gazon M. le baron de Barbanchois, qui, à moitié réveillé par la fraîcheur de la nuit, se prit à répéter son refrain favori :

—Où allons-nous ? où allons-nous ?

—Pécaïré! fit observer Cocardasse, ce vieil ivrogne il est bien curieux, mon pigeoun !

—Nous allons à notre enterrement, soupira Passepoil d'un ton résigné.

Ils s'assirent tous les deux sur un banc. Passepoil tira sa pipe de sa poche et se mit à la bourrer tranquillement.

—Si c'est notre dernier souper, dit-il, il était bon.

—Il était bon, répondit Cocardasse en battant le briquet. Capédédiou! j'ai mangé une volaille et demie pour ma part.

—Ah! fit Passepoil, c'est la petite qui était devant moi, avec ses cheveux blonds poudrés et son pied qui aurait tenu dans le creux de ma main!

—Fameuse! s'écria Cocardasse ; sandiéou! et les fonds d'artichaut qui étaient autour, tron de l'air !

—Et sa taille à prendre avec dix doigts! l'as-tu remarquée ?

—J'aime mieux la mienne, dit gravement Cocardasse.

—Par exemple! se récria Passepoil ; rousse et louche, la tienne!

Il parlait de la voisine de Cocardasse. Celui-ci le saisit par la nuque et le fit lever.

—Ma caillou, dit-il, je ne souffrirai pas que tu insultes mon souper. Fais des excuses, vivadiou sinon je te fends sans pitié.

Ils avaient bu tous deux, pour se consoler de leurs peines, deux fois plus que cet austère baron de Barbanchois. Passepoil, las de la tyrannie de son ami, ne voulut pas faire d'excuses. On dégaina, on se donna d'énormes horions en pure perte ; puis on se prit aux cheveux, et l'on finit par tomber sur le corps de M. le baron de Barbanchois, qui s'éveilla de nouveau pour chanter.

—Où allons-nous, bon Dieu ? où allons-nous?

—Eh donc! j'avais oublié la vieille bagasse, dit Cocardasse.

—Emportons-la, ajouta Passepoil.

Mais, avant de reprendre leur fardeau, ils s'embrassèrent avec effusion, en versant des larmes abondantes.

Ce serait ne point les connaître que de penser qu'ils avaient omis d'emplir leurs gourdes au buffet. Ils avalèrent chacun une bonne rasade, remirent leurs brettes au fourreau, et rechargèrent M. le baron de Barbanchois. Celui-ci rêvait

qu'il assistait à la fête de Vaux-le-Vicomte, donnée par M. le surintendant Fouquet au jeune roi Louis XIV, et qu'il glissait sous la table après souper. " Autre temps, autres mœurs," dit le proverbe menteur.

— Et tu ne l'as pas revue ? demanda Cocardasse.

—Qui ça? celle qui était devant moi ?

—Eh! non, la petite couquinasse au domino rose.

— Pas l'ombre. J'ai fureté dans toutes les tentes.

—As pas pur! moi je suis entré jusque dans le palais, et je te promets qu'on me regardait, ma caillou. Il y avait des dominos roses en veux-tu en voilà! mais ce n'était pas le nôtre. J'ai voulu parler à l'un d'eux, qui m'a donné une croquignole sur le bout du nez en m'appelant défunt Croquemitaine. " Pécaïré! ai-je répondu,effrontée commère, mon illustre ami le régent reçoit ici une société un peu bien mêlée! "

— Et lui, demanda Passepoil, l'as-tu rencontré ?

Cocardasse baissa le ton.

— Non, répondit-il ; mais j'ai entendu parler de lui. Le régent n'a pas soupé. Il est resté enfermé plus d'une heure avec le Gonzague. Toute la sequelle que nous avons vue à l'hôtel ce matin piaule et menace. Sandiéou! s'ils ont seulement la moitié autant de courage que de ramage, notre pauvre petit Parisien n'a qu'à se bien tenir !

— J'ai bien peur, soupira frère Passepoil, qu'ils ne nous débarrassent de lui.

Cocardasse, qui était en avant, s'arrêta, ce qui arracha une plainte à M. le baron de Barbanchois.

— Mon bon, fit-il, sois sûr que lou couquin se tirera de là.; il en a vu bien d'autres !

—Tant va la cruche à l'eau... murmura Passepoil.

Il n'acheva pas son proverbe. Un bruit de pas se faisait du côté de la pièce d'eau. Nos deux braves se jetèrent dans un fourré, par pure habitude. Leur premier mouvement était toujours de se cacher.

Les pas approchaient. C'était une troupe d'hommes armés, en tête de laquelle marchait ce grand spadassin de Bonnivet, écuyer de madame de Berri. A mesure que cette patrouille passait dans une allée, les lumières s'éteignaient. Cocardasse et Passepoil entendirent bientôt ce qui se disait dans la troupe ...

— Il est dans le jardin ! affirmait un sergent aux gardes ; j'ai interrogé tous les piquets et les grand'gardes des portes ; son costume était facile à reconnaître ; on ne l'a point vu sortir.

— Vingt dieux ! répéta un soldat, celui-là n'aura pas volé son affaire ! Je l'ai vu secouer M. de Gonzague comme un pommier dont on veut avoir les pommes.

— Ce bon garçon doit être un pays, murmura Passepoil, attendri par cette métaphore normande.

— Attention, enfants, ordonna Bonnivet ; vous savez que c'est un dangereux compagnon !

Ils s'éloignèrent.

Une autre patrouille cheminait du côté du palais, une autre vers la charmille qui bordait les maisons de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Partout les lumières s'éteignaient sur leur passage. On eût dit, que, dans cette frivole demeure du plaisir, quelque sinistre exécution se préparait.

— Ma caillou, dit Cocardasse, c'est à lui qu'ils en veulent.

— Ça me paraît clair, répondit Passepoil.

— J'avais entendu dire déjà au palais que lou couquin avait rudement malmené M. de Gonzague. C'est lui qu'ils cherchent.

—Et pour le trouver, ils éteignent les lumières?

—Non, pas pour le trouver, pour avoir raison de lui.

— Ma foi ! dit Passepoil, ils sont quarante ou cinquante contre un ; s'ils le manquent, cette fois...

— Mon bon, interrompit le Gascon, ils le manqueront. Lou petit couquin a le diable dans le corps. Si tu m'en crois, nous allons le chercher, nous aussi, et lui faire cadeau de nos personnes.

Passepoil était prudent. Il ne put retenir une grimace, et dit :

— Ce n'est pas le moment.

— As pas p[illegible] ! Veux-tu discuter contre moi ? s'écria le bouillant Cocardasse ; c'est le moment ou jamais. Eh donc ! s'il n'avait pas besoin de nous, il nous recevrait avec la botte de Nevers ! Nous sommes en faute.

— C'est vrai, dit Passepoil, nous sommes en faute. Mais du diable si ce n'est pas une mauvaise affaire !

Il résulta de là que M. le baron de Barbanchois ne coucha point dans son lit.

Ce gentilhomme fut déposé proprement par terre, et continua son somme. La suite de cette histoire dira où et comment il se réveilla.

Cocardasse et Passepoil se mirent en quête

La nuit était noire. Il ne restait plus guère de lampions allumés dans le jardin, sauf aux abords des tentes indiennes.

On vit s'éclairer les fenêtres au premier étage du pavillon du régent.

Une croisée s'ouvrit.

Le régent lui-même parut au balcon, et dit à ses serviteurs invisibles :

— Messieurs, sur vos têtes, qu'on le prenne vivant !

— Merci-Dieu ! grommela Bonnivet, dont l'escouade était au rond-point de Diane, si le gueux a entendu cela, il va nous tailler des croupières !

Nous sommes bien forcés d'avouer que les patrouilles n'allaient point à ce jeu de bon cœur. M. de Lagardère, avait une si terrible réputation de diable à quatre, que volontiers chaque soldat eût fait son testament. Bonnivet, le bretteur, eût mieux aimé se battre avec deux douzaines de cadets de province, des grives, comme on les appelait alors dans les tripots et sur le terrain, partout où on les dévorait, que d'affronter pareille besogne.

Lagardère et Aurore venaient de prendre la résolution de fuir.

Lagardère ne se doutait pas de ce qui se passait dans le jardin. Il espérait pouvoir passer, dans le jardin. Il espérait pouvoir passer, avec sa compagne, par la porte dont maître Le Bréant était le gardien. Il avait remis son domino noir, et le visage d'Aurore se cachait de nouveau sous son masque. Ils quittèrent la loge. Deux hommes étaient agenouillés sur le seuil en dehors.

— Nous avons fait ce que nous avons pu, monsieur le chevalier, dirent ensemble Cocardasse et Passepoil, qui avaient achevé de vider leurs gourdes pour se donner du cœur ; pardonnez-nous !

— Eh donc ! ajouta Cocardasse, c'était un feu follet que ce satané domino rose !

— Doux Jésus ! s'écria Passepoil, le voici !

Cocardasse se frotta les yeux.

—Debout! ordonna Lagardère.

Puis, apercevant tout à coup les mousquets des gardes françaises au bout de l'allée :

— Que veut dire ceci ? ajouta-t-il.

— Cela veut dire que vous êtes bloqué, mon pauvre enfant ! répondit Passepoil.

C'était au fond de sa gourhe qu'il avait puisé cette liberté de langage. Lagardère ne demanda pas même d'explication. Il avait tout deviné. La fête était finie, voilà ce qui faisait son effroi. Les heures avaient passé pour lui comme des minutes ; il n'avait point mesuré le temps ; il s'était attardé. Le tumulte seul de la fête aurait pu favoriser sa fuite.

— Etes-vous avec moi solidement et franchement ? demanda-t-il.

— A la vie, à la mort ! répondirent les deux braves, la main sur le cœur.

Et ils ne mentaient point. La vue de ce diable de petit Parisien venait en aide au fond de la gourde et achevait de les enivrer. Aurore tremblait pour Lagardère, et ne songeait point à elle-même.

— A-t-on relevé les gardes des portes ? interrogea Henri.

— On les a renforcées, répondit Cocardasse ; il faut jouer serré, sandiéou !

Lagardère se prit à réfléchir ; puis il continua tout à coup :

— Connaissez-vous par hasard maître Le Bréant, concierge de la cour aux Ris ?

— Comme notre poche, répondirent à la fois Cocardasse et Passepoil.

— Alors il ne nous ouvrira pas sa porte ! dit Lagardère avec un geste de dépit.

Nos deux braves approuvèrent du bonnet cette conclusion éminemment logique. Ceux-là seulement qui ne les connaissaient pas pouvaient leur ouvrir la porte.

Un bruit vague se faisait cependant derrière le feuillage, aux alentours. On eût dit que des gens s'approchaient de tous côtés, avec précaution. Lagardère et ses compagnons ne pouvaient rien voir. L'endroit où ils étaient avait plus de lumières que les allées voisines. Quant aux massifs, c'étaient partout désormais ténèbres profondes.

— Ecoutez, dit Lagardère, il faut risquer le tout pour le tout. Ne vous occupez point de moi, je sais comment me tirer d'affaire ; j'ai là un déguisement qui pourra tromper les yeux de mes ennemis. Emmenez cette jeune fille. Vous entrerez avec elle sous le vestibule de M. le régent, vous tournerez à gauche, la porte de M. Le Bréant est au bout du premier corridor, vous passerez masqués et vous direz : " De la part de celui qui est au jardin, dans votre loge..." Il vous ouvrira la porte de la rue, et vous irez m'attendre derrière l'oratoire du Louvre.

— Entendu ! fit Cocarhasse.

— Un mot encore. Etes-vous homme à vous faire tuer plutôt que de livrer cette jeune fille ?

— As pas pur ! nous casserons tout ce qui nous barrera le passage, promit le Gascon.

— Gare aux mouches ! ajouta Passepoil avec une fierté qu'on ne lui connaissait point.

Et tous deux en même temps :

— Cette fois-ci, vous serez content de nous !

Lagardère baisa la main d'Aurore et lui dit :

— Courage ! c'est ici notre dernière épreuve.

Elle partit, escortée par nos deux braves. Il fallait traverser le rond-point de Diane.

— Ohé ! fit un soldat, en voici une qui a été du temps avant de trouver sa route !

— Mes minions, dit Cocardasse, c'est une dame du corps de ballet.

Il écarta de la main sans façon ceux qui étaient devant lui, et ajouta effrontément :

— Son Altesse Royale nous attend !

Les soldats se prirent à rire et donnèrent passage.

Mais, dans l'ombre d'un massif d'orangers en caisse qui flanquait l'angle du pavillon, il y avait deux hommes qui semblaient à l'affut. Gonzague et son factotum, M. de Peyrolles. Ils étaient là pour Lagardère, qu'on s'attendait à voir paraître d'instant en instant. Gonzague dit quelques mots à l'oreille de Peyrolles. Celui-ci s'aboucha avec une demi-douzaine de coquins à longues épées embusqués derrière le massif. Tous s'élancèrent sur les pas de nos deux braves, qui venaient de monter le perron escortant toujours le domino rose.

M. Le Bréant ouvrit la porte de la cour aux Ris, comme Lagardère s'y était attendu. Seulement, il l'ouvrit deux fois, la première pour Aurore et son escorte, la seconde pour M. de Payrolles et ses compagnons.

Lagardère, lui, s'était glissé jusqu'au bout du sentier pour voir si sa fiancée atteindrait le pavillon sans encombre. Quand il voulut regagner la loge, la route était barrée : un piquet de gardes françaises fermait l'avenue.

— Holà ! monsieur le chevalier, cria le chef avec un peu d'altération dans la voix, ne faites point de résitance, je vous prie, vous êtes cerné de tous côtés.

C'était l'exacte vérité. Dans tous les massifs voisins, la crosse des mousquets sonna contre le sol.

— Que veut-on de moi ? demanda Lagardère, qui ne tira même pas l'épée.

Le vaillant Bonnivet, qui s'était avancé à pas de loup par derrière, le saisit à bras le corps, Lagardère n'essaya point de se dégager, et demanda pour la deuxième fois :

— Que veut-on de moi ?

— Pardieu ! mon camarade, répondit le marquis de Bonnivet, vous allez le voir !

Puis il ajouta :

— En avant, messieurs ! au palais ! J'espère que vous me rendrez témoignage : j'ai fait à moi tout seul cette importante capture.

Ils étaient bien une soixantaine. On entoura Henri, et on le porta plutôt qu'on ne le conduisit dans les appartements de Philippe d'Orléans. Puis on ferma la porte du vestibule, et il n'y eut plus dans le jardin âme qui vive, excepté ce bon M. de Barbanchois, ronflant comme un juste sur le gazon mouillé.

X

GUET-APENS

Ce que l'on appelait le grand cabinet, ou mieux le premier cabinet du régent, était une salle assez vaste où il avait coutume de recevoir les ministres et le conseil de régence. Il y avait une table ronde couverte d'un tapis de lampas, un fauteuil pour Philippe d'Orléans, un fauteuil pour le duc de Bourbon, des chaises pour les autres membres titulaires du conseil, et des pliants pour les secrétaires d'Etat. Au-dessus de la principale porte était l'écusson de France avec le lambel d'Orléans. Les effaires du royaume se réglaient là chaque jour, un peu à la diable, après le dîner. Le régent dînait tard, l'Opéra commençait de bonne heure, on n'avait vraiment pas le temps.

Quand Lagardère entra, il y avait là beaucoup de monde ; cela ressemblait à un tribunal. MM. de Lamoignon, de Tresnes et de Machault se tenaient à côté du régent, qui était assis. Les ducs de Saint-Simon, de Luxembourg et d'Harcourt étaient auprès de la cheminée. Il y avait des gardes aux portes, et Bonnivet, le triomphateur, essuyait la sueur de son front devant une glace.

— Nous avons eu du mal, disait-il à demi-voix, mais enfin nous le tenons ! Ah ! le diable d'homme !

— A-t-il fait beaucoup de résistance ? demanda Machault, le lieutenant de police.

— Si je n'avais pas été là, répondit Bonnivet, Dieu sait ce qui serait arrivé !

Dans les embrasures pleines, vous eussiez reconnu le vieux Villeroy, le cardinal de Bissy, Voyer-d'Argenson, Leblanc, etc. Quelques-uns des affidés de Gonzague avaient pu se faire jour: Navailles, Choisy, Nocé, Gironne et le gros Oriol, masqué entièrement par son confrère Taranne. Chaverny causait avec M. de Brissac, qui dormait debout pour avoir passé trois nuits à boire. Douze à quinze hommes armés jusqu'aux dents, se tenaient derrière Lagardère. Il n'y avait là qu'une seule femme : madame la princesse de Gonzague qui était assise à la droite du régent.

— Monsieur, dit celui-ci brusquement dès qu'il aperçut Lagardère, nous n'avions pas mis dans nos conditions que vous viendriez troubler notre fête et insulter dans notre propre maison un des plus grands seigneurs du royaume ! Vous êtes accusé aussi d'avoir tiré l'épée dans l'enceinte du Palais-Royal. C'est nous faire repentir trop vite de notre clémence à votre égard.

Depuis son arrestation, le visage de Lagardère était de marbre. Il répondit d'un ton froid et respectueux :

— Monseigneur, je n'ai pas crainte qu'on répète ce qui s'est dit entre M. de Gonzague et moi. Quant à la seconde accusation, j'ai tiré l'épée, c'est vrai ; mais ce fut pour défendre une dame. Parmi ceux qui sont ici, plusieurs pourraient me donner leur témoignage.

Il y en avait là une demi-douzaine. Chaverny seul répondit :

— Monsieur, vous avez dit vrai.

Henri le regarda avec étonnement, et vit que ses compagnons le gourmandaient. Mais le ré-

gent qui était bien las et qui voulait dormir, ne pouvait point s'arrêter longtemps à ces bagatelles.

— Monsieur, reprit-il, on vous eût pardonné tout cela ; mais prenez garde, il est une chose qu'on ne vous pardonnera point. Vous avez promis à madame de Gonzague que vous lui rendriez sa fille. Est-ce vrai ?

— Oui, monseigneur, je l'ai promis.

— Vous m'avez envoyé un messager qui m'a fait en votre nom la même promesse. Le reconnaissez-vous ?

— Oui, monseigneur.

— Vous devinez, je le pense, que vous êtes devant un tribunal. Les cours ordinaires ne peuvent connaître du fait qu'on vous reproche. Mais sur ma foi ! monsieur, je vous jure qu'il sera fait justice de vous si vous le méritez. Où est mademoiselle de Nevers ?

— Je l'ignore, répondit Lagardère.

— Il ment ! s'écria impétueusement la princesse.

— Non, madame. J'ai promis au-dessus de mon pouvoir, voilà tout.

Il y eut dans l'assemblée un murmure désapprobateur.

Henri reprit en élevant la voix et en promenant son regard à la ronde :

— Je ne connais pas Mlle de Nevers.

— C'est de l'impudence ! dit M. le duc de Tresmes, gouverneur de Paris.

Tout ce qui appartenait à Gonzague répéta :

— C'est de l'impudence !

M. de Machault, nourri des saines traditions de la police, conseilla incontinent d'appliquer à cet insolent la question extraordinaire. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ?

Le régent regarda sévèrement Lagardère.

— Monsieur, fit-il, réfléchissez bien à ce que vous dites.

— Monseigneur, la réflexion n'ajoute rien à la vérité et n'en retranche rien : j'ai dit la vérité.

— Souffrirez-vous cela, monseigneur ? dit la princesse qui avait peine à se contenir. Sur mon honneur, sur mon salut, il ment! Il sait où est ma fille, puisqu'il me l'a dit lui-même tout à l'heure, à dix pas d'ici, dans le jardin.

— Répondez ! ordonna le régent.

— Alors, comme maintenant, répliqua Lagardère, j'ai dit la vérité, alors j'espérais encore accomplir ma promesse.

— Et maintenant ? balbutia la princesse hors d'elle-même.

— Maintenant, je ne l'espère plus.

Mme de Gonzague retomba épuisée sur son siége.

La partie grave de l'assistance, les ministres, les membres du Parlement, les ducs, regardaient avec curiosité cet étrange personnage dont tant de fois le nom avait frappé leurs oreilles au temps de leur jeunesse : le beau Lagardère, Lagardère le spadassin ! Cette figure intelligente et calme n'allait point à un vulgaire traîneur d'épée.

Certains, dont le regard était plus perçant, essayaient de voir ce qu'il y avait derrière cette apparente tranquillité. C'était comme une résolution triste et profondément réfléchie. Les gens de Gonzague se sentaient trop petits en ce lieu pour faire beaucoup de bruit. Ils étaient entrés là grâce au nom de leur patron, partie intéressée dans le débat ; mais leur patron ne venait pas.

Le régent reprit :

— Et c'est sur de vagues espoirs que vous avez

écrit au régent de France ? Quand vaus me faisiez dire : “ La fille de votre ami vous sera rendue...”

— J'espérais qu'il en serait ainsi.

— Vous espériez !

— L'homme est sujet à se tromper.

Le régent consulta du regard Tresmes et Machault, qui semblaient être ses conseils.

— Mais, monseigneur, s'écria la princesse, qui se tordait les bras, ne voyez-vous pas qu'il me vole mon enfant ! Il l'a, j'en fais serment ! Il la tient cachée ? C'est à lui que j'ai remis ma fille la nuit du meurtre ; je m'en souviens ! je le sais! je le jure !

— Vous entendez, monsieur ? dit le régent.

Un imperceptible mouvement agita les tempes de Lagardère. Sous ses cheveux perlèrent des gouttes de sueur. Mais il répondit sans démentir son calme :

— Madame la princesse se trompe.

— Oh ! fit-elle avec folie, et ne pouvoir confondre cet homme !

— Il ne faudrait qu'un témoin commença le régent.

Il s'interrompit parce qu'Henri s'était redressé de son haut, provoquant du regard Gonzague, qui venait de se montrer à la porte principale. L'entrée de Gonzague fit une courte sensation. Il salua de loin la princesse sa femme et Philippe d'Orléans. Il resta près de la porte.

Son regard croisa celui d'Henri, qui prononça d'un accent de défi :

— Que le témoin se montre donc, et que le témoin ose me reconnaître !

Les yeux de Gonzague battirent comme s'il eût essayé en vain de soutenir le regard de l'ac-

cusé. Chacun vit bien cela. Mais Gonzague parvint à sourire, et l'on se dit :

— Il a peut-être pitié.

Le silence régnait cependant dans la salle. Un léger mouvement se fit du côté de la porte. Gonzague se rapprocha du seuil, et la jaune figure de Peyrolles sortit de l'ombre.

— Elle est à nous ! dit-il à voix basse.

— Et les papiers ?

— Et les papiers.

Le rouge vint aux joues de Gonzague, tant il éprouvait de joie.

— Par la mort de Dieu ! s'écria-t-il, avais-je raison de te dire que ce bossu valait son pesant d'or ?

— Ma foi, répondit le factotum, j'avoue que je l'avais mal jugé. Il nous a donné un fier coup d'épaule !

— Personne ne répond, vous le voyez bien, monseigneur, disait cependant Lagardère. Puisque vous êtes juste, soyez équitable. Qu'y a-t-il devant vous en ce moment ? Un pauvre gentilhomme trompé comme vous-même dans son espoir. J'ai cru pouvoir compter sur un sentiment qui d'ordinaire est le plus pur et le plus ardent de tous ; j'ai promis avec la témérité d'un homme qui souhaite sa récompense...

Il s'arrêta et reprit avec effort :

— Car je pensais avoir droit à une récompense.

Ses yeux se baissèrent malgré lui et sa voix s'embarrassa dans sa gorge.

— Qu'y a-t-il en cet homme-là ? demanda le vieux Villeroy à Voyer-d'Argenson.

Le vice-chancelier répondit :

— Cet homme-là est un grand cœur ou le plus lâche de tous les coquins.

Lagardère fit sur lui-même un suprême effort et poursuivit :

— Le sort s'est joué de moi, monseigneur ; voilà tout mon crime. Ce que je pensais tenir m'a échappé. Je me punis moi-même, et je reretourne en exil.

— Voilà qui est commode ! dit Navailles.

Machault parlait bas au régent.

— Je me mets à vos genoux, monseigneur... commença la princesse.

— Laissez, madame ! interrompit Philippe d'Orléans.

Son geste impérieux réclama le silence, et chacun se tut dans la salle. Il reprit en s'adressant à Lagardère :

— Monsieur, vous êtes gentilhomme, du moins vous le dites. Ce que vous avez fait est indigne d'un gentilhomme. Ayez pour châtiment votre propre honte. Votre épée, monsieur !

Lagardère essuya son front baigné de sueur. Au moment où il détachât le ceinturon de son épée, une larme roula sur sa joue.

— Sang-Dieu ! grommela Chaverny, qui avait la fièvre et ne savait pourquoi, j'aimerais mieux qu'on le tuât !

Au moment où Lagardère rendait son épée au marquis de Bonnivet, Chaverny détourna les yeux.

— Nous ne sommes plus au temps, reprit le régent, où l'on brisait les éperons des chevaliers convaincus de félonie. mais la noblesse existe, Dieu merci ! et la dégradation est la peine la plus cruelle que puisse subir un soldat. Monsieur, vous n'avez plus le droit de porter une épée. Ecartez-vous, messieurs, et donnez-lui passage.

Cet homme n'est plus digne de respirer le même air que vous.

Un instant, on eût dit que Lagardère allait ébranler les colonnes de cette salle, et, comme Samson, ensevelir ces Philistin sous ses décombres. Son puissant visage exprima d'abord un courroux si terrible, que ses voisins s'écartèrent bien plus par frayeur que par obéissance à l'ordre du régent. Mais l'angoisse succéda vite à la colère et l'angoisse fit place à cette froideur résolue qu'il montrait depuis le commencement de la séance.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant, j'accepte le jugement de Votre Altesse Royale, et je n'en appellerai point.

Une lointaine solitude et l'amour d'Aurore, voilà le tableau qui passait devant ses yeux. Cela ne valait-il pas le martyre ? Il se dirigea vers la porte au milieu du silence général. Le régent avait dit tout bas à la princesse :

— Ne craignez rien, on le suivra.

Vers le mileu de la salle, Lagardère trouva au-devant de lui M. le prince de Gonzague, qui venait de quitter Peyrolles.

— Altesse, dit Gonzague en s'adressant au duc d'Orléans, je barre le passage à cet homme.

Chaverny était dans une agitation extraordinaire. Il semblait qu'il eût envie de se jeter sur Gonzague.

— Ah ! fit-il, si Lagardère avait encore son épée !

Taranne poussa le coude d'Oriol.

— Le petit marquis devient fou, murmura-t-il.

— Pourquoi barrez-vous le passage à cet homme ? demanda le régent.

— Parce que votre religion a été trompée, monseigneur, répondit Gonzague. La dégrada-

tion de noblesse n'est point le châtiment qui convient aux assassins !

Il y eut un grand mouvement dans toute la salle et le régent se leva.

— Celui-là est un assassin ! acheva Gonzague, qui mit son épée nue sur l'épaule de Lagardère.

Et nous pouvons affirmer qu'il tenait ferme la poignée.

Mais Lagardère n'essaya pas de le désarmer.

Au milieu du tumulte général, car les partisans de Gonzague poussaient des cris et faisaient mine de charger, Lagardère eut un convulsif éclat de rire. Il écarta seulement l'épée et saisit le poignet de Gonzague en le serrant si violemment que l'arme tomba. Il amena Gonzague ou plutôt il le traîna jusqu'à la table, et, montrant sa main que la douleur tenait ouverte, il dit, le doigt sur une profonde cicatrice :

— Ma marque ! Je reconnais ma marque !

Le regard du régent était sombre. Toutes les respirations suspendues s'arrêtaient.

— Gonzague est perdu ! murmura Chaverny.

Gonzague eut une magnifique audace.

— Altesse, dit-il, voilà dix-huit ans que j'attendais cela ! Philippe, notre frère, va être vengé. Cette blessure, je l'ai reçue en défendant la vie de Nevers.

La main de Lagardère lâcha prise, et son bras retomba le long de son flanc. Il resta un instant atterré, tandis qu'un grand cri s'élevait dans la salle :

— L'assassin de Nevers ! l'assassin de Nevers !

Et Navailles, et Nocé, et Choisy, et tous les autres ajoutaient :

— Ce diable de bossu nous l'avait bien dit !

La princesse avait mis ses mains au-devant de son visage avec horreur. Elle ne bougeait plus.

Elle était évanouie. Lagardère sembla s'éveiller quand les archers, Bonnivet à leur tête l'entourèrent sur un signe du régent.

— Infâme ! gronda-t-il comme un lion qui rugit, infâme ! infâme !

Puis, rejetant à dix pas Bonnivet, qui avait voulu lui mettre la main au collet :

— Hors de là ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, et meure qui me touche !

Il se tourna vers Philippe d'Orléans, et ajouta :

— Monseigneur, j'ai sauf-conduit de Votre Altesse Royale.

Ce disant, il tira de la poche de son pourpoint un parchemin qu'il déplia.

— Libre, quoi qu'il advienne ! lut-il à haute voix ; vous l'avez écrit, vous l'avez signé.

— Surprise ! voulut dire Gonzague.

— Du moment qu'il y a tromperie, ajoutèrent MM. de Tresmes et de Machault.

Le régent leur imposa silence d'un geste.

— Voulez-vous donner raison à ceux qui disent que Philippe d'Orléans a plus d'une parole ? s'écria-t-il. C'est écrit, c'est signé ; cet homme est libre. Il a quarante-huit heures pour passer la frontière.

Lagardère ne bougea pas.

— Vous m'avez entendu, monsieur, fit le régent avec dureté, sortez !

Lagardère se prit à déchirer lentement le parchemein, dont il jeta les morceaux aux pieds du régent.

— Monseigneur, dit-il, vous ne me connaissez pas ; je vous rends votre parole. De cette liberté que vous m'offrez et qui m'est due, je ne prends, moi, que vingt-quatre heures ; c'est tout ce qu'il me faut pour démasquer un scélérat et faire triompher une juste cause. Assez d'humiliations

comme cela ! je relève la tête, et, sur l'honneur de mon nom, entendez-vous, messieurs, sur mon honneur à moi, Henri de Lagardère, qui vaut votre honneur à vous, je promets et je jure que demain à pareille heure, madame de Gonzague aura sa fille et Nevers sa vengeance, ou que je serai prisonnier de Votre Altesse Royale ! Vous pouvez convoquer les juges.

Il salua le régent et écarta de la main ceux qui l'entouraient en disant :

— Faites place, je prends mon droit.

Gonzague l'avait précédé. Gonzague avait disparu.

— Faites place, messieurs, répéta Philippe d'Orléans. Vous, monsieur, demain, à pareille heure, vous camparaîtrez devant vos juges, et, sur Dieu ! justice sera faite.

Les affidés de Gonzague se glissèrent vers la porte, leur rôle était fini en ce lieu. Le régent resta un instant pensif, puis il dit en appuyant son front contre sa main :

— Messieurs, voici une étrange affaire !

— Un effronté coquin ! murmura le lieutenant de police Machault.

— Ou bien un preux des anciens jours, pensa tout haut le régent : nous verrons cela demain.

Lagardère descendit seul et sans armes le grand escalier du pavillon. Sous le vestibule, il trouva réunis Peyrolles, Taranne, Montaubert, Gironne, tous ceux qui, parmi les affidés de Gonzague, avaient jeté leur bonnet par-dessus les moulins. Trois estafiers gardaient l'entrée du corridor qui menait chez maître Le Bréant. Gonzague était debout au milieu du vestibule, l'épée nue à la main. La grande porte qui donnait sur le jardin avait été ouverte. Tout ceci respirait une méchante odeur de guet-apens. Lagardère n'y fit

pas attention seulement. Il avait les défauts de sa vaillance : il se croyait invulnérable. Il marcha droit à M. de Gonzague, qui croisa l'épée devant lui.

— Ne soyons pas si pressé, monsieur de Lagardère, dit-il, nous avons à causer. Toutes les issues sont fermées, et personne ne nous écoute, sauf ces amis dévoués, ces autres nous-mêmes; nous pouvons, par la sambleu ! parler à cœur ouvert.

Il riait d'un rire sarcastique et méchant. Lagardère s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Le régent vous ouvre les portes, reprit Gonzague ; mais, moi, je vous les ferme ! J'étais l'ami de Nevers comme le régent, et j'ai bien aussi le droit de venger sa mort. Ne m'appelez pas infâme, s'interrompit-il, c'est peine perdue : nous savons que les perdants injurient toujours au jeu. Monsieur de Lagardère, voulez-vous que je vous dise une chose qui va mettre votre conscience à l'aise ? Vous croyez avoir fait un mensonge, en disant qu'Aurore n'était pas en votre pouvoir...

La figure d'Henri s'altéra.

— Eh bien, reprit Gonzague jouissant cruellement de son triomphe, vous n'avez commis qu'une toute petite inexactitude, une nuance, un rien! Si vous aviez mis "plus" au lieu de "pas", si vous aviez dit : " Aurore n'est "plus" en mon pouvoir..."

— Si je croyais... commença Lagardère, qui ferma les poings. Mais tu mens, se reprit-il, je te connais !

— Si vous aviez dit cela, acheva paisiblement Gonzague, c'eût été l'exacte vérité.

Lagardère plia les jarrets comme pour fondre

sur lui ; mais Gonzague pointa l'épée entre ses deux yeux, et murmura :

— Attention, vous autres !

Puis il reprit, raillant toujours :

— Mon Dieu ! oui, nous avons gagné une assez jolie partie. Aurore est en notre pouvoir...

— Aurore ! s'écria Lagardère d'une voix étranglée.

— Aurore, et certaines pièces...

Il tomba lourdement à la renverse. D'un bond, Lagardère, passant par-dessus son sorps, s'était élancé dans le jardin. Gonzague se releva en souriant.

— Pas d'issue ? demanda-t-il à Peyrolles, qui était sur le seuil en dehors.

— Pas d'issue.

— Et combien sont-ils là ?

— Cinq, répondit Peyrolles, qui prêta l'oreille.

— C'est bien, c'est assez ; il n'a pas son épée.

Ils sortirent tous deux pour écouter de plus près. Sous le vestibule, les affidés, pâles et la sueur au front, prêtaient aussi l'oreille. Ils avaient fait du chemin depuis la veille ! L'or seul avait sali leurs mains jusque-là ; Gonzague les voulait habituer à l'odeur du sang. La pente était glissante ; ils descendaient. Gonzague et Peyrolles s'arrêtèrent au bas du perron.

— Comme ils tardent ! murmura Gonzague.

— Le temps semble long, fit Peyrolles ; ils sont là-bas, derrière la tente.

Le jardin était noir comme un four. On n'en-n'entendait que le vent d'automne fouettant tristement la toile des tentures.

— Où avez-vous pris la jeune fille ? demanda Gonzague, comme s'il eût voulu causer pour tromper son impatience.

— Rue du Chantre, à la porte même de sa maison.

— A-t-elle été bien défendue ?

— Deux rudes lames, mais qui ont pris la fuite quand nous leur avons dit que Lagardère était sur le carreau.

— Vous n'avez pas vu leurs visages ?

— Non ; ils ont pu garder leurs masques jusqu'au bout.

— Et les papiers, où étaient-ils ?

Peyrolles n'eut pas le temps de répondre : un cri d'agonie se fit entendre derrière la tente indienne, du côté de la loge de maître Le Bréant. Les cheveux de Gonzague se dressèrent sur son crâne.

— C'est peut-être l'un des nôtres, murmura Peyrolles tout tremblant.

— Non, dit le prince, j'ai reconnu sa voix.

Au même instant, cinq ombres noires débouchèrent du rond-point de Diane.

— Qui est le chef ? demanda Gonzague.

— Gendry, répondit le factotum.

Gendry était un grand gaillard bien bâti, qui avait été caporal aux gardes.

— C'est fait, dit-il. Un brancard et deux hommes : nous allons l'enlever.

On entendait cela dans le vestibule. Nos joueurs de lansquenet, nos roués de petite espèce n'avaient pas une goutte de sang dans les veines. Les dents d'Oriol claquaient à se briser.

— Oriol ! appela Gonzague ; Montaubert !

Ils vinrent tous deux.

— C'est vous qui porterez le brancard, leur dit Gonzague.

Et comme ils hésitaient :

— Nous avons tous tué, puisque le meurtre profite à tous.

Il fallait se hâter avant que le régent renvoyât son monde. Bien qu'on eût la coutume de sortir par la grande porte, qui était tout à l'autre bout de la galerie, sur la cour des Fontaines, quelque habitué du palais pouvait avoir l'idée de prendre par la cour aux Ris pour se retirer.

Oriol, le cœur défaillant, Montaubert, indigné, prirent le brancard, Gendry les précéda dans le fourré.

— Tiens ! tiens ! dit ce dernier en arrivant derrière la tente indienne, le coquin était pourtant bien mort !

Oriol et Montaubert furent sur le point de s'enfuir. Montaubert était une espèce de gentilhomme capable de bien des paccadilles, mais qui n'avait jamais conçu la pensée d'un crime. Oriol, poltron paisible et bon entant, avait horreur du sang. Ils étaient là pourtant tous deux, et les autres attendaient : Taranne, Albret, Choisy, Gironne. Gonzague croyait s'assurer ainsi leur discrétion. Ils s'étaient donnés à lui ; ils n'existaient que par lui. Reculer, c'était tout perdre et affronter en outre la vengeance d'un homme à qui rien ne résistait.

Si on leur eût dit au début : " Vous en arriverez là," personne parmi eux peut-être n'eût fait le premier pas. Mais le premier pas était fait, le second aussi. Plus d'un bourgeois et plus d'un gentilhomme prouvèrent en ce temps que la cloison est mince qui sépare l'immoralité du crime. Ils ne pouvaient plus reculer : voilà l'excuse banale et terrible. Gonzague l'avait dit : " Qui n'est pas avec moi est contre moi." Le mal, c'est qu'ils n'étaient plus dans cette situation de l'honnêteté commune où l'on a plus peur de sa conscience que d'un homme. Le vice tue la conscience. Assurément ils eussent reculé devant le

meurtre commis de leur propre main ; mais ils s
trouvaient sans force morale pour protester hau
tement contre le crime commis par un autre.

Gauthier Gendry reprit :

— Il aura été mourir un peu plus loin.

Il tâta le sol autour de lui, et se mit à chercher, rampant sur les pieds et sur les mains. Il fit ainsi le tour de la loge, dont la porte était fermée. A quelques vingt-cinq pas de là, il s'arrêta en disant :

— Le voici !

Oriol et Montaubert le rejoignirent avec leur brancard.

— A tout prendre, dit Montaubert, le coup est porté. Nous ne faisons point de mal.

Oriol avait la langue paralysée. Ils aidèrent Gendry à mettre sur le brancard un cadavre qui était étendu sur la terre au beau milieu d'un massif.

—Il est encore tout chaud, dit l'ancien caporal aux gardes. Allez !

Oriol et Montaubert allèrent. Ils arrivèrent au pavillon avec leur fardeau. Le gros des affidés de Gonzague eut alors permission de sortir.

Quelque chose les avait bien effrayés. En repassant devant la loge rustique de maître Le Bréant ils avaient entendu un bruit de feuilles sèches. Ils eussent juré que des pas courts et précipités les avaient suivis depuis lors. En effet, le bossu était derrière leurs talons quand ils montèrent le perron. Le bossu était extrêmement pâle et semblait avoir peine à se soutenir ; mais il riait son rire aigu et strident. Sans Gonzague, on lui eût fait un mauvais parti. Il dit à Gonzague, qui ne prit point garde à l'altération de sa voix :

— Eh bien, eh bien, il est donc venu ?

Il montrait d'un doigt convulsif le cadavre sur

lequel Gendry venait de jeter un manteau. Gonzague lui frappa sur l'épaule. Le bossu chancela et fut prêt à tomber.

— Il est ivre ! dit Gironne.

Et tout le monde entra dans le corridor. Maître Le Bréant n'eut garde d'insister pour connaître le nom du gentilhomme qu'on emportait ainsi à bras parce qu'il avait trop soupé. Au Palais-Royal, on était tolérant et discret.

Il était quatre heures du matin. Les reverbères fumaient et n'éclairaient plus. La foule des roués se dispersa en tous sens. M. de Gonzague regagna son hôtel avec Peyrolles. Oriol, Montaubert et Gendry avaient mission de porter le cadavre à la Seine. Ils prirent la rue Pierre-Lescot. Arrivés là, nos deux roués sentirent que le cœur leur manquait. Moyennant une pistole chacun, l'ancien caporal aux gardes leur permit de déposer le corps sur un tas de débris. Il reprit son manteau, on porta le brancard un peu plus loin, et l'on s'alla coucher.

Voilà pourquoi, le lendemain matin, M. le baron de Barbanchois, innocent assurément de tout ce qui précède, s'éveilla au milieu du ruisseau de la rue Pierre-Lescot, dans un état qu'il est inutile de décrire. C'était lui le cadavre qu'Oriol et Montaubert avaient porté sur leur brancard.

M. le baron ne se vanta point de cette aventure, mais sa haine contre la régence augmenta. Du temps du feu roi, il avait roulé vingt fois sous la table et jamais rien de pareil ne lui était arrivé. En allant retrouver madame la baronne, sans doute fort inquiète à son sujet, il se disait:

— Quelles mœurs ! jouer des tours semblables à un homme de ma qualité ! Je vous le demande, où allons-nous ?

Le bossu sortit le dernier, par la petite porte de maître Le Bréant. Il fut longtemps à traverser la cour aux Ris, qui cependant n'était point large. De l'entrée de la cour des Fontaines à la rue Saint-Honoré, il fut obligé de s'asseoir plusieurs fois sur les bornes qui étaient le long des maisons. Quand il se relevait, sa poitrine rendait comme un gémissement. On s'était trompé sous le vestibule : le bossu n'était pas ivre. Si M. de Gonzague n'eût pas eu tant d'autres sujets de préoccupation, il aurait bien vu que cette nuit le ricanement du bossu n'était pas de bon aloi.

Du coin du palais au logis de M. de Lagardère, dans la rue du Chantre, il n'y avait que dix pas. Le bossu fut dix minutes à faire ces dix pas. Il n'en pouvait plus. Ce fut en rampant sur les pieds et sur les mains qu'il monta l'escalier conduisant à la chambre de maître Louis. En passant, il avait vu la porte de la rue forcée et grande ouverte. La porte de l'appartement de maître Louis était grande ouverte et forcée aussi. Le bossu entra dans la première pièce. La porte de la deuxième chambre, celle où personne ne pénétrait jamais, avait été jetée en dedans. Le bossu s'appuya au chambranle ; sa gorge râlait. Il essaya d'appeler Françoise et Jean-Marie ; mais sa voix ne sortit point. Il tomba sur ses genoux et se reprit à ramper ainsi jusqu'au coffre qui contenait naguère ce paquet scellé de trois grands sceaux dont nous avons donné plusieurs fois la description. Le coffre avait été brisé à coups de hache ; le paquet avait disparu. Le bossu s'étendit sur le sol comme un pauvre patient qui reçoit le coup de grâce.

Cinq heures de nuit sonnèrent à l'oratoire du Louvre. Les premières lueurs du crépuscule parurent. Lentement, bien lentement, le bossu se

releva sur ses mains. Il parvint à déboutonner son vêtement de laine noire, et en retira un pourpoint de satin blanc horriblement sauillé de sang. On eût dit que ce brillant pourpoint, chiffonné à pleines mains, avait servi à tamponner une large plaie.

Gémissant et rendant des plaintes faibles, le bossu se traîna jusqu'à un bahut, où il trouva du linge et de l'eau.

C'était de quoi laver au moins cette blessure qui avait ensanglanté le pourpoint.

Le pourpoint était celui de Lagardère, mais la blessure saignait à l'épaule du bossu.

Il la pansa de son mieux et but une gorgée d'eau.

Puis il s'accroupit, éprouvant un peu de soulagement.

— Rien ! murmura-t-il ; seul ! Ils m'ont tout pris ; mes armes et mon cœur !

Sa tête lourde tomba entre ses mains. Quand il se redressa, ce fut pour dire :

— Soyez avec moi, mon Dieu ! J'ai vingt-quatre heures pour recommencer ma tâche de dix-huit années !

CINQUIEME PARTIE

LE CONTRAT DE MARIAGE

I

ENCORE LA MAISON D'OR

On avait travaillé toute la nuit à l'hôtel de Gonzague. Les cases étaient faites. Dès le matin, chaque marchand était venu meubler ses quatre pieds carrés. La grand'salle elle-même avait ses loges toutes neuves, et l'on y respirait l'âcre odeur du sapin raboté. Dans les jardins, l'installation était complète aussi. Rien n'y restait des magnificences passées. Quelques arbres déshonorés se montraient encore çà et là, quelques sculptures aux carrefours des cinq ou six rues de cabanes qu'on avait percées sur l'emplacement des parterres.

Au centre d'une petite place située non loin de l'ancienne niche de Médor et tout en face du perron de l'hôtel, on voyait, sur son piédestal de marbre, une statue mutilée de la Pudeur. Le hasard a de ces moqueries. Qui sait si l'emplacement de notre Bourse actuelle ne servira pas,

dans les siècles à venir, à quelque monument candide ?

Et tout cela était plein dès l'aube. Les courtiers ne manquaient point. L'art en enfance était déjà de l'art. On s'agitait, on se démenait, on vendait, on achetait, on mentait, on volait : on faisait des affaires.

Les fenêtres de Mme la princesse de Gonzague qui donnaient sur le jardin étaient fermées de leurs contrevents épais. Celles du prince, au contraire, n'avaient que leurs rideaux de lampas brodés d'or. Il ne faisait jour ni chez le prince ni chez la princesse. M. de Peyrolles, qui avait son logement dans les combles, était encore au lit, mais il ne dormait point. Il venait de compter son gain de la veille et de l'ajouter au contenu d'une cassette de taille très respectable qui était à son chevet. Il était riche, ce fidèle M. de Peyrolles ; il était avare, ou plutôt avide, car, s'il aimait l'argent passionnément, c'était pour les bonnes choses que l'argent procure.

Nous n'en sommes plus à dire qu'il n'avait aucune espèce de préjugé. Il prenait de toutes mains et comptait bien être un fort grand seigneur sur ses vieux jours.C'était le Dubois de Gonzague. Le Dubois du régent voulait être cardinal. Nous ne savons quelle était précisément l'ambition de ce discret M. de Peyrolles ; mais les Anglais avaient inventé déjà ce titre : “ milord Million.” Peyrolles voulait être tout simplement monseigneur Million.

Gendry était en train de lui faire son rapport. Gendry lui racontait comme quoi ces deux pauvres conscrits, Oriol et Montaubert, avaient porté le cadavre de Lagardère jusqu'à l'arche Marion, où ils l'avaient précipité dans le fleuve. Peyrolles bénéficiait de moitié sur le payement

ment des coquins employés par son maître. Il solda Gendry et le congédia ; mais celui-ci dit avant de partir :

— Les bons vivants deviennent rares. Vous avez là sous votre croisée un ancien soldat de ma compagnie qui pourrait donner à l'occasion un honnête coup de main.

— Tu l'appelles ?

— La Baleine. Il est fort et stupide comme un bœuf.

— Engage-le, répondit Peyrolles ; ceci par prudence, car j'espère bien que nous en avons fini avec toutes ces violences.

— Moi, dit Gendry, j'espère bien le contraire. Je vais engager La Baleine.

Il descendit au jardin, où La Baleine était dans l'exercice de ses fonctions, essayant en vain de lutter contre la vogue croissante de son heureux rival Esope II dit Jonas.

Peyrolles se leva et se rendit chez son maître. Il apprit avec étonnement que d'autres l'avaient devancé. Le prince de Gonzague donnait, en effet, audience à nos deux amis Cocardasse junior et frère Passepoil : tous deux en belle tenue, malgré l'heure matinale, brossés de frais, et ayant fait déjà leur tour à l'office.

— Mes drôles, commença M. de Peyrolles dès qu'il les aperçut, qu'avez-vous fait hier pendant la fête ?

Passepoil haussa les épaules et Cocardasse tourna le dos.

— Autant il y a pour nous d'honneur et de bonheur, dit Cocardasse, à servir un illustre patron tel que vous, monseigneur, autant il est pénible d'avoir affaire à monsieur. Pas vrai, ma caillou ?

— Mon ami, répondit Passepoil, a lu dans mon cœur.

— Vous m'avez entendu, fit Gonzague, qui avait l'air exténué ; il faut que vous ayez des nouvelles ce matin même, des nouvelles certaines, des preuves palpables. Je veux savoir s'il est vivant ou mort.

Cocardasse et Passepoil saluèrent de cette ample et belle façon qui faisait d'eux les coupe-jarrets les plus distingués de l'Europe. Ils passèrent roides devant M. de Peyrolles, et sortirent.

— M'est-il permis de vous demander, monseigneur, dit Peyrolles déjà tout blême, de qui vous parliez ainsi : vivant ou mort ?

— Je parlais du chevalier de Lagardère, répliqua Gonzague, qui remit sa tête fatiguée sur l'oreiller.

— Mais, fit Peyrolles stupéfait, pourquoi ce doute ? Je viens de payer Gendry.

— Gendry est un méchant coquin, et, toi, tu te fais vieillot, mon Peyrolles. Nous sommes mal servis. Pendant que tu dormais, j'ai déjà travaillé ce matin. J'ai vu Oriol et j'ai vu Montaubert. Pourquoi nos hommes ne les ont-ils pas accompagnés jusqu'à la Seine ?

— La besogne était achevée. Monseigneur a eu lui-même cette pensée de forcer deux de ses amis...

— Amis ! répéta Gonzague avec un dédain si profond, que Peyrolles resta bouche close. J'ai bien fait, reprit le prince, et tu as raison ; ce sont mes amis. Tudieu ! il faut qu'ils te croient ; ce sont mes amis. De qui userait-on sans mesure, sinon de ses amis ? Je veux les mater, devines-tu cela ? je veux les lier à triple nœud, les enchaîner. Si M. de Horn avait eu seulement une centaine de bavards derrière lui, le régent se fût bouché les oreilles. Le régent aime avant tout

son repos. Ce n'est pas que je craigne le sort f… cheux de M. de Horn...

Il s'interrompit, voyant que le regard de Pey… rolles était fixé sur lui avidement.

— Vive Dieu ! dit-il avec un rire un peu con… traint, en voici un qui a déjà la chair de poule !

— Est-ce que vous en êtes a redouter quelque chose de M. le régent ? demanda Peyrolles.

— Ecoute, fit Gonzague qui se souleva sur le coude, je te jure devant Dieu que, si je tombe, tu seras pendu !

Peyrolles recula de trois pas. Les yeux lui sortaient de la tête. Gonzague, pour le coup, éclata de rire franchement.

— Roi des trembleurs ! s'écria-t-il. De ma vie je n'ai été si bien en cour, mais on ne sait pas ce qui peut arriver. En cas d'attaque,je veux être gardé. Je veux qu'il y ait autour de moi, non pas des amis, il n'y a plus d'amis, mais des esclaves ; non pas des esclaves achetés, mais des esclaves enchaînés ; des êtres vivant de mon souffle pour ainsi dire, et sachant bien qu'ils mourraient de ma mort.

— Pour ce qui est de moi, balbutia Peyrolles, monseigneur n'avait pas besoin...

— C'est juste ; toi, je te tiens depuis longtemps, mais les autres ? Sais-tu qu'il y a de beaux noms dans cette bande ? Sais-tu qu'une clientèle semblable est un bouclier ? Navailles est du sang ducal, Montaubert est allié aux Molé de Champlâtreux, des seigneurs de robe dont la voix sonne comme le bourdon de Notre-Dame ! Choisy est le cousin de Mortemart, Nocé est l'allié des Lauzun, Gironne tient à Cellamare. Chaverny aux princes de Soubise...

— Oh ! celui-là... interrompit Peyrolles.

— Celui-là, dit Gonzague, sera lié comme les

autres ; il ne s'agit que de trouver une chaîne à sa fantaisie. Si nous n'en trouvions pas, se reprit-il d'un air sombre, ce serait tant pis pour lui! Mais poursuivons notre revue : Taranne est protégé par M. Law en personne ; Oriol, ce grotesque, est le propre neveu du secrétaire d'Etat Leblanc ; Albret appelle M. de Fleury " mon cousin." Il n'y a pas jusqu'à cet épais baron de Batz qui n'ait ses entrées chez la princesse Palatine. Je n'ai pas pris mes gens à l'aveugle, sois sûr de cela. Vauxménil me donne la duchesse de Berri ; j'ai l'abbesse de Chelles par le petit Saveuse. Par la sambleu ! je sais bien qu'ils me livreraient pour trente écus, tous tant qu'ils sont ; mais les voici dans ma main depuis hier soir, et demain matin je les veux sous mes pieds.

Il rejeta sa couverture et sauta hors de son lit.

— Mes pantoufles ! dit-il.

Peyrolles s'agenouilla aussitôt, et le chaussa de la meilleure grâce du monde. Cela fait, il aida Gonzague à passer sa robe de chambre. C'était une bête à toutes fins.

— Je te dis tout cela, mon ami Peyrolles, reprit Gonzague, car tu es mon ami, toi aussi.

— Oh ! monseigneur ! allez-vous me confondre avec ces gens-là ?

— Du tout! il n'y en a pas un qui l'ait mérité, interrompit le prince avec un sourire amer ; mais je te tiens si parfaitement, mon ami, que je te puis parler comme à mon confesseur. On a besoin parfois de faire ses confidences : cela recorde. Nous disions donc qu'il nous les faut pieds et poings liés. La corde que je leur ai mise au cou ne fait encore qu'un tour ; nous serrerons cela. Tu vas juger tout de suite combien la chose presse : nous avons été trahis cette nuit.

— Trahis ! s'écria Peyrolles, et par qui ?

— Par Gendry, par Oriol et par Montaubert.

— Est-il possible !

— Tout est possible tant que la corde ne les étranglera pas.

— Et comment monseigneur sait-il ?... demanda Peyrolles.

— Je ne sais rien, sinon que nos coquins n'ont pas fait leur devoir.

— Gendry vient de m'affirmer qu'il avait porté le corps à l'arche Marion.

— Gendry a menti. Je ne sais rien ; j'avoue même que je renonce difficilement à l'espoir d'être débarrassé de ce démon de Lagardère...

— Et d'où vous viennent ces doutes ?

Gonzague prit sous son oreiller un papier roulé et le déploya lentement.

— Je ne connais guère de gens qui voulussent se moquer de moi, murmura-t-il ; ce serait un jeu dangereux qu'une semblable espièglerie vis-à-vis du prince de Gonzague !

Peyrolles attendait qu'il s'expliquât plus clairement.

— Et, d'un autre côté, poursuivit Gonzague, ce Gendry a du moins la main sûre. Nous avons entendu le cri d'agonie...

— Que vous dit-on là-dedans, monseigneur ? demanda Peyrolles au comble de l'inquiétude.

Gonzague lui passa le papier déroulé, et Peyrolles lut avidement.

Ce papier contenait une liste ainsi conçue :

Le capitaine Lorrain, — Naples.
Staupitz, — Nuremberg.
Pinto, — Turin.
El Matador, — Glasgow.
Joël de Jugan, — Morlaix.
Faënza, — Paris.
Saldagne, — id.

Peyrolles, — ...

Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, — ...

Ces deux derniers noms étaient inscrits à l'encre rouge ou au sang. Il n'y avait pas de nom de ville à leur suite, parce que le vengeur ne savait pas encore en quel lieu il devait les punir.

Les sept premiers noms, écrits à l'encre noire, étaient marqués d'une croix rouge. Gonzague et Peyrolles ne pouvaient ignorer ce que signifiait cette marque. Peyrolles avait le papier entre les mains et tremblait comme la feuille.

— Quand avez-vous reçu cela ? balbutia-t-il.

— Ce matin, de bonne heure, mais pas avant que les portes fussent ouvertes, car j'entendais déjà le bruit infernal que font tous ces fous dedans et dehors.

Par le fait, c'était un étourdissant tapage. L'expérience n'avait pas appris encore à régler une bourse et à donner au tripot un joli air de décence. Tout le monde criait à la fois, et ce concert de voix tonnait comme le bruit d'une émeute. Mais Peyrolles songeait bien à cela !

— Comment l'avez-vous reçu ? demanda-t-il encore.

Gonzague montra la fenêtre qui faisait face à son lit et dont un des carreaux était brisé. Peyrolles comprit et chercha des yeux sur le tapis, où il vit bientôt un caillou parmi les éclats de vitre.

— C'est cela qui m'a éveillé, dit Gozague. J'ai lu, et l'idée m'est venue que Lagardère avait pu se sauver.

Peyrolles courba la tête.

— A moins, reprit Gonzague, que cet acte audacieux n'ait été exécuté par quelque affidé ignorant le sort de son maître.

— Espérons-le, murmura Peyrolles.

— En tous cas, j'ai mandé sur-le-champ Ori[...] et Montaubert. J'ai feint de tout ignorer ; j'[...] plaisanté, je les ai poussés, ils m'ont avou[...] qu'ils avaient déposé le cadavre sur un monceau de débris dans la rue Pierre-Lescot.

Le poing fermé de Peyrolles frappa son genou.

— Il ne faut pas davantage ! s'écria-t-il ; le blessé peut recouvrer la vie.

—Nous saurons donc dans peu le vrai de l'affaire, dit Gonzague. Cocardasse et Passepoil sont sortis pour cela.

— Est-ce que vous vous fiez à ces deux renégats, monseigneur ?

— Je ne me fie à personne, ami Peyrolles, pas même à toi. Si je pouvais tout faire par moi-même, je ne me servirais de personne. Ils se sont enivrés cette nuit ; ils ont eu tort ; ils le savent, raison de plus pour qu'ils marchent droit. Je les ai fait venir, je leur ai ordonné de me trouver les deux braves qui ont défendu cette nuit la jeune aventurière qui prend le nom d'Aurore de Nevers...

Il ne put s'empêcher de sourire en prononçant ces derniers mots. Peyrolles resta sérieux comme un croque-mort.

— Et de remuer ciel et terre, acheva Gonzague, pour savoir si notre bête noire nous a encore échappé.

Il sonna et dit au domestique qui entra :

— Qu'on prépare ma chaise ! Toi, mon ami Peyrolles, reprit-il, tu vas monter chez madame la princesse afin de lui porter, comme d'habitude, l'assurance de mon respect profond. Tâche d'avoir de bons yeux. Tu me diras quelle physionomie a l'antichambre de madame la princesse, et de quel ton sa cameriste t'aura répondu.

— Où retrouverai-je monseigneur ?

— Je vais d'abord au pavillon. J'ai hâte de voir notre jeune aventurière de la rue Pierre-Lescot. Il paraît qu'elle et cette folle de dona Cruz font une paire d'amies. J'irai ensuite à l'hôtel de M. Law, qui me néglige ; puis je me montrerai au Palais-Royal, où mon absence ne ferait pas bien. Qui sait quelles calomnies on pourrait répandre sur mon compte ?

— Tout cela sera long.

— Tout cela sera court. J'ai besoin de voir nos amis, nos bons amis. Cette journée ne sera pas oisive, et je médite pour ce soir certain souper... Mais nous reparlerons de cela.

Il s'approcha de la fenêtre et ramassa le caillou qui était sur le tapis.

— Monseigneur, dit Peyrolles, avant de vous quitter, souffrez que je vous mette en garde contre ces deux chenapans...

— Cocardasse et Passepoil ? Je sais qu'ils t'ont fort maltraité, mon pauvre Peyrolles.

— Il ne s'agit pas de cela. Quelque chose me dit qu'ils trahissent. Et tenez, s'il fallait une preuve : ils étaient à l'affaire des fossés de Caylus, et cependant je ne les ai point vus sur la liste de mort.

Gozague, qui considérait le caillou d'un air pensif, déploya vivement le papier qu'il apait repris.

— Cela est vrai, murmura-t-il ; leurs noms manquent ici. Mais, si c'est Lagardère qui a dressé cette liste et si nos deux coquins étaient à Lagardère, il eût mis leurs noms les premiers pour dissimuler la tromperie.

— Ceci est trop subtil, monseigneur. Il ne faut rien négliger dans un combat à autrance. Depuis hier, vous pontez sur l'inconnu. Cette créature

étrange, ce bossu, qui est entré comme malgr vous dans vos affaires...

— Tu m'y fais penser, interrompit Gonzague il faut que celui-là me vide son sac jusqu'au fond.

Il regarda par la croisée. Le bossu était juste- ment au-devant de sa niche et dardait un coup d'œil perçant vers les fenêtres de Gonzague. A la vue de ce dernier, le bossu baissa les yeux et sa- lua respectueusement.

Gonzague regarda encore son caillou.

— Nous saurons cela, murmura-t-il ; nous sau- rons tout cela. J'ai idée que la journée vaudra la nuit. Va, mon ami Peyrolles ; voici ma chaise, à bientôt !

Peyrolles obéit. M. de Gonzague monta dans sa chaise et se fit conduire au pavillon de dona Cruz.

En traversant les corridors pour se rendre chez madame de Gonzague, Peyrolles se disait :

— Je n'ai pas pour la France, ma belle patrie, une de ces tendresses idiotes comme j'en ai vu parfois. Avec de l'argent, on trouve des patries partout. Ma tire-lire est à peu près pleine, et en vingt-quatre heures je puis faire ma main dans les coffres du prince. Le prince me paraît baisser. Si les choses ne vont pas mieux d'ici à demain, je boucle ma valise, et je vais chercher un air qui convienne davantage à ma santé délicate. Que diable ! d'ici à demain, la mine n'aura pas eu le temps de sauter.

Cocardasse junior et frère Passepoil avaient promis de se multiplier pour mettre fin aux in- certitudes de M. le prince de Gonzague. Ils étaient gens de parole. Nous les retrouvons non loin de là, dans un cabaret borgne de la rue Au-

bry-le-Boucher, buvant et mangeant comme quatre.

La joie brillait sur leurs visages.

— Il n'est pas mort, vivadiou ! dit Cacardasse en tendant son gobelet.

Passepoil l'emplit et répéta :

— Il n'est pas mort.

Et tous deux trinquèrent à la santé du chevalier Henri de Lagardère.

— Ah ! tron de l'air ! reprit Cocardasse, nous en doit-il des coups de plat pour toutes les sottises que nous avons faites hier au soir !

— Nous étions gris, mon noble ami, repartit Passepoil ; l'ivresse est crédule. D'ailleurs, nous l'avions laissé dans un si mauvais pas !

— Est-ce qu'il y a des mauvais pas pour c'ta pétiou couquin-là ! s'écria Cocardasse avec enthousiasme. As pas pur ! je le verrais maintenant lardé comme une poularde, que je dirais encore : " Sandiéou ! il s'en tirera ! "

— Le fait est, murmura Passepoil en buvant sa piquette à petites gorgées, que c'est un bien joli sujet ! Ça nous rehausse fièrement d'avoir contribué à son éducation.

— Mon bon, tu viens d'exprimer les sentiments de mon âme. Tai ! qu'il nous donne des coups de plat tant qu'il voudra, je suis à lui corps et âme !

Passepoil remit son verre vide sur la table.

— Mon noble ami, reprit-il, s'il m'était permis de t'adresser une observation, je te dirais que tes intentions sont bonnes ; mais ta faiblesse pour le vin...

— Mordiou ! interrompit le Gascon, écoute, ma caillou ! tu étais trois fois plus gris que moi.

— Bien ! bien ! du moment que tu le prends ainsi, Holà ! la fille, un autre broc !

Il prit dans ses doigts longs, maigres et crochus la taille de la servante, qui avait la tournure d'un tonneau. Cocardasse le contempla d'un air de compassion.

— Eh donc ! dit-il, mon bon, mon pauvre bon ! tu vois une paille dans l'œil du voisin, ôte donc la poutre qu'elle est dans le tien, bagasse !

En arrivant chez Gonzague, le matin de ce jour, ils étaient d'autant mieux convaincus de la fin violente de Lagardère qu'ils s'étaient rendus dès l'aube à la maison de la rue du Chantre, dont ils avaient trouvé les portes forcées. Le rez-de-chaussée était vide. Les voisins ne savaient pas ce qu'étaient devenus la belle jeune fille, Françoise et Jean-Marie Berrichon. Au premier étage, auprès du coffre, dont la fermeture était brisée, il y avait une mare de sang. C'en était fait : les coquins qui avaient attaqué cette nuit le domino rose qu'ils étaient chargés de défendre avaient dit vrai : Lagardère était mort !

Mais Gonzague lui-même venait de leur rendre l'espoir par la commission qu'il leur avait donnée. Gonzague voulait qu'on lui retrouvât le cadavre de son mortel ennemi. Gonzague avait assurément ses raisons pour cela. Il n'en fallait pas plus à nos deux amis pour triquer gaiement à la santé de Lagardère vivant. Quant à la seconde partie de leur mission : chercher les deux braves qui avaient défendu Aurore, c'était chose faite. Cocardasse se versa rasade et dit :

— Il faudra trouver une histoire, mon pigeoun.

— Deux histoires, répondit frère Passepoil ; une pour toi, une pour moi.

— Eh donc ! je suis moitié Gascon, moitié Provençal, les histoires ne me coûtent guère.

— Je suis Normand, pardienne ! Nous verrons la meilleure histoire.

— Tu me provoques, je crois, pécairé ?

— Amicablement, mon noble camarade, ce sont des jeux de l'esprit. Souviens-toi seulement que nous devons avoir trouvé, dans notre histoire, le cadavre du petit Parisien.

Cocardasse haussa les épaules.

— Capédédiou ! grommela-t-il en humant la dernière goutte du second broc, la pauvre caillou veut en remontrer à son maître !

Il était encore trop tôt pour retourner à l'hôtel. Il fallait le temps de chercher. Cocardasse et Passepoil se mirent à composer chacun son histoire. Nous verrons lequel des deux était le meilleur conteur. En attendant, ils s'endormirent la tête sur la table, et nous ne saurions à qui des deux décerner la palme pour la vigueur et la sonorité du ronflement.

II

UN COUP DE BOURSE SOUS LA REGENCE

Le bossu était entré l'un des premiers à l'hôtel de Gonzague, et, dès l'ouverture des portes, on l'avait vu arriver avec un petit commissionaire qui portait une chaise, un coffre, un oreiller et un matelas. Le bossu meublait sa niche et voulait évidemment en faire son domicile, comme il en avait le droit par son bail. Il avait, en effet, succédé aux droits de Médor, et Médor couchait dans sa niche.

Les locataires des cahutes du jardin de Gonzague eussent voulu des jours de quarante-huit heures. Le temps manquait à leur appétit de négoce. En route, pour aller chez eux ou en revenir, ils agiotaient ; ils se réunissaient pour dî-

ner, afin d'agioter en mangeant. Les heures seules du sommeil étaient perdues. N'est-il pas humiliant de penser que l'homme, esclave d'un besoin matériel, ne peut pas agioter en dormant.

Le vent était à la hausse. La fête du Palais-Royal avait produit un immense effet. Bien entendu, personne parmi ce petit peuple de spéculateurs, n'avait mis le pied à la fête ; mais quelques-uns, perchés sur les terrasses des maisons voisines, avaient pu entrevoir le ballet : on ne parlait que du ballet. La fille du Mississipi, puisant, à l'urne de son respectable père, de l'eau qui se changeait en pièces d'or, voilà une fine et charmante allégorie, quelque chose de vraiment français et qui pouvait faire pressentir à quelle hauteur s'élèverait, dans les siècles suivants, le génie dramatique de ce peuple qui, né malin, créa le vaudeville !

Au souper, entre la poire et le fromage, on avait accordé une nouvelle création d'actions. C'étaient les « petites-filles. » Elles avaient déjà dix pour cent de prime avant d'être gravées. Les « mères » étaient blanches, les « filles » étaient jaunes, les « petites-filles » devaient être bleues, couleur du ciel, du lointain, de l'espoir et des rêves. Il y a, quoi qu'on en dise, une large et profonde poésie dans un registre-souche !

En général, les boutiques qui faisaient le coin des rues baraquées étaient des débits de boissons dont les maîtres vendaient le ratafia d'une main et jouaient de l'autre . On buvait beaucoup : cela met de l'entrain dans les transactions. A chaque instant, on voyait les spéculateurs heureux porter rasade aux gardes françaises postés en sentinelles aux avenues principales. Ces tours de faction étaient très recherchés ; cela valait une compagne aux Porcherons.

Incessamment, des portefaix, des voituriers à bras, amenaient des masses de marchandises qu'on entassait dans les cases ou au dehors au beau milieu de la voie. Le port était payé un prix fou. Une seule chose, de nos jours, peut donner l'idée du tarif de la rue Quincampoix : c'est le tarif de San-Francisco, la ville du " golden fever ", où les malades de cette " fièvre d'or " payent, dit-on, deux dollars pour faire cirer leurs bottes.

La rue Quincampoix avait d'étonnants rapports avec la Californie. Notre siècle n'a rien inventé en fait d'extravagances.

Ce n'était ni l'or ni l'argent, ce n'étaient pas non plus les marchandises qu'on recherchait ; la vogue était aux petits papiers. Les blanches, les jaunes, les " mères ", les " filles ", enfin ces chers anges qui allaient naître, les " petites-filles ", les bleues, ces tendres actions dont le berceau s'entourait déjà de tant de sollicitude, voilà ce qu'on demandait de toutes parts à grands cris, voilà ce qu'on voulait, voilà ce qui véritablement excitait le délire de tous.

Veuillez réfléchir : un louis vaut 24 francs aujourd'hui ; demain, il vaudra 24 francs, tandis qu'une " petite-fille " de mille livres, qui ce matin ne vaut que cent pistoles, peut valair deux mille écus demain soir. A bas la monnaie, lourde, vieille, immobile ! Vive le papier, léger comme l'air, le papier précieux, le papier magique, qui accomplit au fond même des portefeuilles je ne sais quel travail d'alchimiste ! Une statue à ce bon M. Law, une statue haute comme le colosse de Rhodes !

Esope II dit Jonas bénéficiait de cet engouement. Son dos, ce pupitre commode dont lui avait fait cadeau la nature, ne chômait pas un

seul instant. Les pièces de six livres et les pistoles tombaient sans relâche dans sa sacoche de cuir. Mais ce gain le laissait impassible. C'était déjà un financier endurci.

Il n'était point gai ce matin, il avait l'air malade. A ceux qui avaient la bonté de l'interroger à ce sujet, il répondait :

— Je me suis un peu trop fatigué cette nuit.

— Où cela, Jonas, mon ami ?

— Chez monsieur le régent, qui m'avait invité à sa fête.

On riait, on signait, on payait : c'était une bénédiction !

Vers dix heures du matin, une acclamation immense, terrible, foudroyante, fit trembler les vitres de l'hôtel de Gonzague. Le canon qui annonce la naissance des fils des souverains ne fait pas, à beaucoup près, autant de bruit que cela. On battait des mains, on hurlait, les chapeaux volaient en l'air, la joie avait des éclats et des spasmes, des trépignements et des défaillances. Les actions bleues, les " petites-filles ", avaient vu le jour ! Elles sortaient toutes fraîches, toutes vierges, toutes mignonnes, des presses de l'imprimerie royale. N'y a-t-il pas de quoi faire crouler la rue Quincampoix ? Les " petites-filles ", les actions bleues, les dernières nées, portent la signature vénérable du sous-contrôleur Labastide !

— A moi ! dix de prime !

— Quinze !

— Vingt, à moi ! comptant, espèces.

— Vingt-cinq ! payées en laine du Berri.

— En épices de l'Inde, en soie grége, en vins de Gascogne !

— Ne foulez pas, corbleu ! la mère. Fi ! à votre âge !

— Oh ! le vilain, qui malmène les femmes ! N'avez-vous pas honte !

— Gare ! gare ! Une partie de bouteilles de Rouen.

— Gare ! toiles de Quintin, plein la main ; trente de prime !

Cris de femmes bousculées, cris de petits hommes étouffés, glapissements de ténors, grands murmures de basse-tailles, horions échangés de bonne foi ; ces actions bleues avaient là un succès tout à fait digne d'elles !

Oriol et Montaubert descendirent les marches du perron de l'hôtel. Ils venaient d'avoir leur entrevue avec Gonzague, qui les avait gourmandés d'importance. Ils étaient silencieux et tout penauds.

— Ce n'est plus un protecteur, dit Montaubert en touchant le sol du jardin.

— C'est un maître, grommela Oriol, et qui nous mène là où nous ne voulions point aller. J'ai bien envie...

— Et moi donc ! interrompit Montaubert.

Un valet à la livrée du prince les aborda, et leur remit à chacun un petit paquet cacheté.

Ils rompirent le sceau. Les paquets contenaient chacun une liasse d'actions bleues. Oriol et Montaubert se regardèrent.

— Palsambleu ! fit le gros petit financier déjà tout regaillardi, en caressant son jabot de dentelles, j'appelle ceci une attention délicate.

— Il a des façons d'agir, dit Montaubert attendri, qui n'appartiennent qu'à lui.

On compta les " petites-filles ", qui étaient en nombre raisonnable.

— Mêlons, dit Montaubert.

— Mêlons, accepta Oriol.

Les scrupules étaient déjà loin ; la gaieté rev
nait. Il y eut comme un écho derrière eux.

— Mêlons, mêlons !

Toute la bande folle descendait le perron. N
vailles, Taranne, Choisy, Nocé, Albret, Gironn
et le reste. Chacun de ceux-ci avait égalemen
trouvé, en arrivant, un chasse-remords et un
consolation. Ils se formèrent en groupe.

— Messieurs, dit Albret, voici des croquants d
marchands qui ont des écus jusque dans leurs
bottes. En nous associant, nous pouvons tenir
le marché aujourd'hui et faire un coup de partie.
J'ai une idée...

Ce ne fut qu'un cri :

— Associons-nous, associons-nous

— En suis-je ? demanda une petite voix aigre-
lette qui semblait sortir de la poche du grand
baron de Batz.

On se retourna. Le bossu était là, prêtant son dos à un marchand de faïence qui donnait les fonds de son magasin pour une douzaine de chiffons, et qui était heureux.

— Au diable ! fit Navailles en reculant, je n'aime pas cette créature.

—Va plus loin, ordonna brutalement Gironne.

— Messieurs, je suis votre serviteur, repartit le bossu avec politesse ; j'ai loué ma place, et le jardin est à moi comme à vous.

— Quand je pense, dit Oriol, que ce démon, qui nous a tant intrigué cette nuit, n'est qu'un méchant pupitre ambulant.

— Pensant — écoutant — parlant ! prononça le bossu en piquant chacun de ses mots.

Il salua, sourit, et alla à ses affaires. Navailles le suivit du regard.

— Hier, je n'avais pas peur de ce petit homme, murmura-t-il.

— C'est qu'hier, dit Montaubert à voix basse, nous pouvions encore choisir notre chemin.

— Ton idée, Albret, ton idée ! s'écrièrent plusieurs voix.

On se serra autour d'Albret, qui parla pendant quelques minutes avec vivacité.

— C'est superbe, dit Gironne ; je comprends.

— C'est ziperbe, répéta le baron de Batz, ché gombrends ; mais egsbliguez-moi engore...

— Eh ! fit Nocé, c'est inutile ; à l'œuvre ! il faut que dans une heure la râfle soit faite.

Ils se dispersèrent aussitôt. La moitié environ sortit par la cour et la rue Saint-Magloire, pour se rendre rue Quincampoix par le grand tour. Les autres allèrent seuls ou par petits groupes, causant çà et là bonnement des affaires du temps. Au bout d'un quart d'heure environ, Taranne et Choisy rentrèrent par la porte qui donnait rue Quincampoix. Ils firent une percée à grands coups de coude, et, interpellant Oriol, qui causait avec Gironne :

—Une fureur ! s'écrièrent-ils,une folie ! Elles font trente et trente-cinq au cabaret de Venise ; quarante et jusqu'à cinquante chez Foulon. Dans une heure, elles feront cent. Achetez ! achetez !

Le bossu riait dans son coin.

— On te donnera un os à ronger, petit, lui dit Nocé à l'oreille ; sois sage !

— Merci, mon digne monsieur, répondit Esope II humblement, c'est tout ce qu'il me faut.

Le bruit s'était cependant répandu en un clin d'œil que les bleues allaient faire cent de prime avant la fin de la journée. Les acheteurs se présentèrent en foule. Albret qui avait toutes les actions de l'association dans son portefeuille, vendit en masse à cinquante au comptant ; il se

fit fort, en outre, pour une quantité considérabl
à livrer au même taux sur le coup de deux he
res.

Alors débouchèrent, par la même porte don
nant sur la rue Quincampoix, Oriol et Montau
bert avec des visages de deux aunes.

— Messieurs, dit Oriol à ceux qui lui deman
daient pourquoi cet air consterné, je ne crois pas
qu'il faille volontiers répéter ces fatales nouvel-
les, cela ferait baisser les fonds.

— Et, quoi que nous en ayons, ajouta Montau-
bert avec un profond soupir, la chose se fera
toujours assez vite.

— Manœuvre ! manœuvre ! cria un gros mar-
chand qui avait les poches gonflées de " petites-
filles."

— La paix, Oriol ! fit de Montaubert ; vous
voyez à quoi vous nous exposez.

Mais le cercle avide et compacte des curieux se
massait déjà autour d'eux.

— Parlez, messieurs ; dites ce que vous savez,
s'écria-t-on ; c'est un devoir d'honnête homme.

Oriol et Montaubert restèrent muets comme des
poissons.

— Ché fais vu le tire, moi, dit le baron de Batz
qui arrivait ; tépâcle ! tépâcle ! tépâcle !

— Débâcle ? Pourquoi ?

— Manœuvre, vous dit-on.

— Silence, vous, le gros homme ! Pourquoi
débâcle, M. de Batz ?

— Ché sais pas, répondit gravement le baron ;
zinguande bur zent te paisse !

— Cinquante pour cent de baisse ?

— En tix minides.

— En dix minutes ! mais c'est une dégringo-
lade !

— Ya, c'est eine técrincolâte ! eine tésâsdre ! eine bânigue !

— Messieurs, messieurs, dit Montaubert, tout beau ! n'exagérons rien.

— Vingt bleues à quinze de prime ! criait-on aux alentours.

— Quinze bleues, quinze ! à dix de prime et du temps.

— Vingt-cinq au pair.

— Messieurs, messieurs, c'est de la folie ! l'enlèvement du jeune roi n'est pas encore un fait officiel.

— Rien ne prouve, ajouta Oriol, que M. Law ait pris la fuite.

— Et que M. le régent soit prisonnier au Palais-Royal, acheva Montaubert d'un air profondément désolé.

Il y eut un silence de stupeur, puis une grande clameur composée de mille cris.

— Le jeune roi enlevé ! M. Law en fuite ! le régent prisonnier !

— Trente actions à cinquante de perte !

— Quatre-vingts bleues à soixante !

— A cent !

— A cent cinquante !

— Messieurs, messieurs, faisait Oriol, ne vous pressez pas.

— Moi, je vends toutes les miennes à trois cents de perte ! s'écria Navailles, qui n'en avait plus une seule ; les prenez-vous ?

Oriol fit un geste d'énergique refus.

Les bleues firent aussitôt quatre cents de perte. Montaubert continuait.

— On ne surveillait pas assez les du Maine, ils avaient des partisans. M. le chancelier d'Aguesseau était du coup, M. le cardinal de Bissy, M. de Villeroy et le maréchal de Villars. Ils ont eu

de l'argent par M. le prince de Cellamare. Ju
caël de Malestroit, marquis de Poncallec, le pl
riche gentilhomme de Bretagne, a pris le jeu
roi sur la route de Versailles, et l'a emmené
Nantes. Le roi d'Espagne passe en ce moment l
Pyrénées avec une armée de trois cent mille hon
mes : c'est là un fait avéré.

—Soixante bleues à cinq cents de perte ! cria
t-on dans la foule toujours croissante.

— Messieurs, messieurs, ne vous pressez pas. I
faut du temps pour amener une armée des mont
pyrénéens jusqu'à Paris. D'ailleurs, ce sont des
on dit, rien que des on dit...

— Tes on dit, tes on dit, répéta le baron de
Batz, et les offres recommencèrent à grands cris.

— Au pis aller, reprit Oriol, si M. Law n'était
pas en fuite...

— Mais, demanda-t-on, qui retient le régent
prisonnier ?

— Bon Dieu ! répondit Montaubert, vous m'en demandez plus que je n'en sais, mes bonnes gens. Moi, je n'achète ni ne vends, Dieu merci ! M. le duc de Bourbon était mécontent, à ce qu'il paraît. On parle aussi du clergé, pour l'affaire de la constitution. Il y en a qui prétendent que le czar est mêlé à tout cela et veut se faire proclamer roi de France.

Ce fut un cri d'horreur. Le baron de Batz proposa son action pour cent écus. A ce moment de panique universelle, Albret, Taranne, Gironne et Nocé, qui avaient les fonds sociaux, firent un petit achat, et furent signalés aussitôt. On se les montrait au doigt comme une partie carrée d'idiots : ils achetaient. En un clin d'œil, la foule les entoura, les assiégea, les étouffa.

— Ne leur dites pas vos nouvelles, fit-on à l'oreille d'Oriol et de Montaubert.

Le gros petit traitant avait grand'peine à s'empêcher de rire.

— Les pauvres insensés ! murmura-t-il en montrant ses complices d'un geste de pitié.

Puis il ajouta en s'adressant à la foule :

— Je suis gentilhomme, mes amis ; je vous ai dit mes nouvelles " gratis et pro Deo " ; faites-en ce que vous voudrez, je m'en lave les mains.

Montaubert, poussant encore plus loin la complaisance, criait aux innocents :

— Achetez, mes amis, achetez ! Si ce sont des faux bruits, vous allez faire une magnifique affaire.

On signait deux à la fois sur le dos du bossu. Il recevait des deux mains, et ne voulait plus que de l'or. Réaliser ! réaliser ! c'était le cri général. Ce qu'on appelait le pair pour les actions bleues ou " petites-filles ", c'était 5,000 livres, taux de leur émission, bien que leur valeur nominale ne fut que de 1,000 livres. En vingt minutes, elles tombèrent à quelques centaines de francs. Taranne et ses lieutenants firent râfle. Leurs portefeuilles se gonflèrent comme le sac de cuir d'Esope II dit Jonas, lequel riait tout tranquillement, et prêtait son dos à ces fiévreuses transactions. Le tour était fait. Oriol et Montaubert disparurent.

Bientôt, de toutes parts des gens arrivèrent essouflés :

— Monsieur Law est à son hôtel.

— Le jeune roi est aux Tuileries.

— Et M. le régent assiste présentement à son déjeuner.

— Manœuvre ! manœuvre ! manœuvre !

— Manèfre ! manèfre ! manèfre ! répéta le baron de Batz indigné ; ché fus tisais pien que z'était tes manèfres.

Il y eut des gens qui se pendirent.

Sur le coup de deux heures, Albret se présenta pour livrer ses actions vendues aux taux de 5,050 francs. Malgré les gens pendus et ceux qui firent banqueroute en se bornant à s'arracher les cheveux, Albret réalisa encore un fabuleux bénéfice.

En signant le dernier transfert sur le dos du bossu, Albret lui glissa une bourse dans la mainmain. Le bossu cria :

— Viens ça, La Baleine.

L'ancien soldat aux gardes vint, parce qu'il avait vu la bourse. Le bossu la lui jeta au nez.

Ceux de nos lecteurs qui trouveront le stratagème d'Oriol, Montaubert et compagnie par trop élémentaire n'ont qu'à lire les notes de Cl. Berger sur les " Mémoires secrets " de l'abbé de Choisy. Ils y verront des manœuvres bien plus grossières couronnées d'un plein succès.

Le récit de ces coquineries amusait les ruelles. On faisait sa réputation d'homme d'esprit en même temps que sa fortune en montant ces audacieuses escroquries. C'étaient de bons tours qui faisaient rire tout le monde, excepté les pendus.

Pendant que nos habiles étaient à partager le butin quelque part, M. le prince de Gonzague et son fidèle Peyrolles descendirent le perron de l'hôtel. Le suzerain venait rendre visite à ses vassaux. L'agio avait repris avec fureur. On jouait sur nouveaux frais. D'autres nouvelles, plus ou moins controuvées, circulaient. La maison d'or, un instant étourdie par un spasme, avait pris le dessus et se portait bien.

M. de Gonzague tenait à la main une large enveloppe à laquelle pendaient trois sceaux, retenus par des lacs de soie. Quand le bossu aperçut cet objet, ses yeux s'ouvrirent tout grands, tan-

dis que le sang montait violemment à son visage pâle. Il ne bougea point et continua son office. Mais son regard était cloué désormais sur Peyrolles et Gonzague.

— Que fait la princesse ? demanda celui-ci.

— La princesse n'a point fermé l'œil de cette nuit, répondit le factotum ; sa camériste l'a entendue qui répétait : " Je fouillerai Paris tout entier ! Je la retrouverai ! "

— Vive Dieu ! murmura Gonzague ; si jamais elle voyait cette jeune fille de la rue du Chantre, tout serait perdu !

— Il y a ressemblance ? demanda Peyrolles.

— Tu verras cela : deux gouttes d'eau. Te souviens-tu de Nevers ?

— Oui, répliqua Peyrolles. C'était un beau jeune homme.

— Celle-là est bien sa fille et belle comme un ange. Le même regard, le même sourire.

— Est-ce qu'elle sourit déjà ?

— Elle est avec dona Cruz ; elles se connaissent : dona Cruz la console. Cela m'a fait quelque chose de voir cette enfant-là ! Si j'avais une fille comme elle, ami Peyrolles, je crois... Mais ce sont des folies ! De quoi me repentirais-je ? Ai-je fait le mal pour le mal ? J'ai mon but, j'y marche. S'il y a des obstacles...

— Tant pis pour les obstacles ! murmura Peyrolles en souriant.

Gonzague passa le revers de sa main sur son front. Peyrolles toucha l'enveloppe scellée.

— Monseigneur pense-t-il que nous ayons rencontré juste ?

— Il n'y a pas à en douter, répondit le prince ; le cachet de Nevers et le grand sceau de la chapelle paroissale de Caylus-Tarrides !

— Vous croyez que ce sont les pages arrachées au fameux registre ?

— Monseigneur pourrait, du reste, vérifier le fait en ouvrant l'enveloppe.

— Y penses-tu ? s'écria Gonzague, briser des cachets ! de beaux cachets intacts ! Vive Dieu ! chacun de ceux-ci vaut une douzaine de témoins. Nous briserons les sceaux, ami Peyrolles, quand il en sera temps, quand nous représenterons au conseil de famille assemblé la véritable héritière de Nevers.

— La véritable ? répéta involontairement le factotum.

— Celle qui doit être pour nous la véritable. Et l'évidence sortira de là tout d'une pièce.

— Mais, reprit le factotum, que ferons-nous de l'autre jeune fille, monseigneur, j'entends de celle qui a le regard de Nevers et son sourire ?

— Damné bossu ! s'écria l'agioteur qui signait en ce moment sur le dos de Jonas, pourquoi remues-tu ainsi ?

Le bossu, en effet, avait fait un mouvement involontaire pour se rapprocher de Gonzague.

— J'ai songé à cela ! dit-il en se parlant à lui-même. Que ferais-tu de cette jeune fille, toi, ami Peyrolles, si tu étais à ma place ?

Le factotum eut son équivoque et bas sourire. Gonzague comprit sans doute, car il reprit :

— Non ! non ! je ne veux pas. J'ai une autre idée. Dis-moi, quel est le plus perdu, le plus ruiné de tous nos satellites.

— Chaverny, répondit Peyrolles sans hésiter.

— Tiens-toi donc tranquille, bossu ! fit un nouvel endosseur.

— Chaverny ! répéta Gonzague, dont le visage s'éclaira ; je l'aime, ce garçon-là ! mais il me gêne ; cela me débarrassera de lui.

III

CAPRICE DE BOSSU

Nos heureux spéculateurs, Taranne, Albret et compagnie, ayant fini leurs partages, commençaient à se remontrer dans la foule. Ils avaient grandi de deux ou trois coudées. On les regardait avec respect.

— Où donc est-il, ce cher Chaverny ? demanda Gonzague.

Au moment où M. de Peyrolles allait répondre, un tumulte affreux se fit dans la cohue. Tout le monde se précipita vers le perron, où deux gardes françaises entraînaient un pauvre diable qu'ils avaient saisi aux cheveux.

— Fausse ! disait-on, elle est fausse !

— Et c'est une infamie ! falsifier le signe du crédit !

— Profaner le symbole de la fortune publique !

— Entraver les transactions ! ruiner le commerce !

— A l'eau, faussaire ! à l'eau, le misérable !

Le gros petit traitant Oriol, Montaubert, Taranne et les autres, criaient comme des aigles. Avoir besoin d'être sans péché pour jeter la première pierre, c'était bon du temps de Notre-Seigneur ! On amena le pauvre malheureux, terrifié, à demi mort, devant Gonzague. Son crime était d'avoir passé au bleu une action blanche, pour bénéficier de la petite prime affectée temporairement aux titres à la mode.

— Pitié ! pitié ! criait-il ; je n'avais pas tam
pris toute l'énormité de mon crime.

— Monseigneur, dit Peyrolles, on ne voit ic
que faussaires !

— Monseigneur, ajouta Montaubert, il faut un
exemple !

Et la foule :

— Horreur ! infamie ! un faux ! ah ! le scélérat ! point de pardon !

— Qu'on le jette dehors ! décida Gonzague en détournant les yeux.

La foule s'empara aussitôt du pauvre diable, en criant :

— A la rivière! à la rivière!

Il était cinq heures du soir. Le premier son de la cloche de fermeture tinta dans la rue Quincampoix. Les terribles accidents qui chaque jour se renouvelaient avaient déterminé l'autorité à défendre la négociation des actions après la brume tombée. C'était toujours à ce dernier moment que le délire du jeu arrivait à son comble. Vous eussiez dit une mêlée. On se prenait au collet. Les clameurs se croisaient si bien qu'on n'entendait plus qu'un seul et même hurlement.

Dieu sait que le bossu avait de la besogne ; mais son regard ne quittait pas M. de Gonzague. Il avait entendu le nom de Chaverny.

— On va fermer ! on ferme ! criait la cohue. Dépêchons ! dépêchons !

Si Esope II dit Jonas avait eu plusieurs douzaines de bosses, quelle fortune !

— Que vouliez-pous me dire du marquis de Chaverny, monseigneur ? demanda Peyrolles.

Gonzague était en train de rendre un signe de tête protecteur et hautain au salut de ses affidés. Il avait réellement grandi depuis la veille, par rapport à eux qui s'étaient rapetissés.

— Chaverny ? répéta-t-il d'un air distrait. Ah ! oui, Chaverny. Fais-moi penser tout à l'heure qu'il faut que je parle à ce bossu.

— Et la jeune fille ? n'est-il pas dangereux de la laisser au pavillon ?

— Très dangereux. Elle n'y restera pas longtemps. Pendant que j'y songe, ami Peyrolles, nous souperons chez dona Cruz, une réunion d'intimes. Que tout soit prêt.

Il ajouta quelques mots à l'oreille de Peyrolles qui s'inclina et dit :

— Monseigneur, il suffit.

— Bossu ! s'écria un endosseur mécontent, tu trépignes comme un petit fou ! tu ne sais plus ton métier. Messieurs, il nous faudra reprendre La Baleine.

Peyrolles s'éloignait. M. de Gonzague le rappela.

— Et trouvez-moi Chaverny, dit-il, mort ou vif, je veux Chaverny !

Le bossu secoua son dos, sur lequel on était en train de signer.

— Je suis las, dit-il, voici la cloche. J'ai besoin de repos.

La cloche tintait, en effet, et les concierges passaient en faisant sonner leurs grosses clés. Quelques minutes après, on n'entendait plus d'autre bruit que celui des cadenas que l'on fermait. Chaque locataire avait sa serrure, et les marchandises non vendues ou échangées restaient dans les loges. Les gardiens pressaient vivement les retardataires.

Nos spéculateurs associés, Navailles, Taranne, Oriol et compagnie, s'étaient rapprochés de Gonzague, qu'ils entouraient chapeau bas. Gonzague avait les yeux fixés sur le bossu, qui, assis sur un pavé, à la porte de sa niche, n'avait

point l'air de se disposer à sortir. Il comptait paisiblement le contenu de son grand sac de cuir, et avait en apparence du moins, beaucoup de plaisir à cette besogne.

— Nous sommes venus ce matin savoir des nouvelles de votre santé, monsieur mon cousin, dit Navailles.

— Et nous avons été heureux, ajouta Nocé d'apprendre que vous ne vous étiez point trop ressenti des fatigues de la fête d'hier.

— Il y a quelque chose qui fatigue plus que le plaisir, messieurs, c'est l'inquiétude.

—Le fait est, dit Oriol, qui voulait à tout prix placer son mot, le fait est que l'inquiétude... moi, je suis comme cela. Quand on est inquiet...

Ordinairement, Gonzague était bon prince et venait au secours de ses courtisans qui se noyaient ; mais, cette fois, il laissa Oriol perdre plante.

Le bossu riait sur son pavé. Quand il eut achevé de compter son argent, il tordit le cou à son sac de cuir et l'attacha soigneusement avec une corde. Puis il se disposa à rentier dans sa cabane.

—Allons, Jonas, lui dit un gardien, est-ce que tu comptes coucher ici ?

—Oui, mon ami, répondit le bossu, j'ai apporté ce qu'il faut pour cela.

Le gardien éclata de rire. Ces messieurs l'imitèrent, sauf le prince de Gonzague, qui garda son grand sérieux.

—Voyons! voyons! fit le gardien ; pas de plaisanteries, mon petit homme! Déguerpissons, vite !

Le bossu lui ferma la porte au nez.

Comme le gardien frappait à grands coups de pieds dans la niche, le bossu montra sa tête pâ-

lotte au petit œil-de-bœuf qui était sous le toit.

—Justice, monseigneur! s'écria-t-il.

—Justice ! répétèrent joyeusement ces messieurs.

—C'est dommage que Chaverny ne soit pas ici, ajouta Navailles ; on l'aurait chargé de rendre cette importante et grave sentence.

Gonzague réclama le silence d'un geste.

—Chacun doit sortir au son de cloche, dit-il, c'est le règlement.

—Monseigneur, répliqua Esope II dit Jonas,du ton bref et précis d'un avocat qui pose ses conclusions, je vous prie de vouloir bien considérer que je ne suis pas dans la position de tout le monde ; tout le monde n'a pas loué la loge de votre chien.

—Bien trouvé! crièrent les uns.

Les autres dirent :

—Que prouve cela ?

—Médor, répondit le bossu, avait-il coutume, oui ou nom de coucher dans sa niche ?

—Bien trouvé! bien trouvé !

—Si Médor avait, comme je puis le prouver, l'habitude de coucher dans sa niche, moi qui suis substitué, moyennant trente mille livres aux droits et privilèges de Médor, je prétends faire comme lui, et je ne sortirai d'ici que si l'on m'expulse par la violence.

Gonzague sourit cette fois. Il exprima son approbation par un signe de tête. Le gardien se retira.

—Viens çà, dit le prince.

Jonas sortit aussitôt de sa niche. Il s'approcha et salua en homme de bonne compagnie.

—Pourquoi veux-tu demeurer là dedans? lui demanda Gonzague.

—Parce que la place est sûre et que j'ai de l'argent.

—Penses-tu avoir fait une bonne affaire avec ta niche.

—Une affaire d'or, monseigneur ; je le savais d'avance.

Gonzague lui mit la main sur l'épaule. Le bossu poussa un petit cri de douleur.

Cela lui était arrivé déjà cette nuit, dans le vestibule des appartements du régent.

—Qu'as-tu donc? demanda le prince étonné.

—Un souvenir du bal, monseigneur ; une courbature.

—Il a trop dansé, firent ces messieurs.

Gonzague tourna vers eux son regard, où il y avait du dédain.

—Vous êtes disposés à vous moquer, messieurs, dit-il, moi aussi peut-être. Mais que nous aurions grand tort, et que celui-ci pourrait bien plutôt se moquer de nous !

—Ah! monseigneur... fit Jonas modestement.

Je vous le dis comme je le pense, messieurs, reprit Gonzague, voici votre maître.

On avait bonne envie de se récrier.

—Voici votre maître! répéta le prince ; il m'a été plus utile à lui tout seul que vous tous ensemble. Il nous avait promis M. de Lagardère au bal du régent, et nous avons eu M. de Lagardère.

—Si monseigneur eût bien voulu nous charger..., commença Oriol.

—Messieurs, reprit Gonzague sans lui répondre, on ne fait pas marcher comme on veut M. de Lagardère. Je souhaite que nous n'ayons pas bientôt à nous en convaincre de nouveau.

Tous les regards interrogèrent.

—Nous pouvons parler la bouche ouverte, dit

Gonzague ; je compte m'attacher ce garçon-là ; j'ai confiance en lui.

Le bossu se rengorgea fièrement à ce mot. Le prince poursuivit :

—J'ai confiance, et je dirai devant lui comme je le dirais devant vous, messieurs : Si Lagardère n'est pas mort, nous sommes tous en danger de périr.

Il y eut un silence. Le bossu avait l'air le plus étonné de tous.

—L'aurez-vous donc laissé échapper? murmura-t-il.

—Je ne sais, mes hommes tardent bien. Je suis inquiet. Je donnerais beaucoup pour savoir à quoi m'en tenir.

Autour de lui, financiers et gentilshommes tâchaient de faire bonne contenance. Il y en avait de braves : Navailles, Choisy, Nocé, Gironne, Montaubert, avaient fait leurs preuves. Mais les trois traitants, surtout Oriol, étaient tout pâles, et le baron de Batz tournait au vert.

—Nous sommes, Dieu merci! assez nombreux et assez forts... commença Navailles.

—Vous parlez sans savoir, interrompit Gonzague ; je souhaite que personne ne tremble plus que moi, s'il nous faut enfin frapper un grand coup.

—De par Dieu! monseigneur, s'écria-t-on de toutes parts, nous sommes tout à vous.

—Messieurs, je le sais bien, répliqua le prince sèchement ; je me suis arrangé pour cela.

S'il y eut des mécontents, on ne le vit point.

—En attendant, reprit Gonzague, réglons le passé. L'ami, vous nous avez rendu un grand service.

—Qu'est-ce que cela, monseigneur !...

—Pas de modestie, je vous prie. Vous av
bien travaillé, demandez votre salaire.

Le bossu avait encore à la main son sac
cuir ; il se prit à le tortiller.

—En vérité, balbutia-t-il, ça ne vaut pas
peine.

—Têtebleue! s'écria Gonzague, tu veux don
nous demander une bien forte récompense ?

Le bossu le regarda en face et ne répondi
point.

—Je te l'ai dit une fois déjà, continua le prince
avec un commencement d'impatience, je n'accepte
rien pour rien, l'ami. Pour moi, tout service
gratuit est trop cher, car il cache une trahison
Fais-toi payer, je le veux.

—Allons, Jonas, mon ami, cria la bande, fais
un souhait : voici le roi des génies !

—Puique monseigneur l'exige, dit le bossu avec
n embarras croissant ; mais, comment oser
taite cette demande à monseigneur ?

Il baissa les yeux, tortilla son sac et balbutia:
Monseigneur va se moquer, j'en suis sûr !

—Cent louis que notre ami Jonas est amoureux ! s'écria Navailles.

Il y eut un long éclat de rire. Gonzague et le bossu furent les seuls qui ne prirent point part à cette gaieté. Gonzague était convaincu qu'il aurait encore besoin du bossu. Gonzague était avide, mais non pas avare ; l'argent ne lui coûtait rien ; à l'occasion, il savait le répandre à pleines mains. En ce moment, il voulait deux choses : acquérir ce mystérieux instrument et le connaître. Or, il manœuvrait pour atteindre ce double but. Loin de le gêner, ses courtisans lui servaient à rendre plus évidente la bienveillance qu'il montrait au petit homme.

—Pourquoi ne serait-il pas amoureux? dit-il sé-

rieusement. S'il est amoureux, et que cela dépende de moi, je jure qu'il sera heureux. Il y a des services qui ne se payent pas seulement avec de l'argent.

—Monseigneur, prononça le bossu d'un ton pénétré, je vous remercie. Amoureux, ambitieux, curieux, sais-je quel nom donner à la passion qui me tourmente? Ces gens rient, ils ont raison ; moi, je souffre !

Gonzague lui tendit la main. Le bossu la baisa, mais ses lèvres frémirent. Il poursuivit d'un ton si étrange, que nos roués perdirent leur gaieté :

—Curieux, ambitieux, amoureux, qu'importe le nom du mal? La mort est la mort, qu'elle vienne par la fièvre, par le poison, par l'épée.

Il secoua tout à coup son épaisse chevelure, et son regard brilla.

—L'homme est petit, dit-il, mais il remue le monde. Avez-vous vu parfois la mer, la grande mer, en fureur ? avez-vous vu les vagues hautes jeter follement leur écume à la face voilée du ciel? avez-vous entendu cette voix rauque et profonde et plus rauque que la voix du tonnerre lui-même? C'est immense,— immense! rien ne résiste à cela, pas même le granit du rivage, qui saffaisse de temps en temps miné par la sape du flot ; je vous le dis et vous le savez : c'est immense ! Eh bien, il y a une planche qui flotte sur ce gouffre, une planche frêle qui tremble et qui gémit : sur la planche, qu'est-ce ? un être plus frêle encore, qui paraît de loin moindre que l'oiseau noir du large, et l'oiseau a ses ailes : un être, un homme. Il ne tremble pas ; je ne sais quelle magique puissance est sous sa faiblesse, elle vient du ciel, ou de l'enfer. L'homme a dit (ce nain tout nu, sans serres, sans toison, sans ai-

les), l'homme a dit : " Je veux ; " l'Océan e
vaincu !

On écoutait. Le bossu, pour tous ceux qu
l'entouraient, changeait de physionomie.

—L'homme est petit, reprit-il, tout petit
Avez-vous vu parfois la flamboyante chevelure d
l'incendie ? le ciel de cuivre où monte la fumé
comme une coupole, épaisse et lourde ? Il fai
nuit, nuit noire ; mais les édifices lointains sor-
tent de l'ombre à cette autre et terrible aurore ;
les murs voisins regardent tout pâles. La faça-
de, avez-vous vu cela ? c'est plein de grandeur
et cela donne le frisson ; la façade, ajourée com-
me une grille, montre ses fenêtres sans chassis, ses
portes sans vantaux, toutes ouvertes comme des
trous derrière lesquels est l'enfer, et qui semblent
la double ou triple rangée des dents de ce mons-
tre qu'on appelle le feu ! C'est grand aussi, c'est
furieux comme la tempête, c'est menaçant com-
me la mer. Il n'y a pas à lutter contre cela,
non ! Cela réduit le marbre en poussière, cela tord
ou fond le fer, cela fait des cendres avec le tronc
géant des vieux chênes. Eh bien ! sur le mur in-
candescent qui fume et qui craque, parmi les
flammes qui ondulent et fouettent, couchées par
le vent complice, voici une ombre, un objet noir,
un insecte, un atome ; un homme. Il n'a pas
peur du feu, pas plus du feu que de l'eau. Il est
roi, il dit : " Je veux ! " Le feu impuissant se
dévore lui-même et meurt.

Le bossu s'essuya le front. Il jeta un regard
sournois autour de lui, et eut tout à coup ce pe-
tit rire sec et crépitant que nous lui connaissons.

—Eh ! eh ! eh ! fit-il, voyant que son auditoire
tressaillait ; jusqu'ici, j'ai vécu une misérable
vie. Eh ! eh ! eh ! je suis petit, nais je suis hom-
me. Pourquoi ne serais-je pas amoureux, mes

bons maîtres ? pourquoi pas curieux ? pourquoi pas ambitieux? Je ne suis plus jeune ; je n'ai jamais été jeune. Vous me trouvez laid, n'est-ce pas? J'étais plus laid encore autrefois. C'est le privilège de la laideur : l'âge l'use comme la beauté. Vous perdez, je gagne : au cimetière nous serons tous pareils.

Il ricana en regardant tour à tour les affidés de Gonzague.

—Quelque chose de pire que la laideur, reprit-il, c'est la pauvreté. J'étais pauvre ; je n'avais point de parents ; je pense que mon père et ma mère ont eu peur de moi le jour de ma naissance, et qu'ils ont mis mon berceau dehors. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu le ciel gris sur ma tête, le ciel qui versait de l'eau froide sur mon pauvre petit corps tremblotant. Quelle femme me donna son lait ? Je l'eusse aimée. Ne riez plus! S'il est quelqu'un qui prie pour moi au ciel, c'est elle. La première sensation dont je me souvienne, c'est la douleur que donnent les coups ; aussi appris-je que j'existais par le fouet qui déchira ma chair. Mon lit, c'était le pavé, mon repas, c'était ce que les chiens repus laissaient au coin de la borne. Bonne école, messieurs, bonne école ! Si vous saviez comme je suis dur au mal! Le bien m'étonne et m'enivre comme la goutte de vin monte à la tête de celui qui n'a jamais bu que de l'eau...

—Tu dois haïr beaucoup, l'ami ! murmura Gonzague.

—Eh! eh! beaucoup, oui, monseigneur. J'ai entendu çà et là des heureux regretter leurs premières années ; moi, tout enfant, j'ai eu la colère dans le cœur. Savez-vous ce qui me faisait jaloux ? C'était la joie d'autrui. Les autres étaient beaux, les autres avaient des pères et des

mères. Avaient-ils du moins pitié, les autres, de celui qui était seul et brisé? Non. Tant mieux! Ce qui a fait mon âme, ce qui l'a endurcie, ce qui l'a trempée, c'est la raillerie, c'est le mépris. Cela tue quelquefois ; cela ne m'a pas tué. La méchanceté m'a révélé ma force. Une fois fort, ai-je été méchant ? Mes bons maîtres, ceux qui furent mes ennemis ne sont plus là pour le dire.

Il y avait quelque chose de si étrange et de tellement inattendu dans ces paroles, que chacun faisait silence. Nos roués, saisis à l'improviste, avaient perdu leur sourire moqueur. Gonzague écoutait, attentif et surpris. L'effet produit ressemblait au froid que donnerait la menace proférée par un invisible ennemie.

—Dès que j'ai été fort, poursuivit le bossu, une envie m'a pris : j'ai voulu être riche. Pendant dix ans, peut-être davantage, j'ai travaillé au milieu des rires et des huées. Le premier denier est difficile à gagner, le second l'est moins, le troisième vient tout seul. Il faut douze deniers pour faire un sou tournois, vingt sous pour faire une livre. J'ai sué du sang pour conquérir mon premier louis d'or ; je l'ai gardé. Quand je suis bien las et découragé, je le contemple : sa vue ranime mon orgueil, c'est l'orgueil qui est la force de l'homme. Sou à sou, livre à livre, j'amassais. Je ne mangeais pas à ma faim ; je buvais mon content, parce qu'il y a de l'eau gratis aux fontaines. J'avais des haillons, je couchais sur la dure. Mon trésor augmentait : j'amassais, j'amassais toujours !

—Tu es donc avare ? interrompit Gonzague avec empressement, comme s'il eût eu intérêt ou plaisir à découvrir le côté faible de cet être bizarre.

Le bossu haussa les épaules.

—Plût à Dieu ! monseigneur, répondit-il ; si seulement le ciel m'eût fait avare ! si seulement je pouvais aimer ces pauvres écus comme l'amant adore sa maîtresse ! c'est une passion, cela! j'emploierais mon existence à l'assouvir. Qu'est le bonheur, sinon un but dans la vie, un prétexte pour s'efforcer et pour vivre ? Mais n'est pas avare qui veut. J'ai longtemps espéré que je deviendrais avare, je n'ai pas pu, je ne suis pas avare.

Il poussa un gros soupir et croisa ses bras sur sa poitrine.

—J'eus un jour de joie, continua-t-il,rien qu'un jour. Je venais de compter mon trésor, je passai un jour tout entier à me demander ce que, j'en ferais : j'avais le double, le triple de ce que je croyais ; je répétais dans mon ivresse : " Je suis riche ! je suis riche ! je vais acheter le bonheur ! " Je regardai autour de moi, personne ! Je pris un miroir. Des rides et des cheveaux blancs! déjà!— déjà! N'était-ce pas hier qu'on me battait enfant ! " Le miroir ment ! " me dis-je. Je brisai le miroir. Une voix me cria: " Tu as bien fait ! Ainsi doit-on traiter les effrontés qui parlent franc ici-bas ! " Et la même voix encore : " L'or est beau! l'or est jeune ! sème l'or, bossu! vieillard, sème l'or! tu récolteras jeunesse et beauté!" Qui parlait ainsi,monseigneur! Je vis bien que j'étais fou. Je sortis. J'allais au hasard par les rues, cherchant un regard bienveillant, un visage pour me sourire. " Bossu! bossu ! " disaient les hommes à qui je tendais la main. " Bossu! bossu ! " répétaient les femmes vers qui s'élançait la pauvre virginité de mon cœur. " Bossu! bossu! bossu! " Et ils riaient. Ils mentent donc ceux qui disent que l'or est le roi du monde !

—Il fallait le montrer, ton or! s'écria Nava
les.

Gonzague était tout pensif.

—Je le montrai, reprit Esope II, dit Jonas ; l
mains se tendirent, non point pour serrer l
miennes, mais pour fouiller dans mes poches. J
voulais amener chez moi des amis, ma maîtress
je n'y attirai que des voleurs. Vous souriez en
core, moi, je pleurai, je pleurai des larmes san
glantes. Mais je ne pleurai qu'une nuit. L'ami
tié, l'amour, extravagances ! A moi le plaisir, à
moi tout ce qui, du moins, se vend à tout le
monde!...

—L'ami, interrompit Gonzague avec froideur et
fierté, saurai-je enfin ce que vous voulez de moi?

—J'y arrive, monseigneur, répliqua le bossu,
qui changea encore une fois de ton. Je sortis de
nouveau de ma retraite, timide, encore, mais ar-
dent. La passion de jouir s'allumait en moi ; je
devenais philosophe. J'allais, j'errai, je me mis
à la piste, flairant le vent des carrefours, pour
deviner d'où soufflait la volupté inconnue...

—Eh bien? fit Gonzague.

—Prince, répondit le bossu en s'inclinant, le
vent venait de chez vous.

IV

GASCON ET NORMAND

Ceci fut dit d'un ton allégre et gai. Ce diable de bossu semblait avoir le privilège de régler le diapason de l'humeur générale. Les roués qui entouraient Gonzague, et Gonzague lui-même, tout à l'heure si sérieux, se prirent incontinent à rire.

—Ah! ah! fit le prince, le vent soufflait de chez nous !

—Oui, monseigneur. J'accourus. Dès le seuil, j'ai senti que j'étais au bon endroit. Je ne sais quel parfum a saisi mon cerveau, sans doute le parfum du noble et opulent plaisir. Je me suis arrêté pour savourer cela. Cela enivre, monseigneur ; j'aime cela.

—Il n'est pas dégoûté, le seigneur Esope ! s'écria Navailles.

—Quel connaisseur! fit Oriol.

Le bossu le regarda en face.

—Vous qui portez des fardeaux la nuit, dit-il à voix basse, vous comprendrez qu'on est capable de tout pour satisfaire un désir.

Oriol pâlit. Montaubert s'écria :

—Que veut-il dire ?

—Expliquez-vous, l'ami! ordonna Gonzague.

—Monseigneur, répliqua le bossu bonnement, l'explication ne sera pas longue. Vous savez que j'ai eu l'honneur de quitter le Palais-Royal hier en même temps que vous. J'ai vu deux gentilshommes attelés à une civière ; ce

n'est pas la coutume ; j'ai pensé qu'ils étaient bien payés pour cela.

—Et sait-il ?... commença Oriol étourdiment.

—Ce qu'il y avait dans la litière? interrompit le bossu ; assurément. Il y avait un vieux seigneur ivre à qui j'ai prêté plus tard le secours de mon bras pour regagner son hôtel.

Gonzague baissa les yeux et changea de couleur. Une expression de stupeur profonde se répandit sur tous les visages.

—Et savez-vous aussi ce qu'est devenu M. de Lagardère? demanda Gonzague à voix basse.

—Eh! eh! Gauthier Gendry à bonne lame et bonne poigne, répondit le bossu ; j'étais près de lui quand il a frappé, le coup était bien donné, j'y engage ma parole. Ceux que vous avez envoyés à la découverte vous apprendront le reste.

—Ils tardent bien !

—Il faut le temps. Maître Cocardasse et frère Passepoil...

—Vous les connaissez donc ? interrompit Gonzague abasourdi.

—Monseigneur, je connais un peu tout le monde.

—Palsambleu! l'ami, savez-vous que je n'aime pas ceux qui connaissent tant de monde et tant de choses ?

—Cela peut être dangereux, monseigneur, j'en conviens, répartit paisiblement le bossu ; mais cela peut servir aussi. Soyons juste. Si je n'avais pas connu M. de Lagardère...

—Du diable si je me servirais de cet homme-là ! murmura Navailles derrière Gonzague.

Il croyait n'avoir point été entendu ; mais le bossu répondit :

—Vous auriez tort.

Tout le monde, du reste, partageait l'opinion de Navailles.

Gonzague hésitait. Le bossu poursuivit, comme s'il eût jouer avec son irrésolution :

—Si l'on ne meût point interrompu, j'allais répondre d'avance à vos soupçons. Quand je m'arrêtai au seuil de votre maison, monseigneur, j'hésitais, moi aussi, je m'interrogeais, je doutais. C'était là le paradis, le paradis que je voulais, non point celui de l'Eglise, mais celui de Mahomet ; toutes les délices réunies : les belles femmes et le bon vin, les nymphes auréolées de fleurs, le nectar couronné de mousse. Etais-je prêt à tout faire, tout, pour mériter l'entrée de cet Eden voluptueux, pour abriter mon néant sous le pan de votre manteau de prince ? Avant d'entrer, je me suis demandé cela, et je suis entré, monseigneur.

—Parce que tu te sentais prêt à tout? interrompit Gonzague.

—A tout! répondit le bossu résolûment.

—Vive Dieu! quel furieux appétit de plaisirs et de noblesse !

—Voici quarante ans que je rêve ; mes désirs couvent sous des cheveux gris.

—Ecoute, dit le prince, la noblesse peut s'acheter ; demande à Oriol !

—Je ne veux point de la nobleste qui s'achète.

—Demande à Oriol ce que pèse un nom.

Esope II montra sa bosse d'un geste comique.

—Un nom pèse-il autant que cela? fit-il.

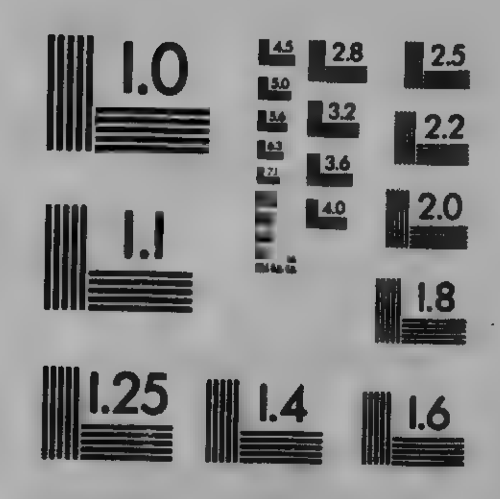
Puis il reprit d'un accent plus sérieux :

—Un nom une bosse, deux fardeaux qui n'écrasent que les pauvres d'esprit ! Ce suis un trop petit personnage pour être comparé à un financier d'importance comme M. Oriol. Si son nom l'écrase, tant pis pour lui ; ma bosse ne me gêne



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

pas. Le maréchal de Luxembourg est bossu
l'ennemi a-t-il vu son dos à la bataille de Ne
winde ? Le héros des comédi napolitaines
l'homme invincible à qui personne ne résiste,Pul
cinella, est bossu par derrière et par devant. Tyr
tée était boiteux et bossu ; bossu et boiteux
était Vulcain, le forgeron de la foudre ; Esope,
dont vous me donnez le nom glorieux, avait sa
bosse, qui était la sagesse. La bosse du géant
Atlas était le monde. Sans placer la mienne au même niveau que toutes ces illustres bosses, je dis qu'elle vaut, au cours du jour, cinquante mille écus de rente. Que serais-je sans elle ? J'y tiens. Elle est d'or !

—Il y a du moins de l'esprit dedans, l'ami, dit Gonzague ; je te promets que tu seras gentilhomme.

—Grand merci, monseigneur. Quand cela ?

—Peste! fit-on, il est pressé !

—Il faut le temps! dit Gonzague.

—Ils ont dit vrai, répliqua le bossu, je suis pressé. Monseigneur, excusez-moi ; vous venez de me dire que vous n'aimez pas les services gratuits, cela me met à l'aise pour réclamer mon salaire tout de suite.

—Tout de suite, se récria le prince ; mais c'est impossible !

—Permettez! il ne s'agit plus de gentilhommerie.

Il se rapprocha, et, d'un ton insinuant :

—Pas n'est besoin d'être gentilhomme pour s'asseoir auprès de M. Oriol, pas exemple, au petit souper de cette nuit.

Tout le monde éclata de rire, excepté Oriol et le prince.

—Tu sais aussi cela! dit ce dernier en fronçant le sourcil.

—Deux mots entendus par hasard, mumura le bossu avec humilité.

Les autres criaient déjà :

—On soupe donc ? on soupe donc ?

—Ah! prince, fit le bossu d'un ton pénétré,c'est le supplice de Tantale que j'endure! Une petite maison! mais je la devine, avec ses issues dérobées, son jardin ombreux, ses boudoirs où le jour pénètre plus doux à travers les draperies discrètes. Il y a des peintures aux plafonds, des nymphes et des amours, des papillons et des roses.Je vois le salon doré ! je le vois! le salon des fêtes voluptueuses tout plein de sourires ; je vois les girandoles, elles m'éblouissent...

Il mit la main au-devant de ses yeux.

—Je vois des fleurs, je respire leurs parfums et qu'est cela auprès du vin exquis débordant de la coupe, tandis qu'un esssaim de femmes adorables...

—Il est ivre déjà, dit Navailles, avant même d'être invité !

—C'est vrai, fit le bossu, qui avait les yeux flamboyants, je suis ivre.

—Si monseigneur veut, glissa le gros Oriol à l'oreille de Gonzague, je préviendrai mademoiselle Nivelle.

—Elle est prévenue, répliqua le prince.

Et, comme s'il eût voulu exalter encore l'extravagant caprice du bossu

—Messieurs, ce n'est pas ici un souper comme les autres.

—Qu'y aura-t-il donc? Aurons-nous le czar ?

—Devinez ce que nous aurons.

—La comédie ? M. Law? Les singes de la foire Saint-Germain ?

—Mieux que cela, messieurs! Renoncez-vous ?

—Nous renonçons, répondirent-ils tous à l fois.

—Il y aura une noce, dit Gonzague.

Le bossu tressaillit, mais on mit cela sur l compte de sa bonne envie.

—Une noce ? répéta-t-il en effet, les mains jointes et les yeux tournés ; une noce à la fin d'un petit souper ?

—Une noce réelle, reprit Gonzague ; un vrai mariage en grande cérémonie.

—Et qui marie-t-on? fit l'assemblée d'une seule voix.

Le bossu retenait son souffle. Au moment où Gonzague allait répondre, Peyrolles parut sur le perron et s'écria :

—Vivat! vivat! voici enfin nos hommes !

Cocardasse et Passepoil étaient derrière lui, portant sur leur visage cette fierté calme qui va bien aux hommes utiles.

—L'ami, dit Gonzague au bossu, nous n'avons pas fini tous deux. Ne vous éloignez pas.

—Je reste aux ordres de monseigneur, reprit Esope II, qui se dirigea vers sa niche.

Il songeait, sa tête travaillait. Quand il eut franchi le seuil de sa niche et fermé la porte, il se laissa choir sur son matelas.

—Un mariage, murmura-t-il, un scandale! mais ce ne peut être une inutile parodie ; cet homme ne fait rien sans but. Qu'y a-t-il sous cette profanation ? Sa trame m'échappe, et le temps passe !

Sa tête disparut entre ses mains crispées.

—Oh! qu'il le veuille ou non, reprit-il avec une étrange énergie, je jure Dieu que je serai du souper !

—Eh bien, eh bien, quelle nouvelles? criaient nos courtisans curieux.

Les histoires de Lagardère commençaient à les intéresser très personnellement.

— Ces deux braves ne veulent parler qu'à monseigneur, répondit Peyrolles.

Cocardasse et Passepoil, reposés par une bonne journée de sommeil sur la table du cabaret de Venise, étaient frais comme des roses. Ils passèrent fièrement à travers les rangs des roués de bas ordre, et vinrent droit à Gonzague, qu'ils saluèrent avec la dignité folâtre de véritables maîtres en fait d'armes.

— Voyons, dit le prince, parlez vite.

Cocardasse et Passepoil se tournèrent l'un vers l'autre.

— A toi, mon noble ami, dit le Normand.

— Je n'en ferai rien, mon pigeoun, répliqua le Gascon. A toi !

— Palsambleu ! s'écria Gonzague, allez-vous nous tenir en suspens ?

Ils commencèrent alors tous les deux à la fois, d'une voix haute et avec volubilité :

— Monseigneur, pour mériter l'honorable confiance...

— La paix ! fit le prince étourdi ; parlez chacun à votre tour.

Nouveau combat de politesse. Enfin, Passepoil :

— Comme étant le plus jeune et le moins élevé en grade, j'obéis à mon noble ami et je prends la parole. J'ai rempli ma mission avec bonheur, je commence par le dire. Si j'ai été plus heureux que mon noble ami, cela ne dépend point de mon mérite.

Cocardasse souriait d'un air fier, et caressait son énorme moustache. Nous n'avons point oublié qu'il y avait défi de mensonge entre ces deux aimables coquins.

Avant de les voir lutter d'éloquence comme les Arcadiens de Virgile, nous devons dire qu'ils n'étaient pas sans inquiétude. En sortant du cabaret de Venise, ils s'étaient rendus pour la seconde fois à la maison de la rue du Chantre. Point de nouvelles de Lagardère. Qu'était-il devenu ? Cocardasse et Passepoil étaient à ce sujet dans la plus complète ignorance.

— Soyez bref, ordonna Gonzague.

— Concis et précis, ajouta Navailles.

— Voici la chose en deux mots, dit frère Passepoil ; la vérité n'est jamais longue à exprimer, et ceux qui vont chercher midi à quatorze heures, c'est pour enjôler le monde, tel est mon avis. Si je pense ainsi, c'est que j'en ai sujet. L'expérience... Mais ne nous embrouillons pas. Je suis donc sorti ce matin avec les ordres de monseigneur. Mon noble ami et moi, nous nous sommes dit : " Deux chances valent mieux qu'une ; suivons chacun notre piste." En conséquence, nous nous sommes séparés devant le marché des Innocents. Ce qu'a fait mon noble ami, je l'ignore ; moi, je me suis rendu au Palais-Royal, où les ouvriers enlevaient déjà les décors de la fête. On ne parlait là que d'une chose. On avait trouvé une mare de sang entre la tente indienne et la petite loge du jardinier concierge, maître Le Bréant. Voilà donc qui est bon : j'étais sûr qu'un coup d'épée avait été donné. Je suis allé inspecter la mare de sang, qui m'a paru raisonnable, puis j'ai suivi une trace, ah ! ah ! il faut des yeux pour cela ! depuis la tente indienne jusqu'à la rue Saint-Honoré, en passant par le vestibule du pavillon de M. le régent. Les valets me demandaient : " L'ami, qu'as-tu perdu ? — Le portrait de ma maîtresse," répondais-je. Et ils riaient comme de plats coquins qu'ils sont. Si

j'avais fait faire les portraits de toutes mes maîtresses, jarnicoton ! je payerais un fier loyer pour avoir où les mettre !

— Abrége, dit Gonzague.

— Monseigneur, je fais de mon mieux. Voilà donc qui est bon ! Dans la rue Saint-Honoré, il passe tant de chevaux et de carrosses que la trace était effacée. Je poussai droit à l'eau...

— Par où ? interrompit le prince.

— Par la rue de l'Oratoire, répondit Passepoil.

Gonzague et ses affidés échangèrent un regard. Si Passepoil eût parlé de la rue Pierre-Lescot, la folle aventure d'Oriol et de Montaubert étant désormais connue, il aurait perdu du coup toute créance. Mais Lagardère avait bien pu descendre par la rue de l'Oratoire. Frère Passepoil reprit ingénument :

— Je vous parle comme à mon confesseur, illustre prince. Les traces recommençaient rue de l'Oratoire, et je les ai pu suivre jusqu'à la rive du fleuve. Là, plus rien. Cependant, il y avait des mariniers qui causaient ; je me suis approché. L'un d'eux, qui avait l'accent picard, disait : “ Ils étaient trois ; le gentilhomme était blessé, après lui avoir coupé sa bourse, ils l'ont jeté du haut de la berge du Louvre. — Mes maîtres, ai-je demandé, s'il vous plaît, l'avez-vous vu, le gentilhomme ? ” A quoi ils n'ont voulu rien répondre, pensant d'abord que j'étais une mouche de M. le lieutenant. Mais j'ai ajouté : “ Je suis de la maison de ce gentilhomme qui a nom M. de Saint-Saurin, natif de Brie et bon chrétien. — Dieu ait son âme ! ont-ils fait alors; nous l'avons vu. — Comment était-il costumé, mes vrais amis ? — Il avait un masque noir sur la figure, et sur le corps un pourpoint de satin blanc.”

Il y eut un murmure. On échangea des signes. Gonzague secouait la tête d'un air approbatif. Maître Cocardasse junior conservait seul son sourire sceptique. Il se disait :

— Ma caillou est un fin Normand, sandiéou ! Mais as pas pur ! as pas pur ! notre tour va venir.

— Voilà qui est bon ! poursuivit Passepoil encouragé par le succès de son conte. Si je ne m'exprime pas comme un homme de plume, mon métier est de tenir l'épée, et puis la présence de monseigneur m'intimide : je suis trop franc pour le cacher. Mais enfin la vérité est la vérité. Fais ton devoir et moque-toi du qu'en dira-t-on ! Je descends le long du Louvre, je passe entre la rivière et les Tuileries jusqu'à la porte de la Conférence. Je suis le Cours-la-Reine, la route de Billy, le halage de Passy ; je passe devant le Point-du-Jour et devant Sèvres. J'avais mon idée, vous allez voir. J'arrive au pont de Saint-Cloud.

— Les filets ! murmura Oriol.

— Les filets, répéta Passepoil en clignant de l'œil ; monsieur a mis le doigt dessus.

— Pas mal ! pas mal ! se disait maître Cocardasse ; té ! nous finirons par faire quelque chose de c'ta couquin de Passepoil.

— Et qu'as-tu trouvé dans les filets ? demanda Gonzague, qui fronça le sourcil d'un air de doute.

Frère Passepoil déboutonna son justaucorps. Cocardasse ouvrait de grands yeux. Il ne s'attendait pas à cela. Ce que Passepoil tira de son justaucorps, ce n'était pas dans les filets de Saint-Cloud qu'il l'avait trouvé. Il n'avait jamais vu les filets de Saint-Cloud. Alors, comme aujourd'hui, les filets de Saint-Cloud étaient

peut-être une erreur populaire. Ce que Passepoil tira de son pourpoint, il l'avait trouvé dans l'appartement particulier de Lagardère, lors de sa première visite, le matin de ce jour. Il avait pris cela sans aucun dessein arrêté, uniquement par la bonne habitude qu'il avait de ne rien laisser traîner. Cocardasse ne s'en était seulement pas aperçu. Ce n'était rien moins que le pourpoint de satin blanc porté par Lagardère au bal du régent. Passepoil l'avait trempé dans un seau d'eau au cabaret de Venise. Il le tendit au prince de Gonzague, qui recula avec un mouvement d'horreur. Chacun éprouva quelque chose de ce sentiment, car on reconnaissait parfaitement la dépouille de Lagardère.

— Monseigneur, dit Passepoil avec modestie. le cadavre était trop lourd ; je n'ai pu rapporter que cela.

— Ah ! capédédiou ! pensa Cocardasse, je n'ai qu'à me bien tenir ! Lou couquin il a du génie !

— Et as-tu vu le cadavre ? demanda M. de Peyrolles.

— Je vous prie, répondit frère Passepoil en se redressant, quels troupeaux avons-nous gardés ensemble ? Je ne vous tutoie pas. Mettez de côté cette familiarité malséante, sauf le bon plaisir de monseigneur.

— Réponds à la question, dit Gonzague.

— L'eau est trouble et profonde, répliqua Passepoil. A Dieu ne plaise que j'affirme un fait quand je n'ai pas une complète certitude !

— Eh donc ! s'écria Cocardasse, je l'attendais là ! Si mon cousin avait menti, sandiéou ! je ne l'aurais revu de ma vie.

Il s'approcha du Normand et lui donna l'acc
lade chevaleresque, en ajoutant :

— Mais tu n'as pas menti, ma caillou ! Die
va ! Comment le cadavre serait-il aux filets d
Saint-Cloud, puisque je viens de la voir à deu
bonnes lieues de là, en terre ferme !

Passepoil baissa les yeux. Tous les regards s
tournèrent vers Cocardasse.

—Mon bon, reprit ce dernier en s'adressant toujours à son compagnon, monseigneur va me permettre de rendre un éclatant hommage à ta sincérité. Les hommes tels que toi sont rares, et je suis fier de t'avoir pour frère d'armes.

— Laïssez, dit Gonzague en l'interrompant, je veux adresser une question à cet homme.

Il montrait Passepoil, qui était debout devant lui, l'innocence et la candeur peintes sur le visage.

— Et ces deux braves, demanda le prince, les défenseurs de la jeune femme en domino rose ? N'avez-vous rien à nous en dire ?

— J'avoue, monseigneur, reprit Passepoil que j'ai donné tout mon temps à l'autre affaire.

— As pas pur ! fit Cocardasse junior en haussant légèrement les épaules. Ne demandez pas à un bon garçon plus qu'il n'en peut donner. Mon camarade Passepoil a fait ce qu'il a pu. Eh donc ! entends-tu, Passepoil, je t'approuve hautement. Je suis content de toi, ma caillou ; mais je ne prétends pas dire que tu sois à ma hauteur. Té ! vé ! ce serait de l'ézagération !

— Vous avez fait mieux que lui ? demanda Gonzague d'un air de défiance :

— " Oun' per poc' ", monseigneur, comme disent ceux de Florence. Quand Cocardasse se mêle de chercher, sandiéou ! il trouve autre chose que des guenilles au fond de l'eau.

— Voyons ce que vous avez fait.

—D'abord, prince, j'ai causé avec les deux couquinasses comme j'ai l'avantage de causer avec vous en ce moment. " Secundo ", deuxièmement, j'ai vu le corps...

— Tu en es sûr ? ne put s'empêcher de dire Gonzague.

— En vérité ? Parlez ! parlez ! ajoutèrent les autres.

Cocardasse mit le poing sur la hanche.

— Va bien ! procédons par ordre, dit-il ; j'ai l'amour de mon état, et ceux qui croient que le premier venu peut réussir dans la partie sont des écervelés. On peut être dans les bons, comme le cousin Passepoil, sans atteindre à mon niveau. Il faut des positions naturelles, en plus de l'acquit et des connaissances espéciales ; de l'instinct, mordioux ! du coup d'œil, du flair et l'oreille fine, bon pied, bon bras, cœur solide. As pas pur ! nous avons tout cela ! En quittant mon cher camarade au marché des Inoocents, je me suis dit : " Eh donc ! Cocardasse, mon pigeoun, réfléchis un peu, je te prie ; où trouve-t-on les traîneurs de brette ? alors, j'ai été de porte en porte, j'ai mis le nez partout. Connaissez-vous la " Tête-Noir," là-bas, rue Saint-Thomas ? C'est toujours plein de ferraille ! Vers deux heures, deux couquins sont sortis de la " Tête-Noir." " Adiou, pays ! j'ai dit. — Eh ! adiou, Cocardasse ! " Je les connais tous comme père et mère. — " Venez ça, mes minions ! " Je les ai menés sur la berge, de l'autre côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans l'ancien fossé de l'abbaye. Nous avons causé " oun' per poc," en tierce et en quarte. Diou bon ! ceux-là ne défendront plus personne, ni la nuit ni le jour.

— Vous les avez mis hors de combat ? dit Gon-zague, qui ne comprenait point.

Cocardasse se fendit deux fois, faisant mine d détacher deux bottes à fond, coup sur coup. Pui il reprit sa posture grave et fière.

— Té ! dit-il effrontément ; les pécairés ils n'é-taient que deux. J'en ai, capédédiou ! avalé bien d'autres !

V

L'INVITATION

Passepoil regardait son noble ami avec une admiration mêlée d'attendrissement. A peine Cocardasse était-il au début de sa menterie, que Passepoil s'avouait déjà vaincu dans la sincérité de son cœur. Douce et bonne nature, âme modeste, sans fiel, presque aussi recommandable par ses humbles vertus que Cocardasse junior lui-même avec toutes ses brillantes qualités !

Les courtisans de Gonzague échangèrent des regards étonnés. Il y eut un silence, coupé de longs chuchottements. Cocardasse redressait superbement les crocs gigantesques de sa moustache.

— Monseigneur m'avait donné deux commissions, reprit-il, et d'une ! J'arrive à l'autre. Je m'étais dit en quittant Passepoil : " Cocardasse, ma caillou, réponds avec franchise : où trouve-t-on les cadavres ? Le long de l'eau." Va bien ! Avant de chercher mes deux bagasses, j'avais fait un petit tour de promenade le long de la Seine. Il faut être matinal, le soleil était déjà sur le Châtelet. Rien au bord de la Seine, eh donc ! la rivière ne charriait que des bouchons! Caramba ! nous avions manqué le coche. Ce n'était pas tout à fait de ma faute ; mais c'est égal, capédédiou ! je me suis dit comme cela : " Cocardasse, mon névoux, tu périrais de honte, si tu revenais vers ton illustre maître comme

oune pigeoun, sans avoir rempli ses petites ins-tructions. " Va bene ! " Quand on a le fil, les ressources elles ne manquent pas, non ! " J'ai passé le Pont-Neuf, tout en me promenant les mains derrière le dos, et j'ai dit : " Troun de l'air ! que la statue d'Henri IV elle fait bien là où elle est ! " J'ai monté le faubourg Saint-Jacques. Hé ! Passepoil ?

— Cocardasse ? répondit le Normand.

— Autrement, te souviens-tu de c'ta petit couquin de Provençal, le rousseau Massabiou, de la Canebière, qui tirait les manteaux au tournant Notre-Dame ?

— Oui, il a été pendu ?

— Non pas, vivadiou ! joli garçon, bon cœur! Massabiou il gagne sa vie à vendre aux chirurgiens de la chair fraîche.

— Passez, dit Gonzague.

— Eh donc ! monseigneur, il n'y a pas de sot métier ; mais, si j'abuse des instants de monseigneur, sandiéou ! me voilà muet comme un brochet !

— Arrivez au fait, ordonna le prince.

— Le fait, c'est que j'ai rencontré le petit Massabiou qui descendait le faubourg vers la rue des Mathurins. " Adieu, Massabiou, petit ! que j'ai dit. — Adieu, Cocardasse, qu'il a fait. — La santé, clampin ? — Tout doucement, gredin et toi ? — Tout doucement. Et d'où viens-tu, ma caille ? — De l'hôpital là-bas, porter de la marchandise..."

Cocardasse fit une pause. Gonzague s'était retourné vers lui. Chacun écoutait avidement. Passepoil avait envie de fléchir les genoux pour adorer un petit peu son noble ami.

— Vous entendez, reprit Cocardasse, sûr désormais de son effet. La couquinasse revenait de

l'hôpital, et il avait encore son grand sac sur l'épaule. " Va bien, mon bon ! " j'ai dit. Et, pendant que Massabiou descendait, moi, j'ai continué de monter jusqu'au Val-de-Grâce...

— Et là, interrompit Gonzague, qu'as-tu trouvé ?

— J'ai trouvé maître Jean Petit, le chirurgien du roi, qui disséquait, pour l'instruction de ses élèves, le cadavre vendu par c'ta polissoun de Massabiou...

— Et tu l'as vu ?

— De mes deux yeux, sandiéou !

— Lagardère ?

— Oui, bien. As pas pur ! en propre original, ses cheveux blonds, sa taille, sa figure. Le scalpel était dedans. Mais le coup de couteau ! reprit-il en montrant son épaule d'un geste terrible de cynisme, parce qu'il voyait le doute assombrir les visages ; le coup ! Pour nous autres, les blessures sont aussi reconnaissables que les visages !

— C'est vrai, dit Gonzague.

On n'attendait que ce mot. Un long murmure de joie s'éleva parmi les courtisans.

— Il est bien mort ! bien mort !

Gonzague lui-même poussa un long soupir de soulagement, et répéta :

— Bien mort !

Il jeta sa bourse à Cocardasse, qui fut entouré, interrogé, félicité.

— Voilà qui va donner du montant au champagne, s'écria Oriol ! tiens, brave, prends ceci.

Et chacun voulut faire quelque largesse au héros Cocardasse. Celui-ci, malgré sa fierté prenait de toute main. Un valet descendit les degrés du perron. Le jour était bas. Le valet tenait un

flambeau d'une main, de l'autre un plat d'a
gent sur lequel il y avait une lettre.

— Pour monseigneur, dit le valet.

Les courtisans s'écartèrent. Gonzague prit lettre et l'ouvrit. On vit son visage changer, pu se remettre aussitôt. Il jeta sur Cocardasse u regard perçant. Frère Passepoil eut la chair poule.

— Viens çà ! dit Gonzague au spadassin.

Cocardasse s'avança aussitôt.

— Sais-tu lire ? demanda le prince, qui avai aux lèvres un sourire amer.

Et, pendant que Cocardasse épelait :

— Messieurs, reprit Gonzague, voici des nouvelles toutes fraîches.

— Des nouvelles du mort ? s'écria Navailles. Abondance de bien ne nuit pas.

— Que dit le défunt ? demanda Oriol, transformé en esprit fort.

— Ecoutez, vous allez le savoir. Lis tout haut, toi, prévôt !

On fit cercle. Cocardasse n'était pas un homme très lettré ; mais il savait lire, en y mettant le temps. Néanmoins, en cette circonstance, il lui fallut l'aide de frère Passepoil, qui n'était pas beaucoup plus savant que lui.

— Accousta, mon bon ! dit-il ; j'ai la vue trouble.

Passepoil s'approcha et jeta les yeux sur la lettre à son tour. Il rougit ; mais, en vérité, on eût dit que c'était de plaisir. On eût dit également que Cocardasse junior avait grand'peine à s'empêcher de rire. Ce fut l'affaire d'un instant. Leurs coudes se rencontrèrent. Ils s'étaient compris.

— Voilà une histoire ! s'écria le candide Passepoil.

— As pas pur ! il faut voir pour le croire ! répondit le Gascon, qui prit un air consterné.

— Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? cria-t-on de toutes parts.

— Lis, Passepoil, la voix elle me manque. Eh donc ! j'appelle cela un miracle !

— Lis, Cocardasse, j'en ai la chair de poule !

Gonzague frappa du pied. Cocardasse se redressa et dit au domestique :

— Eclaire, maraud !

Quand il eut le flambeau à portée, il lut d'une voix haute et distincte :

" Monsieur le prince, pour régler d'une fois nos comptes divers, je m'invite à votre souper de ce soir. Je serai chez vous à neuf heures."

— La signature ? s'écrièrent dix voix en même temps.

Cocardasse acheva .

" Chevalier Henri de Lagardère ! "

Chacun répéta ce nom, qui désormais était un épouvantail.

Un grand silence se fit. Dans l'enveloppe qui avait contenu la lettre, un objet se trouvait. Gonzague l'avait pris. Personne n'en avait pu reconnaître la nature. C'était un gant. C'était le gant que Lagardère avait arraché à Gonzague chez M. le régent. Gonzague le serra. Il reprit la lettre des mains de Cocardasse..Peyrolles voulut lui parler ; il le repoussa.

— Eh bien, fit-il en s'adressant aux deux braves, que dites-vous de cela ?

— Je dis, répliqua doucement Passepoil, que l'homme est sujet à faire erreur. J'ai rapporté

fidèlement la vérité. D'ailleurs, ce pourpoint es
un témoignage irrécusable.

— Mais cette lettre, la récusez-vous ?

— As pas pur ! s'écria Cocardasse, moi, je di
que lou couquin de Massabiou peut certifier si
l'ai rencontré dans la rue Saint-Jacques. Qu'on
le fasse venir ! Maître Jean Petit est-il chirurgien du roi, oui ou non ? J'ai vu le corps, j'ai
reconnu la blessure...

— Mais cette lettre ? fit Gonzague, dont les sourcils se froncèrent.

— Il y a longtemps que ces drôles vous trompent, murmura Peyrolles à son oreille.

Les partisans de Gonzague s'agitaient et chuchotaient.

—Ceci passe les bornes, disait le gros petit traitant Oriol ; cet homme est un sorcier.

— C'est le diable ! s'écria Navailles.

Cocardasse dit tout bas, contenant la fièvre qui lui faisait battre le cœur.

— C'est un homme, capédédiou ! pas vrai, mon bon ?

— C'est Lagardère !

— Messieurs, reprit Gonzague d'une voix légèrement altérée, il y a là-dessous quelque chose d'incompréhensible ; nous sommes trahis par ces hommes, sans doute...

— Ah ! monseigneur ! protestèrent à la fois Cocardasse et Passepoil.

— Silence ! Le défi qu'on m'envoie, je l'accepte !

— Bravo ! fit Navailles faiblement.

— Bravo ! bravo ! répétèrent les autres à contrecœur.

— Si monseigneur me permet un conseil, dit Peyrolles, au lieu du souper projeté...

— On soupera, de par le ciel ! interrompit Gonzague, qui releva la tête.

— Alors, insista Peyrolles, portes closes, à tout le moins.

— Portes ouvertes ! portes grandes ouvertes !

— A la bonne heure ! dit encore Navailles.

Il y avait là de vigoureuses lames ; Navailles lui-même, Nocé, Choisy, Gironne, Montaubert et d'autres. Les financiers étaient l'exception.

— Vous partez tous l'épée, messieurs, reprit Gonzague.

— Nous aussi ! murmura Cocardasse en clignant de l'œil à l'adresse de Passepoil.

— Saurez-vous vous en servir à l'occasion ? demanda le prince.

— Si cet homme vient seul... commença Navailles sans prendre souci de cacher sa répugnance.

— Monseigneur, monseigneur, dit Peyrolles, ceci est affaire à Gauthier Gendry et à ses cousins !

Gonzague regardait ses affidés, les sourcils froncés et les lèvres tremblantes.

— Sur ma vie ! s'écria-t-il au-dedans de lui-même, ils y viendront ! Je les veux esclaves, ou la sainte-barbe sautera !

— Fais comme moi, dit tout bas Cocardasse junior à Passepoil, c'est le moment.

Ils s'avancèrent tous deux, solennellement drapés dans leurs manteaux de bravaches, et vinrent se camper au-devant de Gonzague.

— Monseigneur, dit Cocardasse, trente ans d'unene conduite honorable, je dirai même avantageuse, militent en faveur de deux braves que les apparences semblent accuser. Ce n'est pas en un seul jour qu'on ternit ainsi le lustre de toute une existence ! Regardez-nous ! L'Etre suprême il a

mis sur chaque visage le signe de la fidélité ou de la félonie. Regardez-nous, corpodibac ! et regardez M. de Peyrolles, notre accusateur.

Il était superbe, ce Cocardasse junior, en disant cela. Son accent provençal-gascon prêtait je ne sais quelle saveur à ces paroles choisies. Quant à frère Passepoil, il était toujours bien beau de modestie et de candeur. Ce malheureux Peyrolles semblait fait tout exprès pour servir de point de comparaison. Depuis vingt-quatre heures, sa pâleur chronique tournait au vert-de-gris. C'était le *type* parfait de ces audacieux poltrons qui frappent en tremblant, qui assassinent avec la colique. Gonzague songeait, Cocardasse reprit :

— Monseigneur, vous qui êtes grand, vous qui êtes puissant votre excellence elle peut juger de haut. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez vos dévoués serviteurs. Souvenez-vous des fossés de Caylus, où nous étions ensemble...

— La paix ! s'écria Peyrolles épouvanté.

Gonzague, sans s'émouvoir, dit en regardant ses amis :

— Ces messieurs ont déjà tout deviné. S'ils ignorent quelque chose, on le leur apprendra. Ces messieurs comptent sur nous comme nous comptons sur eux. Il y a entre nous réciprocité d'indulgence ; nous nous connaissons les uns les autres.

M. de Gonzague appuya sur ces derniers mots. Y avait-il un seul de ces roués qui n'eût quelque péché sur la conscience ? Quelques-uns d'entre eux avaient eu déjà besoin de Gozague dans leurs démêlés avec les lois ; en outre, leur conduite dans cette nuit les faisait complices. Oriol se sentait défaillir ; Navailles, Choisy et les gentilshommes tenaient les yeux baissés. Si l'un d'eux

eût protesté, tout était dit, les autres eussent suivi ; mais nul ne protesta.

Gonzague dut remercier le hasard qui avait éloigné le petit marquis de Chaverny.

Chaverny, malgré ses défauts, n'était point de ceux qu'on fait taire. Gonzague pensait bien se débarrasser de lui cette nuit, et pour longtemps.

— Je voulais seulement dire à monseigneur, reprit Cacardasse, que de vieux serviteurs comme nous ne doivent point être condamnés légèrement. Nous avons, Passepoil et moi, de nombreux ennemis, comme tous les gens de mérite. Voici mon opinion, que je la soumets à monseigneur avec ma franchise ordinaire : Eh donc ! de deux choses l'une : ou le chevalier de Lagardère il est ressuscité, ce qui me paraît invraisemblable, ou cette lettre elle est un faux fabriqué par quelque lampin pour nuire à deux honnêtes gens. J'aï dit, tron de l'air !

— Je craindrais d'ajouter un seul mot, dit frère Passepoil, tant mon noble ami a éloquemment rendu ma pensée.

— Vous ne serez pas punis, prononça Gonzague d'un ton distrait ; éloignez-vous.

Ils n'eurent garde de bouger.

— Monseigneur ne nous a pas compris, fit Cocardasse avec dignité, ohimé! c'est fâcheux !

Le Normand ajouta, la mains sur son cœur :

— Nous n'avons pas mérité d'être ainsi méconnus.

— Vous serez payés, fit Gonzague impatienté ; que voulez-vous de plus ?

— Ce que nous voulons, monseigneur ? (c'était Cocardasse qui parlait, et il avait dans la voix ce tremblement qui vient du cœur) ce que nous voulons ? C'est la preuve pleine et entière

de notre innocence. As pas pur ! je vois que vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

— Non, dit Passepoil, qui avait les larmes aux yeux naturellement et par infirmité, non ; oh non ! vous ne le savez pas !

— Ce que nous voulons, c'est une justification éclatante ; et pour y arriver, voici ce que je vous propose : cette lettre dit que M. de Lagardère il viendra vous braver cette nuit jusque chez vous ; nous prétendons, nous, que M. de Lagardère est mort. Que l'événement soit juge ! Nous nous rendons prisonniers. Si nous avons menti et que M. de Lagardère vienne, nous consentons à mourir, n'est-il pas vrai, Passepoil, ma caillou ?

— Avec joie ! répondit le Normand, qui pour le coup fondit en larmes.

— Si, au contraire, reprit le Gascon, M. de Lagardère il ne vient pas, réparation d'honneur ! Monseigneur ne refusera pas de permettre à deux bons garçons de continuer à lui dévouer leur existence.

— Soit ! dit Gonzague, vous nous suivrez au pavillon ; l'événement jugera.

Les deux braves se précipitèrent sur ses mains et les baisèrent avec effusion.

—La sentence de Dieu ! prononcèrent-ils ensemble en se redressant comme une paire de justes !

Mais ce n'était pas à eux que Gonzague faisait attention en ce moment ; il contemplait avec dépit la piteuse mine de ses fidèles.

— J'avis ordonné qu'on fit venir Chaverny ! dit-il en se tournant vers Peyrolles.

Celui-ci sortit aussitôt.

— Eh bien, messieurs, reprit le prince, qu'avez-vous donc ? Dieu me pardonne, vous voilà pâles et muets comme des fantômes.

— Le fait est, murmura Cocardasse, qu'ils ne sont pas d'une gaieté folle, non !

— Avez-vous peur ? continua Gonzague.

Les gentilhommes tressaillirent, et Navailles dit :

— Prenez garde, monseigneur !

— Si vous n'avez pas peur, reprit le prince, c'est donc que vous répugnez à me suivre ?

Et comme on gardait le silence.

— Prenez garde vous-mêmes, messieurs mes amis ! s'écria-t-il. Souvenez-vous de ce que je vous disais hier dans la grande salle de mon hôtel : Obéissance passive ! Je suis la tête, vous êtes les bras. Il y a pacte entre nous.

— Personne ne songe à rompre le pacte, dit Taranne ; mais...

— Point de mais ! je n'en veux pas. Songez bien à ce que je vous ai dit et à ce que je vais vous dire. Hier vous auriez pu vous séparer de moi ; aujourd'hui, celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Si quelqu'un manquait à l'appel cette nuit...

— Eh ! fit Navailles, personne n'y manquera.

— Tant mieux ! nous sommes tout près du but. Vous me croyez entamé, vous vous trompez ; depuis hier, j'ai grandi de moitié ; votre part a doublé ; vous êtes riches déjà, sans le savoir, autant que des ducs et pairs. Je veux que ma fête soit complète, il le faut...

— Elle le sera, monseigneur, dit Montaubert, qui était parmi les âmes damnées.

La promesse contenue dans les dernières paroles de Gonzague ranimait les chancelants.

— Je veux qu'elle soit joyeuse ! ajouta-t-il.

— Elle le sera, pardieu ! elle le sera !

— Moi, d'abord, dit le petit Oriol, qui avait

froid jusque dans la moelle des os, je me sens déjà tout guilleret. Nous allons rire.

— Nous allons rire, nous allons rire ! répétèrent les autres, prenant leur parti en braves.

Ce fut à ce moment que Peyrolles ramena Chaverny.

— Pas un mot de ce qui vient de se passer, messieurs dit Gonzague.

— Chaverny ! Chaverny ! s'écria-t-on de toutes parts en affectant la plus aimable gaieté, arrive donc ! on t'attend.

A ce nom, le bossu, qui, depuis si longtemps, était immobile au fond de sa niche, sembla s'éveiller. Sa tête s'encadra dans l'œil-de-bœuf et il regarda. Cocardasse et Passepoil l'aperçurent à la fois.

— Attention ! fit le Gascon, té !

— On est à son affaire, répondit le Normand.

— Voilà ! fit Chaverny, qui entrait.

— D'où viens-tu donc ? demanda Navailles.

— D'ici près, de l'autre côté de l'église. Ah ! cousin ! il vous faut deux odaliques à la fois ?

Gonzague pâlit.A l'œil-de-bœuf la figure du bossu s'éclaira,puis disparutf Le bossu était derrière sa porte et contenait à deux mains les battements de son cœur. Ce seul mot venait de le frapper comme un trait de lumière.

— Fou ! incorrigible fou ! s'écria Gonzague presque gaiement.

Sa pâleur avait fait place au sourire.

— Mon Dieu ! reprit Chaverny, l'indiscrétion n'est pas grande. J'ai tout simplement escaladé le mur pour faire un tour de promenade dans le jardin d'Armide. Armide est double, il y a deux Armides, manquant toutes les deux de Renaud.

On s'étonnait de voir le prince si calme en face de cette insolente escapade.

— Et te plaisent-elles ? demanda-t-il en riant.

— Je les adore toutes deux. Mais qu'y a-t-il cousin ? se reprit-il ; pourquoi m'avez-vous fait appeler ?

— Parce que tu es de noce ce soir, répliqua Gonzague.

— Ah bah ! fit Chaverny, vraiment ! On se marie donc encore ? Et qui se marie ?

— Une dot de cinquante mille écus.

— Comptant ?

— Comptant.

— De beaux yeux, la cassette ! Avec qui ?

Son regard faisait le tour du cercle.

— Devine, répliqua Gonzague, qui riait toujours.

— Voilà bien des mines de mariés, repartit Chaverny, je ne devine pas: il y en a trop. Ah ! si fait! c'est peut-être moi ?

— Juste ! fit Gonzague.

Tout le monde éclata de rire.

Le bossu ouvrit doucement la porte de sa niche et resta debout sur le seuil. Sa figure avait changé d'expression. Ce n'était plus cette tête pensive, ce regard avide et profond : c'était Esope II, dit Jonas, le ricanement vivant.

— Et la dot ? demanda Chaverny.

— La voici, répondit Gonzague, qui tira une liasse d'actions de son pourpoint: elle est prête.

Chaverny hésita un instant. Les autres le félicitaient en riant. Le bossu s'avança lentement et vint présenter son dos à Gonzague, après lui avoir donné la plume trempée dans l'encre et la planchette.

— Tu acceptes ? demanda Gonzague avant de signer les endos.

— Ma foi ! oui, répondit le petit marquis ; il faut bien se ranger.

Gonzague signa. En signant, il dit au bossu :

— Eh bien, l'ami, tiens-tu toujours à ta fantaisie ?

— Plus que jamais, monseigneur.

Cocardasse et Passepoil regardaient cela bouche béante.

— Pourquoi plus que jamais ? demanda encore Gonzague.

— Parce que je sais le nom du marié, monseigneur.

— Et que t'importe ce nom ?

— Je ne saurais pas vous dire cela. Il est des choses qui ne s'expliquent point. Comment vous expliquer, par exemple, la conviction où je suis que, sans moi, M. de Lagardère n'accomplira point sa promesse fanfaronne ?

— Tu as donc entendu ?

— Ma niche est là tout près. Monseigneur, je vous ai servi une fois.

— Sers-moi deux fois, et tu ne souhaiteras plus rien.

— Cela dépend de vous, monseigneur.

— Tiens, Chaverny, dit Gonzague en lui tendant les actions signées.

Et, se tournant vers le bossu, il ajouta :

— Tu seras de la noce, je t'invite.

Tout le monde battit des mains, tandis que Cocardasse échangeait un regard rapide avec Passepoil, en murmurant :

— Le loup dans la bergerie ! Capédédiou ! ils ont raison : nous allons rire !

Tous les courtisans de Gonzague avaient entouré le bossu. Il partageait les félicitations avec le marié.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant pour remercier, je ferai de mon mieux pour me rendre digne de cette haute faveur. Quant à ces mes-

sieurs, nous avons déjà jouté en paroles. Ils ont de l'esprit, mais pas autant que moi. Hé ! hé ! sans manquer au respect que je dois à monseigneur, j'aurai le mot pour rire, je vous le promets. Vous verrez le bossu à table ; il passe pour un bon vivant. Vous verrez ! vous verrez !

VI

LE SALON ET LE BOUDOIR

Il existait encore sous Louis - Philippe, dans la rue Folie-Méricourt, à Paris, un échantillon de cette petite et précieuse architecture des premières années de la Régence. Il y avait là dedans un peu de fantaisie, un peu de grec, un peu de chinois. Les ordonnances faisaient ce qu'elles pouvaient pour se rattacher à quelqu'un des quatre styles helléniques, mais l'ensemble tenait du kiosque, et les lignes fuyaient tout autrement qu'au Parthénon. C'étaient des bonbonnières dans toute l'acception du mot. Au " Fidèle Berger," on fabrique encore quantité de ces boîtes en carton à renflures turques ou siamoises, hexagones pour la plupart, et dont la forme heureuse fait la joie des acheteurs de bon goût.

La petite maison de Gonzague avait la figure d'un kiosque déguisé en temple. La Vénus poudrée du XVIIIe siècle y eût choisi ses autels. Il y avait un petit péristyle blanc, flanqué de deux petites galeries blanches, dont les colonnes corinthiennes supportaient un premier étage caché derrière une terrasse, le second étage, sortant tout à coup des proportions carrées du bâtiment s'élevait en belvédère, à six pans, surmonté d'une toiture en chapeau chinois. C'était hardi, selon l'opinion des amateurs d'alors.

Les possesseurs de certaines villas "délicieuses" répandues autour de Paris pensent avoir inventé

ce style macaron. Ils sont dans l'erreur : le chapeau chinois et le belvédère datent de l'enfance de Louis XV. Seulement, l'or jeté à profusion donnait aux excentricités d'alors un aspect que nos villas économiques, quoique " délicieuses ", ne peuvent point avoir.

L'extérieur de ces cages à jolis oiseaux pouvait être blamé par un goût sévère ; mais il était mignon, coquet, élégant. Quant à l'intérieur personne n'ignore les sommes extravagantes qu'un grand seigneur aimait à enfouir dans sa petite maison.

M. le prince de Gonzague, plus riche, à lui tout seul, qu'une demi-douzaine de très grands seigneurs ensemble, n'avait pu manquer de sacrifier à cette mode fastueuse. Sa " folie " passait pour une merveille. C'était un grand salon hexagone, dont les six pans formaient les fondations du belvédère. Quatre portes s'ouvraient sur quatre chambres ou boudoirs, qui eussent été de forme trapézoïde sans les serres-enclaves qui la régularisaient. Les deux autres portes, qui étaient en même temps des fenêtres, donnaient sur les terrasses ouvertes et chargées de fleurs.

Nous avons peur de nous exprimer mal. Cette forme était un raffinement exquis dont le Paris de la Régence offrait tout au plus trois ou quatre exemples. Pour être mieux compris, nous prierons le lecteur de se figurer un premier étage qui serait un parterre, et de tailler dans ce parterre, sans s'occuper des rognures, une pièce centrale à six pans, escortée de quatre boudoirs carrés placés comme les ailes d'un moulin à vent,les deux pans principaux s'ouvrant sur des terrasses. Les rognures telles quelles, ou modifiées par l'adjonction de cabinets, formaient un parterre intérieur communiquant avec les deux ter-

rasses et laissant pénétrer, dès qu'on le voulait, l'air avec le jour. Le duc d'Antin avait dessiné lui-même cette mignarde croix de Saint-André, pour la folie supplémentaire qu'il avait au hameau de Miroménil.

Dans le salon de la Folie-Gonzague, le plafond et les frises étaient de Vanloo l'aîné et de son fils Jean-Baptiste, qui tenait alors le sceptre de la peinture française. Deux jeunes gens, dont l'un n'avait encore que quinze ans, Carl Vanloo frère cadet de Jean-Baptiste, et Jacques Boucher, avaient eu les panneaux. Ce dernier, élève du vieux maître Lemoine, fut célèbre du coup, tant il mit de charme et de voluptueux abandon dans ses deux compositions : "les Filets du Vulcain et la Naissance de Vénus." L'ornement des quatre boudoirs consistait en copies de l'Albane et de Primatrice, confiées au pinceau de Louis Vanloo, le père.

C'était princier dans toute la force du terme. Les deux terrasses, en marbre blanc, avaient des sculptures antiques : on n'en voulait point d'autres, et l'escalier, aussi de marbre, était cité comme le chef-d'œuvre d'Oppenort.

Il était huit heures du soir environ. Le souper promis avait lieu. Le salon était plein de lumières et de fleurs. La table resplendissait sous le lustre, et le désordre des mets prouvait que l'action était déjà depuis longtemps engagée. Les convives étaient nos roués à la suite, parmi lesquels le petit marquis de Chaverny se distinguait par une ivresse prématurée. On n'était encore qu'au second service, et déjà il avait perdu à peu près complètement la raison. Choisy Navailles, Montaubert, Taranne et Albret avaient meilleure tête, car ils se tenaient droit et gardaient conscience des folies qu'ils pouvaient

dire. Le baron de Batz, muet et roide, semblait n'avoir bu que de l'eau.

Il y avait des dames, bien entendu, et, bien entendu, ces dames appartenaient en majeure partie à l'Opéra. C'était d'abord Mlle Fleury, pour qui M. de Gonzague avait des bontés ; c'était ensuite Mlle Nivelle, la fille du Mississipi ; la grosse et ronde Cidalise, bonne fille, nature d'éponge qui absorbait madrigaux et mots spirituel pour les rendre en sottises, pour peu qu'on la pressât ; Mlle d'Herbois, Dorbigny, et cinq ou six autres demoiselles ennemies, de la gêne et des préjugés. Elles étaient toutes belles, jeunes, gaies, hardies, folles et prêtes a rire, même quand elles avaient envie de pleurer. Telle est la qualité de l'emploi : on ne prend pas un avocat pour qu'il ne plaide pas.

Une danseuse triste est un pernicieux produit qu'il faut laisser pour compte. Certaines gens pensent que la plus lugubre peine de ces existences navrantes et parfois navrées qui frétillent dans la gaze rose comme le poisson dans la poêle c'est de n'avoir point le droit de pleurer.

Gonzague était absent. On venait de le mander au Palais-Royal. Outre le siège qui l'attendait, il y avait trois autres siéges vides. D'abord, celui de dona Cruz, qui s'était sauvée lors du départ de Gonzague. Dona Cruz avait ensorcelé tout le monde autour de la table, bien qu'elle eût empêché l'entretien d'arriver à ce haut diapason qu'atteignait, dit-on, dès le premier service, une orgie de la régence.

On ne savait pas bien au juste si le prince de Gonzague avait forcé doña Cruz à venir ou si la charmante folle avait forcé le prince à lui faire une place. La chose certaine, c'est qu'elle avait

été éblouissante, et que tout le monde l'adorait, sauf le bon petit Oriol, qui restait fidèlement l'esclave de Mlle Nivelle.

Le second siége n'avait point encore été occupé. Le troisième appartenait au bossu Esope II, dit Jonas, que Chaverny venait de vaincre en combat singulier, à coups de verres de champagne.

Au moment où nous entrons, Chaverny, abusant de sa victoire, entassait des manteaux, des douillettes, des mantes de femmes sur le corps de ce malheureux bossu, enseveli dans une immense bergère. Le bossu, ivre-mort, ne se plaignait point. Il était complètement caché sous ce monceau de dépouilles, et Dieu sait qu'il courait grand risque d'étouffer.

Au reste, c'était bien fait. Le bossu n'avait point tenu ce qu'il avait promis : il s'était montré taciturne, maussade, inquiet, préoccupé. A quoi pouvait penser ce pupitre ? A bas le bossu ! C'était bien la dernière fois qu'il assistait à semblable fête !

Une question que l'on s'était adressée plus d'une fois avant d'être ivre, c'était à savoir pourquoi dona Cruz elle-même y assistait. Gonzague avait l'habitude de ne rien faire au hasard. Jusqu'alors, il avait caché cette dona Cruz avec autant de soin que s'il eût été son tuteur espagnol ; et maintenant il la faisait souper avec une douzaine de vauriens. c'était pour le moins fort étrange.

Chaverny avait demandé si c'était là sa fiancée ; Gonzague avait secoué la tête négativement. Chaverny avait voulu savoir où était sa fiancée ; on lui avait répondu : " Patience ! " Quel avantage Gonzague pouvait-il avoir à traiter ainsi une jeune fille qu'il voulait produire à la cour sous le nom de mademoiselle de Nevers ?

C'était son secret. Gonzague disait ce qui lui plaisait de dire, rien de plus.

On avait bu en conscience. Ces dames étaient fort gaies, excepté la Nivelle, qui avait le vin mélancolique. Cidalise et Desbois chantaient la gaudriole ; la Fleury s'égosillait à demander les violons. Oriol, rond comme une boule, racontait ses triomphes d'amour, auxquels personne ne voulait croire. Les autres buvaient, riaient, chantaient ; le vin était exquis, la chère délicieuse ; nul ne gardait souvenir des menaces qui planaient sur ce festin de Balthazar.

M. de Peyrolles seul conservait sa figure de carême-prenant. La gaieté générale, qu'elle fût ou non de bon aloi, ne le gagnait point.

—Est-ce que personne n'aura la charité de faire taire M. Oriol ? demanda la Nivelle d'un ton triste et ennuyé.

Sur dix femmes galantes, il y en a cinq pour le moins qui ont cette manière de se divertir.

—La paix, Oriol! fit-on.

—Je ne parle pas si haut que Chaverny, répondit le gros petit traitant ; Nivelle est jalouse ; je ne lui dirai plus mes fredaines.

—Innocent ! murmura la Nivelle, qui se gargarisait avec un verre de champagne.

—Combien t'en a-t-il donné? demandait Cidalise à Fleury.

—Trois, ma chère.

—Des bleues !

—Des bleues et une blanche

—Et tu le reverras ?

—Jamais! il n'en a plus !

—Mesdames, dit la Desbois, je vous dénonce le petit Mailly, qui veut être aimé pour lui-même.

—Quelle horreur! fit tout d'une voix la partie féminine de l'assemblée.

En face de cette prétention blasphématoire, volontiers eussent-elles répété, comme M. le baron de Barbanchois : " Où allons-nous? où allons-nous ? "

Chaverny était revenu s'asseoir.

—Si ce coquin d'Esope s'éveille, dit-il je le noie.

Son regard alourdi fit le tour de la salle.

—Je ne vois plus la divinité de notre Olympe! s'écria-t-il ; j'ai besoin de sa présence pour vous expliquer ma position.

—Pas d'explications, au nom du ciel ! fit Cidalise.

—J'en ai besoin, reprit Chaverny, qui chancelait sur son fauteuil ; c'est une affaire de délicatesse. Cinquante mille écus, ne voilà-t-il pas le Pérou! Si je n'étais pas amoureux...

—Amoureux de qui? interrompit Navailles. Tu ne connais pas ta fiancée.

—Voilà l'erreur! Je vais vous expliquer ma position...

—Non, non! Si, si! gronda le chœur.

—Une petite blonde ravissante, contait Oriol à Choisy, qui dormait ; elle me suivait comme un bichon ; impossible de m'en débarrasser! Vous sentez, j'avais peur que Nivelle ne nous rencontrât ensemble. Au fond, il n'y a pas de tigresse pour être jalouse comme cette Nivelle. Enfin...

—Alors, cria Chaverny, si vous ne voulez pas me laisser parler, dites-moi où est dona Cruz ! Je veux dona Cruz !

—Dona Cruz! dona Cruz ! répéta-t-on de toutes parts ; Chaverny a raison, il nous faut dona Cruz !

—Vous pourriez bien dire mademoiselle de Nevers, prononça sèchement Peyrolles.

Un long éclat de rire couvrit sa voix, et chacun répéta :

—Mademoiselle de Nevers! c'est juste ! mademoiselle de Nevers !

On se leva en tumulte.

—Ma position... commença Chaverny.

Tout le monde se sauva de lui et courut à la porte par où dona Cruz était sortie.

—Oriol! fit la Nivelle, ici, tout de suite.

Le gros petit traitant ne se fit point prier. Il eût voulu seulement que cette familiarité n'échappât à personne.

—Asseyez-vous près de moi, ordonna Nivelle en bâillant à se fendre la mâchoire, et contez-moi l'histoire de Peau-d'Anne ; j'ai sommeil.

—Il était une fois... commença aussitôt le docile Oriol.

—As-tu joué aujourd'hui demanda Cidalise à Desbois.

—Ne m'en parle pas ! Sans Lafleur, mon laquais, j'aurais été obligée de vendre mes diamants.

—Lafleur! Comment ?

—Lafleur est millionnaire depuis hier et me protège depuis ce matin.

—Je l'ai vu, s'écria la Fleury ; il a, ma foi ! fort bon air.

—Il a acheté les équipages du marquis de Bellegarde, qui est en fuite.

—Il a la maison du vicomte de Villedieu, qui s'est pendu.

—On parle de lui ?

—Je le crois bien! il a fait une chose adorable, une distraction à la Brancas! Aujourd'hui, comme il sortait de la maison d'or, son carrosse l'attendait dans la rue : l'habitude l'a emporté, il est monté derrière !

—Dona Cruz ! dona Cruz ! criaient ces messieurs.

Chaverny frappa à la porte du boudoir où l'on supposait que la charmante Espagnole s'était retirée.

—Si vous ne venez pas, menaça Chaverny,nous faisons le siège !

—Oui, oui! un siège!

—Messieurs, messieurs! disait Peyrolles.

Chaverny le saisit au collet.

—Si tu ne te tais, toi, hibou, s'écria-t-il, nous nous servons de toi comme d'un bélier pour enfoncer la porte !

Dona Cruz n'était point dans le boudoir, dont elle avait fermé la porte à clé en se retirant. Le boudoir communiquait avec le rez-de-chaussée par un escalier dérobé. Dona Cruz était descendue au rez-de-chaussée, où elle avait sa chambre à coucher.

Sur le sofa, la pauvre Aurore était là toute tremblante et les yeux fatigués de larmes. Il y avait quinze heures qu'Aurore était dans cette maison. Sans dona Cruz elle fût morte de chagrin et de peur.

Dona Cruz était déjà venue deux fois la voir depuis le commencement du souper.

—Quelles nouvelles? demanda Aurore d'une voix faible.

—M. de Gonzague vient d'être mandé au palais répondit dona Cruz. Tu as tort d'avoir peur,va, ma pauvre petite sœur ; là-haut, ce n'est pas bien terrible ; et, si je ne te savais pas ici, inquiète, triste, accablée, je m'amuserais de tout mon cœur.

—Que fait-on dans le salon ? Le bruit vient jusqu'ici.

—Des folies. On rit à gorge déployée, le champagne coule. Ces gentilshommes sont gais, spi-

rituels, charmants... un surtout, que l'on nomme Chaverny.

Aurore passa le revers de sa main sur son front comme pour rappeler un souvenir.

—Chaverny! répéta-t-elle.

—Tout jeune, tout brillant ; ne craignant Dieu ni diable ! Mais il m'est défendu de m'occuper trop de lui, interrompit-elle ; il est fiancé.

—Ah! fit Aurore d'un ton distrait.

—Devine avec qui, petite sœur ?

—Je ne sais. Que m'inporte cela ?

—Il t'importe, assurément. C'est avec toi que le jeune marquis de Chaverny est fiancé.

Aurore releva lentement sa tête pâle et sourit tristement.

—Je ne plaisante pas, insista dona Cruz.

—De ses nouvelles, à lui, murmura Aurore, ma sœur, me petite sœur, ma petite Flor, ne m'apportes-tu point de ses nouvelles ?

—Je ne sais rien ; absolument rien.

La belle tête d'Aurore retomba sur sa poitrine, tandis qu'elle poursuivait en pleurant !

—Hier, ces hommes ont dit, lorsqu'ils nous attaquèrent : "Il est mort... Lagardère est mort."

—Quant à cela, fit dona Cruz, moi, je suis sûre qu'il n'est pas mort.

—Qui te donne cette certitude? demanda vivement Aurore.

—Deux choses: la première,c'est qu'ils ont encore peur de lui là-haut ; la seconde, c'est que cette femme, celle qu'ils ont voulu me donner pour mère...

—Son ennemie? Celle que j'ai vue la nuit dernière au Palais-Royal.

—Oui, son ennemie. D'après la description, je l'ai bien reconnue. La seconde raison, disais-je,

c'est que cette femme le poursuit toujours ; son acharnement n'a point diminué. Quand j'ai été me plaindre aujourd'hui à M. de Gonzague du singulier traitement qu'on m'avait fait subir chez toi, rue Pierre-Lescot, je l'ai vue, cette femme, et je l'ai entendue. Elle disait à un seigneur en cheveux blancs, qui sortait de chez elle : " Cela me regarde, c'est mon devoir et mon droit j'ai les yeux ouverts, il ne m'échappera pas ; et, quand la vingt-quatrième heure sonnera, il sera arrêté, fallût-il pour cela ma propre main ! "

—Oh ! dit Aurore, ce ne peut-être que la même femme ! je la reconnais à sa haine, et voilà plus d'une fois que l'idée me vient ...

—Quelle idée? demanda dona Cruz.

—Rien, je ne sais, je suis folle.

—Il me reste une chose à te dire, reprit dona Cruz avec hésitation ; c'est presque un message que je t'apporte. M. de Gonzague a été bon pour moi ; mais je n'ai plus confiance en M. de Gonzague. Toi, je t'aime de plus en plus, ma pauvre petite Aurore.

Elle s'assit sur le sofa auprès de sa compagne et poursuivit :

—M. de Gonzague m'a certainement dit cela pour que je te le répète.

—Que t'a-t-il dit ? interrogea Aurore.

—Tout à l'heure, répandit dona Cruz, quand tu m'as interrompue pour me parler de ton beau chevalier Henri de Lagardère, j'en étais à t'apprendre, qu'on voulait te marier avec le jeune marquis de Chaverny.

—Mais de quel droit me marier ?

—Je l'ignore ; mais on ne semble pas se préoccuper beaucoup de la question de savoir si l'on a droit ou non. Gonzague a lié conversation avec moi. Dans le cours de l'entretien, il a glissé

ces propres paroles : " Si elle se montre obéissante, elle sauvera d'un danger mortel tout ce qu'elle a de plus cher au monde."

—Lagardère! s'écria Aurore.

—Je crois, répondit l'ancienne gitana, qu'on voulait parler de Lagardère.

Aurore cacha sa tête entre ses mains.

—Il y a comme un brouillard sur ma pensée, murmura-t-elle. Dieu n'aura-t-il pas pitié de moi ?

Dona Cruz l'attira contre son cœur.

—N'est-ce pas Dieu qui m'a mise là près de toi? fit-elle doucement. Je ne suis qu'une femme; mais je suis forte et je n'ai pas peur de mourir. S'ils t'attaquaient, Aurore, tu aurais quelqu'un pour te défendre.

Aurore lui rendit son étreinte. On commençait à entendre les voix tumultueuses de ceux qui appelaient dona Cruz.

—Il faut que je m'en aille ! dit celle-ci.

Puis, sentant qu'Aurore tremblait tout à coup dans ses bras :

—Pauvre chère enfant, reprit-elle, comme la voilà pâle !

—J'ai peur ici quand je suis toute seule, balbutia Aurore ; ces valets ces servantes, tout me fait peur.

—Tu n'as rien à craindre, répondit dona Cruz. Ces valets, ces servantes savent que je t'aime ; ils croient que mon pouvoir est grand sur l'esprit de Gonzague.

Elle s'interrompit et parut réfléchir.

—Il y a des instants où je le crois moi-même, poursuivit-elle ; l'idée me vient parfois que Gonzague a besoin de moi.

A l'étage supérieur, le bruit redoublait.

Dona Cruz se leva et reprit le verre de champagne qu'elle avait déposé sur la table.

—Conseille-moi, guide-moi! dit Aurore.

—Rien n'est perdu s'il a vraiment besoin de moi! s'écria dona Cruz. Il faut gagner du temps...

—Mais ce mariage. Je préfèrerais mille fois la mort !

—Il est toujours temps de mourir, chère petite sœur.

Comme elle faisait un mouvement pour se retirer, Aurore la retint par sa robe.

—Vas-tu donc m'abandonner tout de suite? dit-elle.

—Ne les entends-tu pas ? Ils m'appellent.Mais fit-elle en se ravissant tout à coup, t'ai-je parlé du bossu ?

—Non, répondit Aurore. Quel bossu ?

—Celui qui me fit sortir d'ici hier au soir par des chemins que je ne connaissais pas moi-même ; celui qui me conduisit jusqu'à la porte de ta maison, il est ici !

Au souper ?

—Au souper. Comme je me suis souvenue de ce que tu m'as dit, de cet étrange personnage,qui seul est admis dans la retraite de ton beau Lagardère.

— Ce doit être le même ! fit Aurore.

— J'en jurerais ! Je me suis rapprochée de lui pour lui dire que, le cas échéant, il pouvait compter sur moi.

— Eh bien... ?

— C'est le bossu le plus bizarre qui ait abusé jamais du droit de caprice. Il a fait semblant de ne me point reconnaître ; impossible de tirer de lui une parole. Il était tout entier à ces dames qui s'amusaient de lui et le faisaient boire fu-

rieusement, si bien qu'il est tombé sous la table.

— Il y a donc des femmes en haut ? demanda Aurore.

— Je crois bien ! répondit dona Cruz.

— Quelles femmes ?

— Des grandes dames, répliqua la gitanita de bonne foi ; va ! ce sont bien là les Parisiennes que j'avais rêvées dans notre Madrid ! Les dames de la cour, ici, chantent, rient, boivent, jurent comme des mousquetaires. C'est charmant !

— Es-tu bien sûre que ce soient des dames de la cour ?

Dona Cruz fut presque offensée.

— Je voudrais bien les voir, dit encore Aurore; sans être vue, ajouta-t-elle en rougissant.

— Et ne voudrais-tu point voir aussi ce joli petit marquis de Chaverny ? demanda dona Cruz avec un peu de moquerie.

— Si fait, répondit Aurore simplement ; je voudrais bien le voir.

La gitanita, sans lui donner le temps de la réflexion, la saisit par le bras en riant et l'entraîne vers l'escalier dérobé. Là, les deux jeunes filles n'étaient plus séparées de la fête que par l'épaisseur d'une porte. On entendait vingt voix qui criaient, parmi le choc des verres et les éclats de rire :

— Faisons le siége du boudoir ! A l'assaut ! à l'assaut !

VII

UNE PLACE VIDE

M. de Peyrolles, représentant peu accrédité du maître de céans, voyait son autorité complètement méconnue. Chaverny et deux ou trois autres lui avaient déjà demandé des nouvelles de son oreille. Il était désormais impuissant à réprimer le tumulte. De l'autre côté de la porte, Aurore, plus morte que vive, regrettait amèrement d'avoir quitté sa retraite. Dona Cruz riait, l'espiègle et l'intrépide. Il eût fallu pour l'effrayer bien autre chose que cela ! Elle souffla les bougies qui éclairaient le boudoir,non point pour elle, mais pour que, du salon, personne ne pût voir sa compagne.

— Regarde ! dit-elle en montrant le trou de la serrure.

Mais l'humeur curieuse d'Aurore était passée.

— Allez-vous nous laisser longtemps pour cette demoiselle? demanda Cidalise.

— Voilà qui en vaut la peine ! ajouta la Desbois.

— Elles sont jalouses, les marquises, pensa tout haut dona Cruz.

Aurore avait l'œil à la serrure.

— Cela, des marquises ! fit-elle avec doute.

Dona Cruz haussa les épaules d'un air capable et dit :

— Tu ne connais pas la cour.

— Dona Cruz ! dona Cruz ! nous voulons dona Cruz ! criait-on dans le salon.

La gitanita eut un naïf et orgueilleux sourire.

— Ils me veulent ! murmura-t-elle.

On secoua la porte. Aurore se recula vivement. Dona Cruz mit l'œil à la serrure à son tour.

— Oh ! oh ! oh ! s'écria-t-elle en éclatant de rire, quelle bonne figure a ce pauvre Peyrolles !

— La porte résiste, dit Navailles.

— J'ai entendu parler, ajouta Nocé.

— Un levier ! une pince !

— Pourquoi pas du canon ? demanda la Nivelle en s'éveillant à demi.

Oriol se pâma.

— J'ai mieux que cela ! s'écria Chaverny, une sérénade !

— Avec les verres, les couteaux, les bouteilles et les assiettes, enchérit Oriol en regardant sa Nivelle.

Celle-ci sommeillait de nouveau.

— Il est charmant, ce petit marquis, murmura dona Cruz.

— Lequel est-ce ? demanda Aurore en se rapprochant de la porte.

— Mais je ne vois plus le bossu, dit la gitanita au lieu de répondre.

— Y êtes-vous ? criait en ce moment Chaverny.

Aurore, qui avait maintenant l'œil à la serrure, faisait tous ses efforts pour reconnaître son galant de la calle Réal à Madrid.

La confusion était si grande dans le salon, qu'elle n'y pouvait parvenir.

— Lequel est-ce ? répéta-t-elle.

— Le plus ivre de tous, répliqua cette fois dona Cruz.

— Nous y sommes ! nous y sommes ! gronda le chœur des exécutants.

Ils s'étaient levés presque tous, les dames aussi, Chacun tenait à la main son instrument d'accompagnement. Cidalise avait un réchaud sur lequel la Desbois frappait. C'était, avant même qu'eût commencé le chant, un charivari épouvantable.

Peyrolles, ayant essayé une observation timide, fut saisi par Navailles et Gironne, et provisoirement accroché à un porte-manteau.

— Qui est-ce qui chante ?

— Chaverny ! Chaverny ! c'est Chaverny qui chante !

Et le petit marquis, poussé de main en main, fut lancé contre la porte. Aurore le reconnut en ce moment, ct se rejeta violemment en arrière.

— Bah! fit dona Cruz, parce qu'il est un peu gris ? C'est là la mode de la cour. Il est charmant.

Chaverny réclama le silence d'un geste aviné. On se tut.

— Mesdemoiselles et messieurs, dit-il, je tiens avant tout à vous expliquer ma pasition.

Il y eut une tempête de huées.

— Pas de discours ! chante ou tais-toi.

— Ma position est simple, bien qu'au premier abord elle puisse sembler...

— A bas Chaverny ! Un gage ! Accrochons Chaverny auprès de Peyrolles !

— Pourquoi veux-je vous expliquer ma position ? reprenait le petit marquis avec l'imperturbable ténacité de l'ivresse ; c'est que la morale...

— A bas la morale !

— A bas les circonstances !

Cidalise, la Desbois et la Fleury étaient comme trois louves autour de lui. Nivelle dormait.

— Si tu ne veux pas chanter, s'écria Navailles, déclame-nous des vers de tragédie.

Il y eut de violentes protestations.

— Si tu chantes, reprit Nocé, on te laissera expliquer ta position.

— Le jurez-vous ? demanda Chaverny sérieusement.

Chacun prit la pose d'un Horace à la scène du serment.

— Nous le jurons ! nous le jurons !

— Alors, dit Chaverny, laissez-moi expliquer ma position auparavant.

Dona Cruz se tenait les côtes. Mais les gens du salon se fâchaient. On parlait de pendre Chaverny par les pieds en dehors de la fenêtre. Le XVIIIe siècle aussi avait de bien agréables plaisanteries.

— Ça ne sera pas long, continuait le petit marquis. Au fond, ma position est bien claire. Je ne connais pas ma femme ; ainsi je ne peux pas la détester. J'aime les femmes, en général, c'est donc un mariage d'inclination.

Vingt voix, éclatant comme un tonnerre, se mirent à hurler :

— Chante ! chante ! chante !

Chaverny prit une assiette et un couteau des mains de Taranne.

— Ce sont des petits vers, dit-il, composés par un jeune homme.

— Chante ! chante ! chante !

— Ce sont de simples couplets ; attention au refrain !

Il chanta en s'accompagnant sobrement sur l'assiette :

Qu'une dame
Ait deux maris,
On la blâme,
Et moi, j'en ris ;
Mais un mâle bigame,
A mon sens, est infâme ;
Car, aujourd'hui, la femme
Est hors de prix
A Paris !

— Pas trop mal ! pas trop mal ! fit la galerie.

— Oriol connaît le cours du jour !

— Au refrin ! au refrain !

Mais un mâle bigame,
A mon sens, est infâme ;
Car, aujourd'hui, la femme
Est hors de prix
A Paris !

— Qui est-ce qui me donne à boire ? dit Nivelle en sursaut.

— Comment trouvez-vous cela, charmante ? demanda Oriol.

— C'est bête comme tout !

— Bravo ! bravo !

— Mais n'aie donc pas peur ! disait à la pauvre Aurore dona Cruz, qui la tenait embrassée.

— Le second couplet ! Courage, Chaverny !

Il continua :

A la banque
Du bon régent,
Rien ne manque,
Sinon l'argent.

A cet irrévérencieux début, Peyrolles fit un haut-le-corps si désespéré qu'il se décrocha lui-même et tomba à plat ventre.

— Messieurs ! messieurs ! au nom de M. le prince de Gonzague !... fit-il en se relevant.

Mais on ne l'entendait pas.

— C'est faux ! criaient les uns.

— C'est vrai ! clamaient les autres.

— M. Law a tous les trésors du Pérou dans sa cave !

— Pas de politique !

— Si fait !

— Non pas !

— Vive Chaverny !

— A bas Chaverny !

— Bâillonnez-le !

— Empaillez-le !

Et ces dames cassaient fanatiquement les assiettes et les verres.

— Chaverny viens m'embrasser ! cria Nivelle.

— Par exemple ! protesta le gros petit traitant.

— Il fait la hausse pour nous, grommela Nivelle en refermant les yeux ; il est gentil, ce petit marquis. Il a dit que la femme est hors de prix à Paris: ce n'est pas encore assez cher. Les hommes sont des métairies. Tant que je vois un homme garder une pistole au fond de son sac, moi, ça m'énerve !

Dans le boudoir, Aurore, le visage caché derrière ses deux mains, disait d'une voix altérée :

— J'ai froid, j'ai froid jusqu'au fond de l'âme. L'idée qu'on veut me livrer à un pareil homme...

— Bah ! dit dona Cruz, je me chargerais bien, moi, de le rendre doux comme un agneau. Tu ne le trouves donc pas bien gentil ?

— Viens ! emmène-moi ! Je veux passer le reste de la nuit en prières.

Elle chancelait. Dona Cruz la soutint dans ses bras. La gitanita était le meilleur petit cœur qui fût au monde ; mais elle ne partageait point du tout les répulsions de sa compagne. C'était bien là le Paris qu'elle avait rêvé.

— Viens donc ! dit-elle pendant que Chaverny, profitant d'une courte échappée de silence, demandait avec des larmes qu'on lui permît d'expliquer sa position. En descendant l'escalier, dona Cruz dit :

— Petite sœur, gagnons du temps ; fais semblant d'obéir, crois-moi. Plutôt que de te laisser dans l'embarras, je l'épouserais, moi, ce Chaverny !

— Tu ferais cela pour moi ? s'écria Aurore dans un élan de naïve gratitude.

— Mon Dieu ! oui. Allons, prie, puisque cela te console. Dès que je pourrai m'échapper, je viendrai te revoir.

Elle remonta l'escalier, le pied leste, le cœur léger, et brandissant déjà son verre de champagne.

— Certes, murmurait-elle, pour l'obliger... avec ce Chaverny on passerait sa vie à rire.

Quoi de mieux ? En arrivant à la porte du boudoir, elle s'arrêta pour écouter. Chaverny disait d'un accent indigné :

— M'avez-vous promis, oui ou non, que je pourrais vous expliquer ma position ?

— Jamais ! Chaverny abuse de la nôtre ! à la porte, Chaverny !

— Décidément, messieurs, fit Navailles, il faut donner l'assaut, la petite se moque de nous !

Dona Cruz saisit ce moment pour ouvrir la porte.

Elle parut sur le seuil, souriante et gaie, levant son verre au-dessus de sa tête.

Il y eut un long et bruyant applaudissement.

— Allons donc, messieurs, dit-elle en tendant son verre vide, un peu d'entrain ! Est-ce que vous croyez que vous faites du bruit ?

— Nous tâchons, fit Oriol.

— Vous êtes de pauvres tapageurs, reprit dona Cruz, qui vida son verre d'un trait ; on ne vous entend pas seulement derrière cette porte !

— Est-ce vrai ? s'écrièrent nos roués humiliés.

Ils se croyaient de taille à empêcher Paris de dormir.

Chaverny contemplait dona Cruz avec admiration.

— Délicieuse ! murmura-t-il, adorable !

Oriol voulut répéter ces mots, qui lui semblaient jolis ; mais Nivelle se réveilla pour le pincer jusqu'au sang.

— Voulez-vous bien vous taire ! dit-elle.

— Oui, ma charmante, répondit le docile Oriol.

Il essaya de s'esquiver ; mais la fille du Missisipi le retint par la manche :

— A l'amende ! fit-elle, une bleue !

Oriol tira son portefeuille et donna une action toute neuve, tandis que Nivelle chantonnait :

Car, aujourd'hui, la femme
Est hors de prix
A Paris !

Dona Cruz cependant cherchait des yeux le bossu. Son instinct lui disait que, malgré ses rebuffades, cet homme était un secret allié. Mais elle n'avait là personne à qui adresser une ques-

tion. Elle dit seulement, pour savoir si le bossu avait accompagné Gonzague :

— Où donc est mooseigneur ?

— Son carrosse est de retour, répondit Peyrolles, qui rentrait ; monseigneur donne des ordres.

— Pour les violons, sans doute ? ajouta Cidalise.

— Allons-nous vraiment danser ? s'écria la gitanita déjà rouge de plaisir.

La Desbois et la Fleury lui jetèrent un regard dédaigneux.

— J'ai vu un temps, dit sentencieusement Nivelle, où nous trouvions toujours quelque chose sous nos assiettes quand nous venions ici.

Elle releva son assiette et reprit :

— Néant ! pas le moindre grain de millet ! Ah ! mes belles, la régence baisse !

— La régence vieillit ! appuya Cidalise.

— La régence se fane ! Quand nous aurions eu chacune deux ou trois bleues au dessert, Gonzague en aurait-il été plus pauvre ?

— Qu'est-ce que c'est que des bleues ? demanda dona Cruz.

Que dire pour peindre la stupéfaction générale? Figurez-vous, de nos jours, un souper à la Maison-Dorée, un souper composé de rats et de Tortoniens, et figurez-vous une de ces dames ignorant ce que c'est que le Crédit mobilier. C'est impossible. Eh bien, la candeur de dona Cruz était tout aussi invraisemblable.

Chaverny fouilla précipitamment dans sa poche, où était la dot. Il prit une douzaine d'actions qu'il mit dans la main de la gitanita.

— Merci, fit-elle ; M. de Gonzague vous les rendra.

Puis, éparpillant les actions devant Nivelle et les autres, elle ajouta avec une grâce charmante:

— Mesdames, voilà votre dessert.

Ces dames prirent les actions, et déclarèrent que cette petite était détestable.

— Voyons, voyons, poursuivit dona Cruz, il ne faut pas que monseigneur nous trouve endormis. A la santé de M. le marquis de Chaverny ! Votre verre, marquis !

Celui-ci tendit son verre, et poussa un profond soupir.

— Si vous saviez, murmura-t-il ; si je pouvais vous dire...

Il but, et, pendant cela, Navailles s'écria :

— Prenez garde ! il va nous expliquer sa position.

— Pas à vous répliqua Chaverny ; je ne veux pour auditeur que la charmante dona Cruz. Vous n'êtes pas dignes de me comprendre !

— C'est pourtant bien simple, interrompit Nivelle ; votre position est celle d'un homme gris.

Tout le monde éclata de rire. On crut que le petit Oriol allait étouffer.

— Morbleu ! fit le marquis en brisant son verre sur la table, y a-t-il ici quelqu'un d'assez hardi pour se moquer de moi ? dona Cruz, je ne plaisante pas : vous êtes ici comme une étoile du ciel égarée parmi des lampions !

Bruyante protestation de ces dames.

—C'est trop fort! trop fort! dit Oriol.

— Tais-toi, fit Chaverny ; la comparaison ne peut blesser que les lampions. D'ailleurs, je ne vous parle pas, à vous autres. Je somme M. de Peyrolles d'arrêter vos indécentes vociférations, et j'ajoute qu'il ne m'a jamais plu qu'un instant en sa vie, c'est quand il était accroché au portemanteau, il faisait bien !

Il eut un attendrissement involontaire, et ajouta, les larmes aux yeux :

— Ah ! il faisait très bien ! Mais, pour en revenir à ma position... s'interrompit-il en prenant les deux mains de dona Cruz.

— Je la sais sur le bout du doigt,monsieur le marquis,fit la gitanita: vous épousez cette nuit une femme charmante.

— Charmante ? interrogea le chœur.

— Charmante, répéta dona Cruz, jeune, spirituelle, bonne, et n'ayant pas la moindre idée des bleues.

— Une épigramme ? fit Nivelle ; cela se forme !

— Vous montez en chaise de poste, continua dona Cruz en s'adressant toujours à Chaverny ; vous enlevez votre femme...

— Ah ! interrompit le petit marquis, si c'était vous, adorable enfant !

Dona Cruz lui emplit son verre jusqu'aux bords.

— Messieurs, dit Chaverny avant de boire, dona Cruz vient d'éclairer ma position : je ne l'aurais pas mieux fait moi-même. Cette position est romanesque.

— Buvez donc, fit la gitanita en riant.

— Permettez. Depuis longtemps déjà, je nourris une pensée...

— Voyons ! voyons la pensée de Chaverny !

Il se leva et prit une pose d'orateur.

— Messieurs, dit-il, voici plusieurs siéges vides. Celui-ci appartient à mon cousin de Gonzague, celui-ci au bossu ; ils ont été occupés tous deux, mais celui-là ?

Il montrait un fauteuil placé juste en face de celui de Gonzague, et dans lequel, en effet, depuis le commencement du souper, personne ne s'était assis.

— Voici la pensée que j'ai, poursuivit Chaver-

ny : je veux que ce siége soit occupé, je veux qu'on y mette la mariée.

— C'est juste! c'est juste! cria-t-on de toutes parts ; l'idée de Chaverny est raisonnable. La mariée ! la mariée !

Dona Cruz voulut saisir le bras du petit marquis ; mais rien n'était capable de le distraire.

— Que diable ! grommela-t-il en se tenant à la table et la figure inondée de ses cheveux, je ne suis pas ivre, peut-être !

— Buvez et taisez-vous ! lui glissa dona Cruz à l'oreille.

— Je veux bien boire, astre divin ; oui. Dieu m'est témoin que je veux bien boire, mais je ne veux pas me taire. Man idée est juste, elle découle de ma position. Je demande la mariée : car, écoutez donc, vous autres...

— Ecoutez ! écoutez ! Il est beau comme le Dieu de l'éloquence !

Ce fut Nivelle qui s'éveilla tout à fait pour dire cela. Chaverny frappa du poing la table, et continua en criant plus fort :

— Je dis qu'il est absurde, absurde...

— Bravo, Chaverny ! Superbe, Chaverny !

-- Absurde, je le dis, de laisser une place vide...

— Magnifique ! magnifique ! Bravo, Chaverny !

L'assistance entière applaudissait. Le petit marquis faisait des efforts extravagants pour suivre sa pensée.

— De laisser une place vide, acheva-t-il en se cramponnant à la nappe, si l'on n'attend pas quelqu'un.

Au moment où une salve de bravos allait accueillir cette laborieuse conclusion, Gonzague apparut à la porte de la galerie et dit :

— Aussi, cousin, attend-on quelqu'un.

VIII

UNE PECHE ET UNBOUQUET

La figure de M. le prince de Gonzague parut à chacun sévère et même soucieuse. On posa les verres sur la table et le sourire s'évanouit.

—Cousin, dit Chaverny retombé au fond de son fauteuil, je vous attendais... pour vous parler un peu de ma position.

Gonzague vint jusqu'à la table et lui prit le verre qu'il était en train de porter à ses lèvres.

—Ne bois plus! dit-il d'un ton sec.

—Par exemple! protesta Chaverny.

Gonzague jeta le verre par la fenêtre et répéta:

—Ne bois plus.

Chaverny le regardait avec de gros yeux étonnés. Les convives se rassirent. La pâleur avait déjà remplacé sur plus d'un visage les belles couleurs de l'ivresse naissante. Il y avait une pensée qu'on avait tenue à l'écart depuis le commencement de cette fête, mais qui planait dans l'air.

L'aspect soucieux de Gonzague la ramenait.

Peyrolles essaya de se glisser vers son maître, mais dona Cruz le prévint.

—Un mot, s'il vous plaît, monseigneur, dit-elle.

—Un mot

Gonzague lui baisa la main et la suivit à l'écart.

—Que veut dire cela? murmura Nivelle.

—Je crois, ajouta Cidalise, que nous n'aurons pas les violons.

—Ce ne peut être une banqueroute, insinua la Desbois ; Gonzague est trop riche.

—On voit des choses si étranges! répliqua Nivelle.

Ces messieurs ne se mêlaient point de l'entretien. La plupart avaient les yeux sur la nappe et semblaient réfléchir. Chaverny seul chantait je ne sais quel pont neuf égrillard. et ne prenait point garde à cette sombre inquiétude qui venait d'envahir tout à coup le salon. Oriol grommela à l'oreille de Peyrolles :

—Est-ce que nous aurions de mauvaises nouvelles ?

Le factotum lui tourna le dos.

—Oriol! appela Nivelle.

Le gros petit traitant se rendit à l'ordre aussitôt, et la fille du Mississipi lui dit :

—Quand le prince en aura fini avec cette petite, vous irez lui dire que nous demandons les violons.

—Mais..., voulut objecter Oriol.

—La paix! Vous irez, je le veux !

Le prince n'avait pas fini ; et, à mesure que le silence durait, l'impression de gêne et de tristesse devenait plus évidente. Ce n'était pas une franche gaieté que celle qui avait régné dans cet essai d'orgie. Si le lecteur a pu croire que nos gens se divertissaient de bon cœur, c'est que nous n'avons point réussi dans notre peinture.Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu. Le vin avait monté le diapason des voix et rougi les visages ; mais l'inquiétude n'avait pas cessé d'exister un seul instant derrière les éclats de rire de cette joie mensongère. Et, pour la faire tomber à plat, toute cette allégresse factice, [illegible]vait suffi du

sourcil froncé de Gonzague. Ce que le gros Oriol avait dit, tout le monde le pensait : il y avait de mauvaises nouvelles.

Gonzague baisa une seconde fois la main de dona Cruz.

—Avez-vous confiance en moi? lui dit-il d'un accent paternel.

—Certes, monseigneur, répondit la gitanita, dont le regard était suppliant ; mais c'est ma seule amie, ma sœur !

—Je ne sais rien vous refuser, chèse enfant. Dans une heure, quoi qu'il arrive, elle aura sa liberté.

—Est-ce vrai, cela, monseigneur? s'écria dona Cruz toute joyeuse ; laissez-moi lui annoncer ce grand bonheur.

—Non, pas maintenant. Restez. Lui avez-vous dit mon désir ?

—Ce mariage? Oui, sans doute ; mais elle a de vives répugnances.

—Monseigneur, balbutia Oriol, qu'un signe impérieux de la Nivelle avait mis en mouvement, pardon si je vous dérange, mais ces dames réclament les violons.

—Laissez! dit Gonzague, qui l'écarta de la main.

—Il y a quelque chose! murmura Nivelle.

Gonzague reprit en serrant les deux mains de dona Cruz :

—Je ne vous dis plus qu'un mot : j'aurais voulu sauver celui qu'elle aime.

—Mais, monseigneur, s'écria dona Cruz, si vous vouliez m'expliquer en quoi ce mariage est utile à M. de Lagardère, je rapporterais vos paroles à la pauvre Aurore.

—C'est un fait, interrompit Gonzague : je ne puis rien ajouter à mon affirmation. Pensez-

vous que je sois le maître des événements ? En tout cas, je vous promets qu'il n'y aura point de contrainte.

Il voulut s'éloigner ; dona Cruz le retint.

—Je vous en prie, dit-elle, donnez-moi la permission de retourner près d'elle. Vos réticences me font peur.

—En ce moment, répondit Gonzague, j'ai besoin de vous.

—De moi? répéta la gitanita étonnée.

—Il va se dire ici des paroles que ces dames ne doivent point entendre.

—Et moi, les entendrais-je ?

—Non. Ces paroles n'ont point trait à votre amie. Vous êtes ici chez vous ; faites votre devoir de maîtresse de maison ; emmenez ces dames dans le salon de Mars.

—Je suis prête à vous obéir, monseigneur.

Gonzague la remercia et regagna la table. Chacun cherchait à lire sur son visage. Il fit signe à Nivelle, qui s'approcha de lui.

—Vous voyez bien cette enfant, dit-il en montrant dona Cruz, qui restait toute pensive à l'autre bout du salon, tâchez de la distraire, et faites qu'elle ne prête pas attention à ce qui va se passer ici.

—Vous nous chassez, monseigneur?

—Tout à l'heure on vous rappellera. Il y a dans le petit salon une corbeille de mariage.

—J'ai compris, monseigneur. Nous donnez-vous Oriol ?

—Non, pas même Oriol. Allez!

—Mes belles petites, dit la Nivelle, voici dona Cruz qui veut nous emmener voir la toilette de la mariée.

Ces dames se levèrent toutes à la fois et entrèrent précédées par la gitanita, dans le petit salon

de Mars, qui faisait face au boudoir où nous avons vu naguère les deux amies. Il y avait, en effet, dans le petit salon une corbeille de mariage Ces dames l'entourèrent.

Gonzague donna un coup d'œil à Peyrolles,qui alla fermer la porte derrière elles. A peine la porte fut-elle fermée, que dona Cruz s'en rapprocha ; mais la Nivelle courut à elle et la ramena par la main.

—C'est à vous de nous montrer tout cela, bel ange, dit-elle ; nous ne vous tenons pas quitte.

Dans le salon, il n'y avait plus que des hommes. Gonzague vint prendre place au milieu d'un silence profond. Ce silence même éveilla le petit marquis de Chaverny.

—Eh bien! eh bien! fit-il, où sont ces dames?

Et, comme personne ne répondait :

—Je me souviens, murmura-t-il en se parlant à lui-même, que j'ai vu deux ravissantes créatures dans le jardin. Mais dois-je vraiment épouser l'une d'elles, ou n'est-ce qu'un rêve ? Ma foi! je n'en sais rien. Cousin, interrompit-il brusquement, il fait lugubre ici ! je vais avec les dames.

—Reste ! ordonna Gonzague.

Puis, promenant son regard sur l'assemblée :

—Avons-nous notre sang-froid, messieurs? demanda-t-il.

—Tou notre sang-froid, lui fut-il répondu.

—Pardieu! s'écria Chaverny, c'est toi, cousin, qui as voulu nous faire boire !

Il avait raison. Le mot sang-froid avait ici pour Gonzague une signification purement relative. Il lui fallait des têtes échauffées et des bras sains. Excepté Chaverny, tout le monde était à point.

Gonzague avait déjà regardé le petit marquis

en secouant la tête d'un air mécontent. Il consulta la pendule et reprit :

—Nous avons juste une demi-heure pour causer. Trèves de folies ; je parle pour vous, marquis.

Celui-ci, au moment où Gonzague lui avait ordonné de rester, s'était rassis, non sur un siége, mais sur la nappe.

—Ne vous inquiétez pas de moi, mon cousin, dit-il en prenant la gravité des ivrognes ; souhaitez seulement que personne ici ne soit plus gris que moi. Je suis préoccupé de ma position : c'est tout simple.

—Messieurs, interrompit Gonzague, nous nous passerons de lui s'il le faut. Voici le fait. En ce moment, une jeune fille nous gêne, entendez-vous ? nous gêne tous ; car nos intérêts sont désormais unis bien plus étroitement que vous ne pensez ; on peut dire que votre fortune est la mienne, et j'ai pris mes mesures pour que le lien qui nous unit fût une véritable chaîne.

—Nous ne saurions tenir de trop près à monseigneur, dit Montaubert.

—Certes, certes, fit-on.

Mais il n'y avait pas d'élan.

—Cette jeune fille... reprit Gonzague.

—Puisque les circonstances semblent s'aggraver dit Navailles, nous avons le droit de chercher la lumière. Cette jeune fille enlevée hier par vos hommes est-elle la même que celle dont on parlait chez M. le régent ?

—Celle que M. de Lagardère avait promis de conduire au Palais-Royal ? ajouta Choisy.

—Mademoiselle de Nevers, enfin? conclut Nocé.

On vit Chaverny changer de visage. On l'entendit répéter tout bas et d'un accent étrange :

—Mademoiselle de Nevers !

Gonzague fronça le sourcil.

—Que vous importe son nom ? dit-il avec un mouvement de colère ; elle nous gêne, elle doit être écartée de notre chemin.

On fit silence. Chaverny prit son verre ; mais il le déposa sans avoir bu. Gonzague poursuivit :

—J'ai horreur du sang, messieurs mes amis, autant et plus que vous. L'épée ne m'a jamais réussi. En conséquence, je ne veux plus de l'épée; je suis pour la douceur. Chaverny, je dépense cinquante mille écus et les frais de ton voyage pour garder la paix de ma conscience.

—C'est cher, grommela Peyrolles.

—Je ne comprends pas, dit Chaverny.

—Tu vas comprendre. Je laisse une chance à cette belle enfant.

—Est-ce mademoiselle de Nevers? demanda le petit marquis reprenant machinalement son verre.

—Si tu lui plais... commença Gonzague au lieu de répondre.

—Quant à cela, interrompit Chaverny en buvant, on lui plaira.

—Tant mieux! En ce cas, elle t'épousera de son plein gré.

—Je ne le veux pas autrement, dit Chaverny.

—Ni moi non plus, fit Gonzague, qui avait aux lèvres un sourire ironique. Une fois marié, tu emmènes ta femme au fond de quelque province, et tu fais durer la lune de miel éternellement, à moins que tu ne préfères revenir seul, dans un temps moral.

—Et si elle refuse ? demanda le petit marquis.

—Si elle refuse, ma conscience ne me reprochera rien, elle sera libre.

Gonzague baissa les yeux malgré lui en prononçant ce dernier mot.

—Vous disiez, murmura Chaverny, qu'elle n'avait qu'une chance. Si elle accepte ma main, elle vit ; si elle refuse, elle est libre. Je ne comprends pas.

—C'est que tu es ivre, répliqua sèchement Gonzague.

Les autres gardaient un silence profond. Sous ces lustres étincelants qui éclairaient les riantes peintures du plafond et des murailles, parmi ces flacons vides et ces fleurs fanées, je ne sais quelle sinistre impression planait.

De temps en temps, on entendait le rire des femmes dans le salon voisin. Ce rire faisait mal. Gonzague seul avait le front haut et la gaieté aux lèvres.

—Vous, messieurs, reprit-il, je suis sûr que vous me comprenez ?

Personne ne répondit, pas même ce coquin endurci, M. de Peyrolles.

—Il faut donc une explication, continua Gonzague en souriant ; elle sera courte, car nous n'avons pas le temps. Posons d'abord l'axiome de la situation : l'existence de cette enfant nous ruine de fond en comble. Ne prenez pas ces airs sceptiques ; cela est. Si demain je perdais l'héritage de Nevers, après-demain nous serions en fuite.

—Nous? se récria-t-on de toutes parts.

—Vous, mes maîtres, repartit Gonzague, qui se redressa ; vous tous, sans exception. Il ne s'agit plus de vos anciennes peccadiles. Le prince de Gonzague a suivi la mode : il a des livres comme le moindre marchand, vous êtes tous sur les livres du prince de Gonzague. Peyrolles sait arranger admirablement ces choses-là !

Ma banqueroute entraînerait votre perte complète.

Tous les regards se tournèrent vers Peyrolles, qui ne broncha pas.

—En outre, poursuivit le prince, après ce qui s'est passé hier... Mais point de menaces! interrompit-il ; vous êtes liés solidement, voilà tout, et vous me suivrez dans l'adv rsité comme des compagnons fidèles. Il s'agit donc de savoir si vous êtes bien pressés de me donner cette marque de dévouement ?

On ne répondit point encore. Le sourire de Gonzague devint plus ouvertement railleur.

—Vous voyez bien que vous me comprenez,dit-il ; avais-je tort de compter sur votre intelligence ? La jeune fille sera libre. Je l'ai dit, je le maintiens, libre de sortir d'ici, d'aller où bon lui semblera, oui, messieurs. Cela vous étonne ?

Tous les yeux stupéfaits l'interrogeaient. Chaverny, buvait lentement et d'un air sombre. Il y eut un long silence. Gonzague emplit pour la première fois son verre et ceux de ses voisins.

—Je vous l'ai dit souvent, messieurs mes amis, reprit-il d'un ton léger, les bonnes coutumes, les belles manières, la poésie splendide, les parfums exquis, tout cela nous vient d'Italie. On n'étudie pas assez l'Italie. Ecoutez, et tâchez de profiter.

Il but une gorgée de champagne, et continua :

—Voici une anecdote de ma jeunesse ; douces années qui ne reviennent plus. Le comte Annibal Canozza, des princes Amalfi, était mon cousin, un joyeux vivant, ma foi! et qui fit avec moi plus d'une équipée. Il était riche, très-riche. Jugez-en : il avait, mon cousin Annibal, quatre châteaux sur le Tibre, vingt fermes en Lombardie, deux palais à Florence, deux à Milan, deux à Rome, et toute la célèbre vaisselle d'or des car-

dinaux Allaria, nos oncles vénérés. J'étais l'héritier unique et direct de mon cousin Canozza ; mais il n'avait que vingt-sept ans et promettait de vivre un siècle. Je ne vis jamais plus belle santé que la sienne. Vous prenez froid, messieurs mes amis ; buvez, je vous prie, une rasade pour vous remettre le cœur.

On obéit ; on avait besoin de cela.

—Un soir, poursuivit M. le prince de Gonzague j'invitai mon cousin Ganozza à ma vigne de Spolète, un site enchanteur, et des treilles ! ah ! quelles treilles ! Nous passâmes la soirée sur la terrasse, humant la brise parfumée, et causant, je crois, de l'immortalité de l'âme, Canozza était un stoïcien, sauf le vin et les femmes. Il me quitta frais et dispos, par un beau clair de lune. Il me semble le voir encore monter dans son carrosse. Assurément, il était libre, n'est-ce pas ? bien libre d'aller, lui aussi, où bon lui semblerait, à un bal, à un souper, il y a de tout cela en Italie, à un rendez-vous d'amour, mais libre aussi d'y rester...

Il acheva son verre. Et, comme tous les yeux l'interrogeaient, il termina :

—Le comte Canozza, mon cousin, usa de cette dernière liberté : il y resta.

Un mouvement se fit parmi les convives. Chaverny serra son verre convulsivement.

—Il y resta ! répéta-t-il.

Gonzague prit une pêche dans une corbeille de fruits et la lui jeta. La pêche resta sur les genoux du petit marquis.

—Etudie l'Italie, cousin ! reprit Gonzague.

Puis, se ravisant :

—Chaverny, continua-t-il, est trop ivre pour me comprendre, et c'est peut-être tant mieux ; étudiez l'Italie, messieurs.

En parlant, il roulait des pêches à la ronde. Chaque convive en avait une. Puis il dit d'un ton bref et sec :

—J'avais oublié de mentionner cette circonstance frivole : avant de me quitter, le comte Annibal Canozza, mon cousin, avait partagé une pêche avec moi.

Chaque convive déposa précipitamment le fruit qu'il tenait à la main. Gonzague emplit de nouveau son verre. Chaverny fit de même.

—Etudiez l'Italie, répéta pour la troisième fois le prince ; là seulement on sait vivre. Il y a cent ans qu'on ne se sert plus du stylet idiot. A quoi bon la violence ? En Italie, par exemple, vous désirez écarter une jeune fille qui fait obstacle sur votre route, c'est notre cas, vous faites choix d'un galant homme qui consent à l'épouser et à l'emmener je ne sais où. Très bien ; c'est encore notre cas. Accepte-t-elle, tout est dit. Refuse-t-elle, c'est son droit, en Italie comme ici ; alors vous vous inclinez jusqu'à terre, demandant pardon de la liberté grande. Vous la reconduisez avec respect. Tout en la reconduisant, par galanterie pure, vous lui faites accepter un bouquet...

Ce disant, M. de Gonzague prit un bouquet de fleurs naturelles au surtout qui ornait la table.

—Peut-on refuser un bouquet ? poursuivit-il en arrangeant les fleurs. Elle s'éloigne, libre assurément tout comme mon cousin Annibal, d'aller où bon lui semblera, chez son amant, chez son amie, chez elle, mais libre aussi d'y rester.

Il tendit le bouquet. Tous les convives reculèrent en frémissant.

—Elle y reste? fit Chaverny entre ses dents serrées.

—Elle y reste, prononça froidement Gonzague, qui le regardait en face.

Chaverny se leva.

—Ces fleurs sont empoisonnées ! s'écria-t-il.

—Assieds-toi, fit Gonzague en éclatant de rire ; tu es ivre.

Chaverny passa sa main sur son front, qui dégouttait de sueur.

—Oui, murmura-t-il, je dois être ivre. S'il en était autrement...

Il chancela. Sa tête tournait.

IX

LE NEUVIEME COUP

Gonzague promena sur les convives un regard de maître.

—Il n'a pas la tête à lui, murmura-t-il, je l'excuse ; mais, s'il en était un parmi vous...

—Elle acceptera, balbutia Navailles pour l'acquit de sa conscience ; elle acceptera la main de Chaverny.

Ceci était assurément une protestation bien timide. C'était peu. Les autres n'en firent pas même autant. La menace de ruine avait porté. La honte est comme les morts de Burger, qui vont vite. Et c'est surtout en ces siècles trafiquants que la chute est rapide et profonde.

Gonzague savait qu'il lui était désormais permis de tout oser. Ces gens étaient tous ses complices. Il avait une armée. Gonzague remit le bouquet à sa place.

— Assez sur ce sujet, dit-il, nous sommes d'accord. Il est quelque chose de plus grave. Neuf heures ne sont point sonnées

— Monseigneur a-t-il appris du nouveau ? demanda Peyrolles.

— Rien. J'ai seulement pris mes mesures ; tous les abords du pavillon sont gardés. Gauthier Gendry, avec cinq hommes, défend l'entrée de la ruelle. La Baleine et deux autres sont en dehors de la porte du jardin. Lavergne et cinq hommes

font sentinelle dans le jardin. Au vestibule, nous avons nos domestiques en armes.

— Et ces deux drôles ? demanda Navailles.

— Cocardasse et Passepoil ? Je ne leur ai point donné de poste. Ils attendent comme nous, ils sont là.

Il montrait l'entrée de la galerie, où l'on avait éteint les lustres lors de son arrivée. La porte de la galerie était grande ouverte depuis ce même instant.

— Qui attendent-ils et qui attendons-nous ? demanha tout à coup Chaverny, dont l'œil morne eut un éclair d'intelligence.

— Tu n'étais pas là, hier, quand j'ai reçu cette lettre, cousin ? dit Gonzague.

— Non. Qui attendez-vous ?

— Quelqu'un pour remplir ce siége, répliqua le prince en montrant le fauteuil resté vide depuis le commencement du souper.

— La ruelle, les jardins, le vestibule, l'escalier, tout cela plein d'estafiers ! prononça Chaverny avec un geste de mépris, tout cela pour un seul homme ?

— Cet homme s'appelle Lagardère, dit Gonzague avec une emphase involontaire.

— Lagardère ! répéta Chaverny.

Puis, se parlant à lui-même :

— Je le hais ! ajouta-t-il ; mais il m'a tenu sous lui, renversé, et il a eu pitié de moi.

Gonzague se pencha pour l'écouter mieux, et secoua de nouveau la tête. Puis il se redressa :

— Messieurs, dit-il, pensez-vous que les précautions prises soient suffisantes ?

Chaverny haussa les épaules et se mit à rire.

— Vingt contre un ! murmura Navailles, c'est honnête !

— Parbleu ! s'écria Oriol rassuré par le compte

de cette formidable garnison, nous n'avions pas peur.

—Pensez-vous, reprit Gonzague, que vingt hommes pour l'attendre, le surprendre, le saisir vivant ou mort, ce soit assez ?

— Trop, monseigneur ! c'est trop ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Alors, vous me répondez d'avance que nul ne me reprochera d'avoir manqué de prudence ?

— Je me porte caution pour cela, s'écria Chaverny ; ce qui manque, ce n'est pas la prudence.

— J'avais besoin de ce témoignage, dit Gonzague ; et maintenant, voulez-vous que je vous dise mon avis, à moi ?

— Dites, monseigneur, dites !

Ils s'étaient remis à boire. M. le prince de Gonzague se leva.

— Mon avis, prononça-t-il d'une voix lente et grave, c'est que rien n'y fera, rien. Je connais l'homme. Lagardère a dit : " A neuf heures, je serai parmi vous." A neuf heures, nous verrons Lagardère face à face, je le sais, j'en jurerais. Il n'y a pas d'armée qui puisse empêcher Lagardère de venir au rendez-vous assigné. Descendra-t-il par la cheminée ? sautera-t-il par la fenêtre ? surgira-t-il du plancher ? Je ne sais. Mais, à l'heure dite, ni avant, ni après, nous le verrons s'asseoir à cette table.

— Pardieu ! s'écria Chaverny, qu'on me le donne, mais homme contre homme.

— Tais-toi, interrompit Gonzague durement, je n'aime les combats de nain à géant qu'à la foire. Cette conviction est chez moi si profonde, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les autres convives, que tout à l'heure j'éprouvais la trempe de ma rapière.

Il dégaîna et fit plier sa lame d'acier souple et brillante.

— L'heure vient, acheva-t-il en regardant la pendule du coin de l'œil ; faites comme moi. Je vous engage fort à ne compter que sur vos épées.

Tous les regards suivirent le sien, et interrogèrent le cadran de la magnifique pendule à poids qui grondait dans sa caisse de bois de rose. L'aiguille allait marquer neuf heures. Les convives coururent prendre leur épée déposée çà et là sur les meubles.

— Qu'on me le donne ! répétait Chaverny ; seul à seul.

— Où vas-tu ? demanda Gonzague à Peyrolles, qui se dirigeait vers la galerie.

— Fermer cette porte, répondit le prudent factotum.

— Laisse cette porte. J'ai dit qu'elle resterait grande ouverte, grande ouverte elle restera.

— C'est un signal, messieurs, continua-t-il en s'adressant aux convives en armes. Si les deux battants se referment, réjouissez-vous ; cela voudra dire : " L'ennemi a succombé." Mais, tant qu'ils restent ouverts, veillez.

Peyrolles se mit au dernier rang avec Oriol, Taranne et les financiers. Auprès de Gonzague se tenaient Choisy, Navailles, Nocé, Gironne, tous les gentilshommes. Chaverny était de l'autre côté de la table et le plus près de la porte. Ils avaient tous l'épée à la main. Tous les regards étaient avidement fixés sur la galerie sombre.

Certes, cette attente inquiète et solennelle donnait une grande idée de l'homme qui allait venir. La pendule eut ce grondement que rendent les rouages à l'instant où l'heure va sonner.

— Vous y êtes, messieurs ? dit Gonzague, l'œil sur la porte.

— Nous y sommes ! fut-il répondu tout d'une voix.

Ils venaient de se compter. Le nombre fait souvent le courage.

Gonzague, qui avait la pointe de son épée fichée dans le parquet, prit son verre sur la table, et dit d'un air fanfaron, au moment même où sonnait le premier coup de neuf heures :

— A la santé de M. de Lagardère ; le verre d'une main, l'épée de l'autre !

Il leva son verre.

— Le verre d'une main, l'épée de l'autre ! répéta le chœur sourd.

Puis ils restèrent muets, la tasse emplie jusqu'aux bords, la brette au poing. Ils attendaient l'œil au guet, l'oreille attentive. Pendant ce grand silence, un bruit de fer se fit au dehors. L'horloge sonnait lentement. Elle fut un siècle à tinter ses neuf coups. Au huitième, ce bruit de fer qui avait lieu au dehors cessa. Au neuvième, les deux battants de la porte se refermèrent brusquement. Il y eut un hourra prolongé. Les épées s'abaissèrent.

— A Lagardère mort ! cria Gonzague.

— A Lagardère mort ! répétèrent les convives en vidant leur verre d'un trait.

Chaverny seul ne bougea point et garda le silence. Mais on vit tout à coup Gonzague tressaillir au moment où il portait son verre à ses lèvres. Au milieu de la chambre, les capes et les manteaux entassés sur le bossu oscillèrent et se soulevèrent. Gonzague ne songeait plus au bossu. Il ignorait, d'ailleurs, la fin de sa folle équipée. Gonzague avait dit : " Je ne sais pas s'il sautera par la fenêtre, s'il tombera par la cheminée ou s'il surgira du sol ; mais, à l'heure dite, il sera parmi nous." A la vue de cette masse qui

remuait, il s'arrêta de boire et tomba en garde. Un éclat de rire sec et strident sortit de dessous les manteaux.

— Je suis des vôtres, fit une voix grêle ; me voici, me voici !

Ce n'était pas Lagardère.

Gonzague se prit à rire et murmura :

— C'est notre ami le bossu.

Celui-ci sautilla sur ses pieds, saisit un verre, et, se mêlant aux buveurs qui trinquaient :

— A Lagardère ! fit-il ; le poltron aura su que j'étais ici : il n'aura pas osé venir !

— Au bossu ! au bossu ! cria le chœur en riant ; vive le bossu !

— Eh ! eh ! messieurs, fit celui-ci avec simplicité ; quelqu'un qui ne connaîtrait pas comme moi votre vaillance et qui vous verrait si joyeux croirait que vous avez eu une belle peur. Mais que veulent ces deux braves ?

Il montrait, devant la porte close de la galerie, Cocardasse et Passepoil immobiles comme deux statues. Ils avaient l'air triomphant.

—Nous venons apporter nos têtes, dit le Gascon hypocritement.

— Frappez ! ajouta le Normand, envoyez deux âmes de plus au ciel.

— Réparation d'honneur ! s'écria gaiement Gonzague ; qu'on donne un verre du vin à ces braves ; ils trinqueront avec nous.

Chaverny les regardait avec ce dégoût qu'on a en avisant le bourreau. Il s'éloigna de table quand ils en approchèrent.

— Sur ma parole ! dit-il à Choisy, qui se trouvait près de lui, je crois que, si ce Lagardère fut venu, je me serais mis avec lui.

— Chut ! fit Choisy.

Le bossu, qui avait entendu, montra du doigt Chaverny à Gonzague et lui demanda :

— Monseigneur est-il bien sûr de cet homme-à ?

— Non, répondit le prince.

Cocardasse et Passepoil trinquaient avec ces messieurs. Chaverny, dégrisé, les écoutait. Passepoil parlait du pourpoint blanc ensanglanté ; Cocardasse racontait de nouveau l'histoire de l'amphithéâtre du Val-de-Grâce.

— Mais tout cela est infâme ! dit Chaverny en poussant droit à Gonzague ; mais il est évident qu'on parle ici d'un homme assassiné !

— Hein ? fit le bossu en feignant un étonnement profond ; d'où sort celui-ci ?

Cocardasse, insolent et moqueur, présentait en ce moment son verre à Chaverny, qui se détourna avec horreur.

— Palsambleu ! fit encore Esope II, ce gentilhomme me paraît avoir de singulières répugnances !

Les autres convives étaient muets. Gonzague mit sa main sur l'épaule de Chaverny.

— Prends garde, cousin, murmura-t-il, tu as trop bu.

— Au contraire, monseigneur, fit Esope II à son oreille, je trouve, moi, que le cousin n'a pas assez bu. Croyez-moi, je m'y connais.

Gonzague fixa sur lui son œil soupçonneux.

Le bossu riait et secouait la tête comme un homme sûr de son fait.

— C'est bien, dit Gonzague ; tu as peut-être raison ; je te le livre.

— Merci, monseigneur, répondit Esope.

Puis, s'approchant du petit marquis, le verre à la main, il ajouta :

— Dédaignez-vous aussi de trinquer avec moi ? C'est une revanche !

Chaverny se mit à rire et tendit son verre.

— A vos noces, beau fiancé ! s'écria le bossu.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre, entourés déjà de leurs parrains et juges du camp. Le duel bachique recommençait entre eux.

Dans ce salon, où l'orgie avait fait long feu jusqu'alors, chacun avait un poids de moins sur le cœur, un poids énorme. Lagardère était mort, puisqu'il avait manqué à sa parole fanfaronne, Lagardère vivant et désertant le rendez-vous assigné, c'était l'impossible !

Gonzague lui-même ne doutait plus. Et, s'il ordonna à Peyrolles de faire une ronde au dehors et d'inspecter les sentinelles, c'était excès de prudence italienne. Précaution ne nuit jamais. Les estafiers échelonnés au dehors étaient payés pour la nuit entière. Il n'en coûtait rien de les laisser à leur poste. Plus on avait peur, plus on était joyeux. C'était le vrai commencement de la fête. L'appétit naissait, la soif aussi. La gaieté refoulée faisait invasion de toutes parts. Tubleu ! nos gentilhommes ne se souvenaient plus d'avoir tremblé ; nos financiers étaient braves comme César.

Cependant, à tout ridicule comme à toute faute, il faut un bouc émissaire. Le pauvre gros Oriol avait été choisi pour victime : il expiait la poltronnerie générale. On le harcelait, on le pillait ; tous les frissons, toutes les pâleurs, toutes les défaillances étaient accumulées sur sa tête. Oriol seul avait tremblé ; ceci fut bien convenu entre ces messieurs. Il se débattait comme un beau diable, et proposait des duels à tout le monde.

— Ces dames ! ces dames ! criait-on, pourquoi ne fait-on pas revenir ces dames ?

Sur un signe de Gozague, Nocé alla ouvrir la porte du boudoir. Ce fut comme une nuée d'oiseaux s'élançant hors de la voilière. Elles entrèrent, parlant toutes à la fois, se plaignant de la longue attente, riant, criant, minaudant.

Nivelle dit à Gonzague en montrant dona Cruz :

— Voici une petite curieuse ! je l'ai arrachée dix fois au trou de la serrure.

— Mon Dieu ! répondit le prince innocemment, qu'aurait-elle pu voir ? Nous vous avons éloignées, charmantes, dans votre propre intérêt. Vous n'aimez pas les discussions d'affaires.

— Nous a-t-on rappelées pour quelque chose ? s'écria la Desbois.

— Est-ce enfin la noce ? demanda la Fleury.

Et Cidalise, prenant d'une main le menton brun de Cocardasse junior, de l'autre la joue rougissante d'Amable Passepoil, fit cette question :

— Est-ce vous qui êtes les violons ?

— Capédédiou ! répliqua Cocardasse roide comme un piquet, nous sommes des gentilshommesmes, la belle !

Frère Passepoil tressaillit de la tête aux pieds au contact de cette main douce qui avait bonne odeur. Il voulut parler, la voix lui manqua.

— Mesdames, disait cependant Gonzague, qui baisait le bout des doigts de dona Cruz, nous ne voulons point avoir de secrets pour vous. Si nous nous sommes privés un instant de votre présence, c'était pour régler les préliminaires de ce mariage qui doit avoir lieu cette nuit.

— C'est donc vrai ! s'écrièrent d'une même

voix toutes ces folles ; nous allons voir la comédie ?

Gonzague protesta d'un geste.

— Il s'agit d'une union sérieuse, prononça-t-il gravement, comme si le lien même et l'entourage ne lui donnaient pas d'avance un suffisant démenti.

Il se pencha vers dona Cruz et ajouta :

— Il est temps d'aller prévenir votre amie.

Dona Cruz le regarda d'un air inquiet.

— Vous m'avez fait une promesse, monseigneur, murmura-t-elle.

— Tout ce que j'ai promis, je le tiendrai, répondit Gonzague.

Puis, en reconduisant dona Cruz vers la porte, il ajouta :

— Elle peut refuser, je ne m'en dédis point ; mais, pour elle et pour un autre que je ne veux pas nommer, souhaitez qu'elle accepte.

Dona Cruz ignorait le sort de Lagardère, et Gonzague comptait là-dessus. Dona Cruz ne pouvait pas mesurer la profonde hypocrisie de ce tartufe païen. Cependant elle s'arrêta avant de passer le seuil.

— Monseigneur, dit-elle avec un accent de prière, je ne doute point que vous n'ayez pour agir des motifs nobles et dignes de vous, mais ce sont de bien étranges choses qui se passent depuis hier. Nous sommes là deux pauvres jeunes filles, et nous n'avons point l'expérience qu'il faut pour deviner les énigmes. Par amitié pour moi, monseigneur, par compassion pour cette pauvre enfant que j'aime et qui se désole, dites-moi un mot, un mot qui explique, un seul mot qui puisse m'éclairer et servir d'argument contre ses résistances. Je serais bien forte, si je pouvais lui

dire en quoi ce mariage peut sauvegarder la vie de celui qu'elle aime.

Gonzague l'interrompit.

— N'avez-vous pas confiance en moi, dona Cruz, dit-il d'un ton de reproche, et n'a-t-elle point confiance en vous ? J'affirme, vous croyez; affirmez, elle croira.Et faites vites, acheva-t-il en donnant à ses paroles un accent plus impérieux ; je vous attends.

Il salua et dona Cruz se retira. En ce moment, un grand tumulte se faisait dans le salon. Ce n'étaient que clameurs joyeuses et retentissants éclats de rire.

— Bravo, Chaverny ! disaient les uns.

— Hardi, le bossu ! criaient les autres.

— Le verre de Chaverny était plus plein !

— Ne trichons pas ! C'est un combat à mort !

Et les femmes :

— Ils vont se tuer ! ils sont fous !

— Ce petit bossu est un diable !

— S'il a autant d'actions bleues qu'on le dit, murmura la Nivelle, moi, d'abord, j'ai toujours eu un faible pour les bossus.

— Mais voyez donc ce qu'ils absorbent !

— Deux entonnoirs ! deux madrépores !

— Deux gouffres ! Bravo, Chaverny !

— Hardi, le bossu ! Deux abîmes !

Ils étaient là en face l'un de l'autre, Esope II, dit Jonas, et le petit marquis, entourés d'un cercle qui allait toujours s'épaisissant. C'était la seconde fois qu'ils en venaient aux mains.

L'invasion des mœurs anglaises, qui date de cette époque, avait mis à la mode ces tournois de la bouteille.

Auprès d'eux une douzaine de flacons vides témoignaient des vaillants coups portés,ou plutôt avalés de part et d'autre. Chaverny était livide ;

ses yeux, déjà injectés de sang, semblaient vouloir s'échapper de leurs orbitres. Mais il avait l'habitude de ces joutes. C'était, malgré l'élégance de sa taille et le peu de capacité apparente de son estomac, un buveur redoutable. On ne comptait plus ses exploits. Le bossu, au contraire, montrait un teint animé. Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Il s'agitait, il parlait; ce qui est, comme chacun sait, une condition mauvaise. Le bavardage enivre presque autant que le vin. Tout champion de la bouteille doit être muet, dans une rencontre sérieuse. Voyez les poïssons ! Les chances semblaient être du côté du petit marquis.

— Cent pistoles pour Chaverny ! cria Navailles ; le bossu va retourner sous les manteaux.

— Je tiens ! riposta le bossu, qui chancela sur son fauteuil.

— Mon portefeuille pour le marquis ! fit la Nivelle, qui vit cela.

— Combien dans le portefeuille ? demanda Esope II entre deux lampées.

— Cinq actions bleues... toute ma fortune, hélas !

— Je les tiens contre dix ! s'écria le bossu ; passez du vin.

—Laquelle aimerais-tu le mieux? murmura Passepoil à l'oreille de son noble ami.

Il regardait tour à tour Cidalise, Nivelle, Fleury, Desbois et les autres.

—Le pécaïré il va se noyer, vivadiou! répondit Cocardasse junior, qui ne quittait pas des yeux le bossu. Je n'ai jamais vu qu'un seul homme boire comme cela.

Esope II quitta son siège ; on crut qu'il allait tomber. Mais il s'assit gaillardement sur la

nappe promenant à la ronde son regard cynique et moqueur.

—N'avez-vous pas de plus grands verres? s'écria-t-il en jetant le sien au loin. Avec ces coquilles de noisettes, nous pourrions rester là jusqu'à demain !

X

TRIOMPHE DU BOSSU

C'était encore cette chambre du rez-de-chaussée où nous avons vu Aurore et dona Cruz, aux premières heures du petit souper. Aurore était seule, agenouillée sur le tapis ; mais elle ne priait pas.

Le bruit qui venait du premier étage avait redoublé depuis quelques instants. C'était le combat singulier entre Chaverny et le bossu. Aurore n'y prenait point garde.

Elle songeait. Ses beaux yeux, fatigués par les larmes, s'égaraient dans le vide. Elle ne donna point attention, tant était profonde sa rêverie,au bruit léger que fit dona Cruz en rentrant dans la chambre. Celle-ci s'approcha sur la pointe des pieds et vint baiser ses cheveux par derrière. Aurore tourna la tête lentement. Le cœur de la gitanita se serra en voyant ces pauvres joues pâles et ces yeux éteints déjà par les pleurs.

—Je viens te chercher, dit-elle.

—Je suis prête, répondit Aurore.

Dona Cruz ne s'attendait point à cela.

—Tu as réfléchi, depuis tantôt ?

—J'ai prié. Quand on prie, les choses obscures deviennent claires.

Dona Cruz se rapprocha vivement.

—Dis-moi ce que tu as deviné? fit-elle.

Il y avait là encore plus d'intérêt affectueux que de curiosité.

—Je suis prête, répéta Aurore ; prête à mourir.

—Mais il ne s'agit pas de mourir, pauvre petite sœur.

—Il y a longtemps, interrompit Aurore d'un ton de morne découragement, que j'ai eu cette idée pour la première fois. C'est moi qui suis son malheur, c'est moi qui suis le danger dont il est menacé sans cesse,c'est moi qui suis son mauvais ange. Sans moi, il serait libre, il serait tranquille, il serait heureux !

Dona Cruz l'écoutait et ne la comprenait pas.

—Pourquoi, reprit Aurore en essuyant une larme, pourquoi n'ai-je pas fait hier ce que je médite aujourd'hui ! pourquoi ne me suis-je pas enfuie de sa maison ? pourquoi ne suis-je pas morte ?

—Que dis-tu là? s'écria la gitanita.

—Tu ne peux pas savoir, Flor, ma sœur chérie, la différence qu'il y a entre hier et aujourd'hui. J'ai vu s'entr'ouvrir pour moi le paradis. Une vie tout entière de belles joies et de saintes délices m'est apparue. Il m'aimait, Flor.

—Ne le sais-tu donc que depuis hier? demanda dona Cruz.

—Si je l'avais su plutôt, Dieu seul peut dire si nous eussions affronté les inutiles dangers de ce voyage. Je doutais, j'avais peur. Oh ! folles que nous sommes, ma sœur ! Il faudrait frémir et non s'extasier, quand s'offrent à nous ces grandes allégresses qui feraient descendre sur terre les félicités du ciel. Cela est impossible, vois-tu, le bonheur n'est point ici-bas.

—Mais qu'as-tu résolu ? interrompit la gitanita, dont la vocation n'allait point dans le sens du mysticisme.

—Obéir, répondit Aurore, afin de le sauver.

Dona Cruz se leva enchantée.

—Partons! s'écria-t-elle, partons. Le prince nous attend.

Puis, s'interrompant tout à coup, tandis qu'un nuage voilait son sourire !

—Sais-tu, dit-elle, que je passe ma vie à faire de l'héroïsme avec toi ? Je n'aime pas comme toi, certes, mais j'aime à ma manière et je te trouve toujours sur mon chemin.

Le regard étonné d'Aurore l'interrogeait.

—Ne t'inquiète pas trop, reprit dona Cruz en souriant, moi, je n'en mourrai pas, je te le promets. , Je compte aimer ainsi plus d'une fois avant de mourir, mais il est certain que, sans toi je n'eusse pas renoncé ainsi au roi des chevaliers errants, au beau Lagardère ? Il est certain encore qu'après le beau Lagardère, le seul homme qui m'ait fait battre le cœur, c'est cet étourdi de Chaverny.

—Quoi!... voulut dire Aurore.

—Je sais, je sais, sa conduite peut paraître légère ; mais, que veux-tu? sauf Lagardère, moi, je déteste les saints. Ce monstre de petit marquis me trotte dans la cervelle.

Aurore lui prit la main en souriant.

—Petite sœur, dit-elle, ton cœur vaut mieux que tes paroles. Et pourquoi, d'ailleurs, aurais-tu ces délicatesse altières des grandes races ?

Dona Cruz se pinça les lèvres.

—Il paraît, murmura-t-elle, que tu ne crois pas à ma haute naissance ?

—C'est moi qui suis mademoiselle de Nevers,répondit Aurore avec calme.

La gitanita ouvrit de grands yeux.

—Lagardère te l'a dit? murmura-t-elle sans même songer à faire des objections.

·Celle-là n'était pas ambitieuse.

—Non, répondit Aurore, et c'est là le seul tort

que je puisse lui reprocher en ma vie. S'il me l'eût dit...

—Mais alors, fit dona Cruz, qui donc ?...

—Personne ; je le sais, voilà tout. Depuis hier, les divers événements qui se sont passés depuis mon enfance ont pris pour moi une nouvelle signification. Je me suis souvenue, j'ai comparé; la conséquence s'est dégagée d'elle-même. L'enfant qui dormait dans les fossés de Caylus pendant qu'on assassinait son père, c'était moi. Je vois encore le regard de mon ami quand nous visitâmes ce lieu funeste ; c'était moi! Mon ami ne me fit-il pas baiser le visage de marbre de Nevers au cimetière Saint-Magloire ? Et ce Gonzague, dont le nom m'a poursuivie dès mon enfance, ce Gonzague, qui aujourd'hui va me porter le dernier coup, n'est-il pas le mari de la veuve de Nevers ?

—Puisque c'est lui, interrompit-il la gitanita, au comble de la surprise.

—Pourquoi cela? continua Aurore. Il y avait donc un obstacle entre nous ? et quel pouvait être cet obstacle, sinon l'honneur ombrageux et scrupuleux de l'homme le plus loyal qui soit au monde ? C'était la grandeur de ma naissance, c'était l'opulence de mon héritage, qui l'éloignaient de moi.

Dona Cruz sourit. Aurore la regarda en face, et l'expression de son charmant visage fut une fierté sévère.

—Faut-il me repentir de t'avoir parlé comme je l'ai fait ? murmura-t-ell.

—Ne me gronde pas,fit la gitanita, qui lui jeta ses deux bras autour du cou ; je souriais en songeant que je n'aurais point deviné cet obstacle-là moi qui ne suis pas princesse.

—Plût à Dieu qu'il en fût ainsi de moi! s'écria

Aurore les larmes aux yeux ; la grandeur a ses joies et ses souffrances. Moi qui vais mourir à vingt ans, de la grandeur je n'aurai connu que les larmes.

Elle ferma d'un geste caressant la bouche de sa compagne, qui allait protester encore, et reprit :

—Je suis calme. J'ai foi en la bonté de Dieu qui ne nous éprouve pas au-delà des limites de ce monde. Si je parle de mourir, ne crains pas que je puisse hâter ma dernière heure. Le suicide est un crime qu'on ne peut expier et qui ferme la porte du ciel. Si je n'allais pas au ciel, où l'attendrais-je ? Non ; d'autres se chargeront du soin de ma délivrance. Ceci, je ne le devine point, je le sais.

Dona Cruz était toute pâle.

—Que sais-tu? interrogea-t-elle d'une voix altérée.

—J'étais ici toute seule, répondit lentement Aurore ; je réfléchissais à tout ce que je viens de te dire, et à d'autres choses encore. Les preuves abondaient. C'est parce que je suis mademoiselle de Nevers qu'on m'a enlevée hier, c'est parce que je suis mademoiselle de Nevers que la princesse de Gonzague poursuit de sa haine Henri, mon ami. Et sais-tu, Flor, c'est cette dernière pensée qui m'a pris tout mon courage. L'idée de me trouver entre ma mère et lui, tous deux ennemis, m'a traversé le cœur comme un coup de poignard. L'heure viendrait où il faudrait choisir. Que sais-je ? Depuis que je connais le nom de mon père, j'ai l'âme de mon père. Le devoir m'apparaît pour la première fois, et sa voix, la voix du devoir, est déjà en moi aussi impérieuse que la voix du bonheur lui-même... Hier, je ne savais rien ici-bas qui fût capable de me séparer d'Henri ; aujourd'hui...

—Aujourd'hui ? répéta dona Cruz, voyant qu'elle s'arrêtait.

Aurore détourna la tête pour essuyer une larme Dona Cruz la regardait tout émue. Dona Cruz abandonnait ces brillantes illusions que Gonzague avait fait naître en elle, sans effort et sans regret. Elle était comme l'enfant qui sourit, à l'heure du réveil, aux chimères dorées d'un beau songe.

—Ma petite sœur, reprit-elle, tu es Aurore de Nevers, je le crois ; il n'y a pas beaucoup de duchesse pour avoir des filles comme toi. Mais tu as prononcé tout à l'heure des paroles qui m'inquiètent et qui me font peur.

—Quelles paroles ? demanda Aurore.

—Tu as dit, répliqua dona Cruz : " D'autres se chargeront de ma délivrance..."

—J'oubliais, fit Aurore. J'étais donc ici toute seule, la tête pleine et brûlante, c'est la fièvre sans doute qui m'a donné ce courage, je suis sortie de cette chambre, j'ai pris le chemin que tu m'avais montré, l'escalier dérobé, le couloir, et je me suis retrouvée dans ce boudoir où nous étions toutes deux naguère, je me suis approchée de la porte derrière laquelle ces hommes t'appelaient. Le bruit avait cessé. J'ai mis mon œil à la serrure. Il n'y avait plus aucune femme autour de la table.

—On nous avait éloignées, dit dona Cruz.

—Sais-tu pourquoi, ma petite Flor ?

—Gonzague nous a dit... commença la gitanita.

—Ah ! fit Aurore en frissonnant, cet homme qui semblait commander aux autres, c'était donc Gonzague ?

—C'était le prince de Gonzague.

—Je ne sais pas ce qu'il vous a dit, reprit Aurore, mais il a dû mentir.

—Pourquoi supposes-tu cela, petite sœur ?

—Parce que, s'il avait dit vrai, tu ne viendrais pas me chercher, ma Flor chérie.

—Quelle est donc la vérité ? Tu me rendras folle !

Il t eut un silence pendant lequel Aurore sembla rêver, le front appuyé contre le sein de sa compagne.

—As-tu remarqué, dit-elle ensuite, ces bouquets de fleurs qui ornent la table ?

—Oui, de belles fleurs.

—Et Gonzague ne t'a-t-il pas répété: " Si elle refuse, elle sera libre ? "

—Ce sont ses propres paroles.

—Eh bien, poursuivit Aurore en posant sa main sur celle de dona Cruz, c'était ce Gonzague qui parlait quand j'ai regardé par le trou de la serrure. Les convives l'écoutaient immobiles, muets, tous la pâleur au front. J'ai mis mon oreille à la place de mon œil. J'ai entendu...

Un bruit se fit du côté de la porte.

—Tu as entendu? répéta dona Cruz.

Aurore ne répondit point. La figure blême et doucereuse de M. de Peyrolles se montrait sur le seuil.

—Eh bien, mesdames? dit-il ; on vous attend.

Aurore se leva aussitôt.

—Je vous suis, dit-elle.

En montant l'escalier, dona Cruz se rapprocha d'elle et dit tout bas :

—Achève ! que parlais-tu de ces fleurs ?

Aurore lui serra la main doucement et répondit avec un calme sourire :

—De belles fleurs ! tu l'as dit. M. de Gonzague a des galanteries de grand seigneur. En refusant

non seulement je serai libre, mais j'aurai un bouquet de ces belles fleurs.

Dona Cruz la regarda fixement ; elle sentait bien qu'il y avait derrière ces paroles quelque chose de menaçant et de tragique ; mais elle ne devinait point.

—Bravo, bossu! On te nommera roi des tanches !

—Tiens bon, Chaverny ! Ferme! ferme!

—Chaverny vient de verser un demi-verre sur ses dentelles, c'est triché !

On apportait les grands verres demandés par le bossu. Il y eut un long cri de joie. C'étaient deux " vidercomes " de Bohême, dont on se servait l'été pour les boissons à la glace. Chacun d'eux tenait bien une pinte. Le bossu versa dans le sien une bouteille de champagne. Chaverny voulut l'imiter, mais sa main tremblait.

—Vas-tu me faire perdre mes cinq " petites-filles ", marquis ? s'écria la Nivelle.

—Comme elle aurait bien prononcé le " Qu'il mourût ! cette Nivelle, dit Navailles.

—Dame! riposta la fille du Mississipi, on a assez de peine à gagner son argent.

Il y avait foule de paris engagés dans le cercle, et chacun était un peu de l'avis de la Nivelle. La Fleury, qui n'était pas joueuse, ayant risqué l'avis qu'il était temps de mettre le holà, il y eut un cri général de réprobation.

—Nous ne sommes qu'au commencement, dit le bossu en riant ; aidez M. le marquis à remplir son verre.

Nocé, Choisy, Gironne et Oriol étaient autour de Chaverny. On emplit son vidercome jusqu'aux bords.

—Eh donc! soupira Cocardasse junior, c'est perdre le vin du bon Dieu !

Quant à Passepoil, ses yeux blancs admiraient tour à tour la Nivelle, la Fleury, la Desbois. Il murmurait à vide des parales enflammées. Certes, cette organisation riche et tendre est faite pour inspirer beaucoup d'intérêt aux dames.

—A votre santé, messieurs! dit le bossu, qui leva son énorme verre.

—A votre santé! balbutia Chaverny.

Gironne et Nocé soutenaient son bras tremblotant.

Le bossu reprit, en saluant à la ronde :

—Cette rasade doit être bue d'un trait et sans reprendre haleine.

—Vous aller le tuer! dirent quelques voix de femmes.

—C'est un bijou que ce pécaïré! pensa Cocardasse.

—Ferme, marquis! ferme! ferme! cria Nivelle pour ses actions.

Le bossu approcha le verre de ses lèvres et but sans se presser, mais d'une seule lampée. On battit des mains avec fureur.

Chaverny, déjà soutenu par ses parrains, absorba aussi son vidercome ; mais chacun put augurer que c'était son dernier effort.

—Encore un! proposa le bossu, dispos et gai, en tendant son verre.

—Encore dix! répondit Chaverny chancelant.

—Tiens bon, marquis! s'écrièrent les joueurs ; ne regarde pas le lustre !

Il eut un rire idiot.

—Restez tranquille, balbutia-t-il, arrêtez la balançoire et empêchez la table de tourner.

Nivelle prit aussitôt un grand parti. Elle était brave.

—Petit trésor, dit-elle au bossu, c'était pour rire. On m'étranglerait plutôt que de me faire parler contre toi.

Elle fourra son portefeuille dans sa poche et passa, accablant Chaverny d'un dédaigneux regard.

—Allons, allons! fit le bossu ; à boire! j'ai soif !

—A boire! répéta le petit marquis ; je boirais la mer ! Arrêtez la balançoire !

Les verres s'emplirent. Le bossu prit le sien d'une main ferme.

—A la santé de ces dames! s'écria-t-il.

—A la santé de ces dames! murmura Passepoil à l'oreille de Nivelle.

Chaverny fit un suprême effort pour lever son verre. Le vidercome plein s'échappa de sa main tremblante, à la grande indignation de Cocardasse.

— As pas pur ! grommela-t-il ; on devrait mettre en prison ceux qui perdent le vin !

— A recommencer ! dirent les tenants de Chaverny.

Le bossu offrit galamment son vidercome, qu'on emplit. Mais les paupières de Chaverny se prirent à battre comme les ailes de ces papillons martyrs que les enfants clouent à la tapisserie avec une épingle. C'est la fin.

— Tu faiblis, Chaverny ! s'écria Oriol.

— Chaverny, tu chancelles ! Chaverny, tu t'en vas !

— Hourra pour le petit homme ! Vive Esope II !

— Portons le bossu en triomphe !

Ce fut un tumulte général, puis un grand silence. On avait cessé de soutenir Chaverny. Son corps se prit à vaciller sur son fauteuil, tandis

que ses mains amollies essayaient en vain de saisir un point d'appui.

— On n'avait pas dit que la maison tomberait, murmura-t-il ; la maison avait l'air solide. Ce n'est pas de jeu !

— Chaverny bat la campagne !

— Chaverny menace ruine ! Chaverny perd plante !

— Submergé, Chaverny ! Chaverny disparu !

Chaverny venait de glisser sous la table. Un second hourra retentit. Le bossu triomphant leva le verre qu'on venait d'emplir pour le vaincu et l'avala, debout sur la nappe. Il était ferme comme un roc. La salle faillit crouler sous les applaudissements.

— Qu'est-ce là ? demanda le prince de Gonzague, qui s'approcha.

Esope II sauta lestement à bas de la table.

— Vous me l'aviez donné, monseigneur, dit-il.

— Où est Chaverny ? fit encore Gonzague.

Le bossu poussa du pied les jambes du petit marquis qui passaient.

— Le voici, répondit-il.

Gonzague fronça le sourcil et murmura :

— Ivre-mort ! C'est trop, nous avions besoin de lui.

— Pour les fiançailles, monseigneur ? repartit le bossu, qui chiffonna, ma foi ! son jabot en grand seigneur, et salua en jetant son feutre sous l'aisselle.

—Oui, pour les fiançailles, répondit Gonzague.

— Palsambleu ! fit Esope II d'un ton dégagé, un de perdu, un de retrouvé. Tel que vous me voyez, monseigneur, je ne serais pas fâché de m'établir, et je m'offre à faire votre affaire.

Un grand éclat de rire accueillit cette proposi-

tion inattendue. Gonzague regardait attentivement le bossu, qui s'était campé devant lui toujours son vidercome à la main.

— Sais-tu ce qu'il faudrait faire pour remplacer celui qui est là ? demanda tout bas Gonzague en montrant Chaverny.

— Oui, répondit le bossu ; je sais ce qu'il faudrait faire.

— Et te sens-tu de force ? commença le prince.

Esope II eut un sourire à la fois orgueilleux et cruel

— Vous ne me connaissez pas, monseigneur, dit-il ; j'ai fait mieux que cela.

XI

FLEURS D'ITALIE

On entourait de nouveau la table. On avait recommencé à boire.

— Bonne idée ! dit-on à la ronde, marions le bossu au lieu de Chaverny.

— C'est bien plus amusant ; le bossu fera un mari superbe !

— Et la figure de Chaverny, quand il se réveillera veuf !

Oriol fraternisait avec Amable Passepoil, sur l'ordre de mademoiselle Nivelle, qui avait pris ce débutant timide sous sa haute protection. On n'avait plus de ridicules délicatesses : Cocardasse junior trinquait avec tout le monde. Il trouvait cela tout simple et n'en était pas plus fier. Ici comme partout, Cocardasse junior se comportait avec une dignité au-dessus de tout éloge.

As pas pur ! le gros Oriol, ayant voulu le tutoyer, fut remis sévèrement à sa place.

Le prince de Gonzague et le bossu étaient un peu à l'écart. Le prince considérait toujours le petit homme avec attention, et semblait scruter sa pensée secrète à travers le masque moqueur qui lui couvrait le visage.

— Monseigneur, dit le bossu, quelles garanties vous faut-il ?

— Je veux savoir d'abord, répondit Gonzague, ce que tu as deviné ?

— Je n'ai rien deviné, j'étais là. J'ai entendu

la parabole de la pêche, l'histoire des fleurs et le panégyrique de l'Italie.

Gonzague suivit de l'œil son doigt pointu, qui montrait la bergère où les manteaux étaient encore amoncelés.

— C'est juste, murmura-t-il, tu étais là ; pourquoi cette comédie ?

— Je voulais savoir et je voulais réfléchir. Ce Chaverny n'était point votre fait.

— C'est vrai, j'avais un faible pour lui.

— La faiblesse est toujours un tort, parce qu'elle fait naître toujours un danger. Ce Chaverny dort maintenant ; mais il s'éveillera.

— Savoir ! murmura Gonzague ; mais laissons-là ce Chaverny. Que dis-tu de la parabole de la pêche ?

— C'est joli, mais trop fort pour vos poltrons.

— Et de l'histoire des fleurs ?

— Gracieux, mais toujours trop fort ; ils ont eu peur.

— Je ne parle pas de ces messieurs, dit Gonzague ; je les connais mieux que toi.

— Savoir ! interrompit à son tour le bossu.

Gonzague se prit à sourire en le regardant.

— Réponds pour toi-même, continua-t-il.

— Tout ce qui vient d'Italie me plaît, fit Esope II. Je n'ai jamais ouï conter d'anecdote plus réjouissante que celle du comte Canozza à la vigne de Spolète ; mais je ne l'aurais pas dite à ces messieurs.

— Tu te crois donc beaucoup plus fort que ces messieurs ? demanda Gonzague.

Esope II eut un sourire suffisant et ne daigna même pas répondre.

— Eh bien ! demanda de loin Navailles, est-ce arrangé, le mariage ?

Un geste de Gonzague lui imposa silence. La Nivelle dit :

— Ça doit avoir gros comme soi de bleues, cette petite espèce. Moi, je l'épouserais des deux mains !

— Vous seriez madame Esope II ! fit Oriol piqué au vif.

— Madame Jonas ! ajouta Nocé.

— Bah ! fit Nivelle, qui montra du doigt Cocardasse junior, Plutus est le roi des dieux. Vous voyez bien ce bon garçon ? Avec un peu de poudre du Mississipi, je me chargerais d'en faire un prince.

Cocardasse se rengorgea et dit à Passepoil, qui fut jaloux :

— Té ! la pécaïré a le goût fin ! Elle en tient pour moi, capédédiou !

— Qu'as-tu de plus que Chaverny ? demandait en ce moment Gonzague.

— Des précédents, répondit le bossu ; j'ai déjà été marié.

— Ah ! fit Gonzague, dont le regard devint plus perçant.

Esope II se caressa le menton et ne baissa point les yeux.

— J'ai été marié, répéta-t-il, et je suis veuf.

— Ah ! fit encore Gonzague ; en quoi cela te donnera-t-il un avantage sur Chaverny ?

La figure du bossu se rembrunit légèrement.

— Ma femme était belle, prononça-t-il en baissant la voix ; très belle.

— Et jeune? demanda Gonzague.

— Toute jeune. Son père était pauvre.

— Je comprends. L'aimais-tu ?

— A la rage ! Mais notre union fut courte.

La figure du bossu devenait de plus en plus sombre.

— Combien de temps dura votre ménage ? interrogea Gonzague.

— Un jour et demi, répondit Esope II.

— Voilà qui est étrange. Explique-toi.

Le petit homme eut un rire forcé.

— Pourquoi m'expliquer, si vous me comprenez ? murmura-t-il.

— Je ne te comprends pas, fit le prince.

Le bossu baissa les yeux et sembla hésiter.

— Après tout, dit-il, je me suis peut-être trompé. Vous n'aviez peut-être besoin que d'un Chaverny !

— Explique-toi, te dis-je ! répéta impérieusement Gonzague.

— Avez-vous expliqué l'histoire du comte Canozza ?

Le prince lui mit la main sur l'épaule.

— Le lendemain de notre mariage, poursuivit le bossu, car je lui donnai un jour pour réfléchir et s'habituer à ma tournure. Elle ne put pas.

— Et alors ?... fit Gonzague, qui le considérait attentivement.

Le bossu saisit un verre sur le guéridon et se prit à regarder le prince en face. Leurs yeux se choquèrent. Ceux du bossu exprimèrent tout à coup une cruauté si implacable, que le prince murmura :

— Si jeune, si belle ; tu n'eus pas pitié !

Le bossu, d'un mouvement convulsif, écrasa le verre sur le guéridon.

— Je veux qu'on m'aime ! dit-il avec un accent de véritable férocité ; tant pis pour celles qui ne peuvent pas !

Gonzague resta un instant silencieux ; le bossu avait repris sa mine froide et railleuse.

— Holà, messieurs, s'écria tout à coup le prin-

ce, qui poussa du pied Chaverny endormi, qui emporte cet homme ?

La poitrine d'Esope II se souleva. Il fit un effort pour cacher son triomphe.

Navailles, Nocé, Choisy, tous les amis du petit marquis voulurent tenter un dernier effort en sa faveur. Ils le secouèrent ; ils l'appelèrent. Oriol lui jeta une carafe d'eau au visage. Ces dames eurent la charité de le pincer jusqu'au sang. Et tous criaient, ardents à la besogne :

— Eveille-toi, Chaverny, éveille-toi : on te prend ta femme !

— Et tu seras obligé de restituer la dot ! ajouta Nivelle, toujaurs occupée de pensées solides.

— Chaverny, Chaverny, éveille-toi !

Vains efforts ! Cocardasse junior ot Amable Passepoil, chargeant le vaincu sur leurs épaules, l'emportèrent dans les ténèbres extérieures. Gonzague leur avait fait un signe. Quand ils passèrent près d'Esope II, celui-ci dit tout bas :

— Ne touchez pas un cheveu de sa tête, sur votre vie ! et portez la lettre à son adresse.

Cocardasse et Passepoil sortirent avec leur fardeau.

— Nous avons fait ce que nous avons pu, dit Navailles.

— Nous avons été fidèles à l'amitié jusqu'au bout, ajouta Oriol.

— Mais, en définitive, le mariage du bossu est bien plus drôle, décida Nocé.

— Marions le bossu ! marions le bossu ! criaient ces dames.

Esope II sauta d'un bond sur la table.

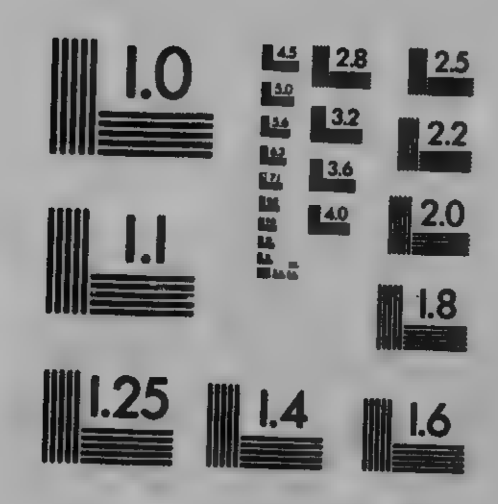
— Silence ! fit-on de toutes parts ; voici Jonas qui va prononcer un discours.

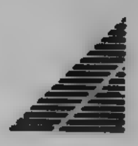
— Messieurs, mesdames, dit le bossu en gesticulant comme un avocat à la grand'chambre, je



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





suis touché jusqu'au fond de l'âme de l'intérêt flatteur que vous daignez me témoigner. Certes, la conscience que j'ai de mon peu de mérite devrait me rendre muet...

— Très bien ! fit Navailles ; il parle comme un livre !

— Jonas, dit Nivelle, votre modestie fait encore mieux ressortir vos talents.

— Bravo, Esope II ! bravo ! bravo !

— Merci, mesdames, merci, messieurs ; votre indulgence me donne du courage pour tâcher de m'en rendre digne, ainsi que des bontés de l'illustre prince à qui je devrai ma compagne.

— Très bien ! Bravo, Esope ! un peu plus de voix.

— Quelques gestes de la main gauche ! demanda Navailles !

— Un complet de circonstance ! cria la Desbois.

— Un pas de menuet ? une gigue sur la nappe !

— Si tu n'es pas un ingrat,. Jonas, dit Nocé d'un ton pénétré, déclame-nous la scène d'Achille et d'Agamennon.

— Messieurs, mesdames, répondit gravement Esope II, ce sont là des vieilleries, je compte vous témoigner ma reconnaissance pour quelque chose de mieux, je compte vous donner de la comédie nouvelle, une premiere représentation !

— Les œuvres de Jonas ! Bravissimo ! il a fait une comédie !

— Messieurs, mesdames, je vais du moins la faire, ce sera un impromptu. Je prétends vous montrer comment l'art de la séduction est plus fort que la nature elle-même...

Pour le coup, les vitres du salon grincèrent. Une immense acclamation s'éleva.

— Il va nous donner une leçon de galanterie ! cria-t-on : " L'Art de plaire," par Esope II, dit Jonas !

— Il a dans sa poche la ceinture de Vénus !

— Les jeux, les ris, les grâces et les flèches du jeune cupidon !

— Bravo, bossu ! Bossu, tu es superbe !

Il salua à la ronde et acheva en souriant :

—Qu'on m'amène ma jeune épouse, et je ferai de mon mieux pour divertir la société.

— Je te fais engager à l'Opera, si tu veux ! s'écria Nivelle enthousiasmée ; on manque de queues rouges !

— La femme du bossu ! vociféraient ces messieurs ; servez la femme du bossu !

En ce moment, la porte du boudoir s'ouvrit. Gonzague réclama le silence. Dana Cruz entra, soutenant Aurore chancelante et plus pâle qu'une morte. M. de Peyrolles suivait.

Il y eut un long murmure d'admiration à la vue d'Aurore. Au premier abord, ces messieurs oublièrent toute cette gaieté folle qu'ils venaient de se promettre. Le bossu lui-même ne trouva point d'écho lorsqu'il dit, le binocle à l'œil et d'un accent cynique :

— Morbleu ! ma femme est belle !

Au fond de ces cœurs plutôt engourdis que perdus, un sentiment de compassion s'éveillait. Un instant, les femmes elles-mêmes eurent pitié, tant il y avait de douleur profonde et de douce résignation sur cet adorable visage de vierge. Gonzague fronça le sourcil en regardant son armée. Taranne, Montaubert, Albret, les âmes damnées, eurent honte de leur émotion et dirent :

— Est-il heureux, ce diable de bossu !

C'était l'avis de frère Passepoil, qui rentrait

en compagnie de Cocardasse, son noble ami. Mais ce premier mouvement de convoitise fit place à l'étonnement, quand il reconnut, ainsi que Cocardasse, les deux jeunes filles de la rue du Chantre : la jeune fille que le Gascon avait vue au bras de Lagardère à Barcelone, la je fille que frère Passepoil avait vue au bras de Lagardère à Bruxelles.

Ils n'étaient ni l'un ni l'autre dans le secret de la comédie : ce qui allait se passer restait pour eux un mystère ; mais ils savaient qu'il allait se passer quelque chose d'étrange. Ils se touchèrent du coude. Le regard qu'ils échangèrent voulait dire : " Attention ! " Ils n'avaient pas besoin d'éprouver leurs rapières pour savoir qu'elles ne tenaient point au fourneau. A un coup d'œil que le bossu lui lança, Cocardasse répondit par un léger signe de tête.

— Eh donc ! grommela-t-il en s'adressant à Passepoil, le pétiou veut savoir si sa lettre est remise ; nous n'avions pas loin à courir.

Dona Cruz cherchait des yeux Chaverny.

— Peut-être que le prince a changé d'avis, murmura-t-elle à l'oreille de sa compagne. Je ne vois pas M. le marquis.

Aurore ne releva point ses paupières baissées. On la vit seulement secouer la tête avec tristesse. Evidemment, elle n'espérait point de merci. Quand Gonzague se tourna vers elle, dona Cruz la prit par la main et la fit avancer. Ce Gonzague était très pâle, bien qu'il affectât de sourire. Le bossu se tenait à ses côtés, faisant ce qu'il pouvait pour prendre une pose galante, et tortillant son jabot d'un air vainqueur. Les yeux de dona Cruz rencontrèrent les siens. Elle voulut mettre une interrogation dans son regard ; le bossu demeura impassible.

— Ma chère enfant, dit Gonzague, dont la voix parut à tous légèrement altérée, mademoiselle de Nevers vous a-t-elle dit ce que nous attendons de vous ?

Aurore répondit sans relever les yeux, mais la tête haute et la voix ferme :

—C'est moi qui suis mademoiselle de Nevers.

Le bossu tressaillit si violemment que son émotion fut remarquée au milieu même de la surprise générale.

— Palsambleu ! s'écria-t-il en dominant aussitôt son trouble, ma femme est de bonne maison !

— Sa femme ! répéta dona Cruz.

On chuchottait d'un bout à l'autre du salon. Les femmes n'avaient point pour cette nouvelle venue l'animadversion jalouse qu'elles témoignaient naguère à la gitanita. Sur cette tête candide et charmante dans sa fierté, le nom de Nevers leur semblait à sa place.

Gonzague se tourna vers dona Cruz et lui dit avec colère :

— Est-ce vous qui avez mis ce mensonge dans l'esprit de cette pauvre enfant ?

— Ah ! fit le bossu désappointé ; c'est donc un mensonge? Tant pis ! j'aurais aimé à m'allier avec la maison de Nevers.

Quelques rires éclatèrent ; mais il y avait un froid. Peyrolles était sombre comme un bedeau en deuil.

— Ce n'est pas moi, répliqua dona Cruz, que le courroux du prince effrayait peu ; mais s'il était vrai ?...

Gonzague haussa les épaules avec dédain.

— Où est M. le marquis de Chaverny ? reprit la gitanita, et que signifient les paroles de cet homme ?

Elle montrait le bossu, qui faisait bonne contenance au milieu du groupe des courtisans.

— Mademoiselle de Nevers, répondit Gonzague, votre rôle en tout ceci est fini. Si vous êtes en humeur de déserter vos droits, je suis là, Dieu merci ! pour les sauvegarder. Je suis votre tuteur ; ceux qui nous entourent appartiennent tous au tribunal de famille qui s'est rassemblé hier en mon hôtel ; c'en est presque la majorité. Si j'eusse écouté l'avis général, peut-être me serais-je montré moins clément envers une imposture hardie, effrontée ; mais j'ai jugé suivant la bonté du cœur et les tranquilles habitudes de ma vie. Je n'ai point voulu donner une portée tragique à des choses qui sont du domaine de la comédie.

Il s'arrêta. Dona Cruz ne comprenait point ; ces paroles étaient pour elle de vains sons. Peut-être Aurore comprenait-elle mieux, car un sourire triste et amer vint autour de ses lèvres. Gonzague promena son regard sur l'assemblée. Tous les yeux étaient baissés, sauf ceux des femmes, qui écoutaient curieusement, et ceux du bossu, qui semblait attendre impatiemment la fin de cette comédie.

— Je parle ainsi pour vous seule, mademoiselle de Nevers, reprit Gonzague s'adressant toujours à dona Cruz, car vous seule ici avez besoin d'être persuadée. Mes honorables amis et conseils partagent mon opinion ; ma bouche exprime toute leur pensée.

Nul ne protesta. Gonzague poursuivit :

— Ce que j'ai dit précédemment sur mon dessein d'éloigner tout châtiment trop sévère vous explique la présence de nos belles amies. S'il s'agissait d'une punition proportionnée à la faute, elles ne seraient point ici.

— Mais quelle faute ? demanda Nivelle. Nous sommes sur le gril, monseigneur !

— Quelle faute ? répéta Gonzague faisant minc de réprimer un mouvement d'indignation ; c'est assurément une faute grave, la loi la qualifie de crime, que de s'introduire dans une famille illustre pour combler frauduleusement le vide causé par l'absence ou par la mort.

— Mais la pauvre Aurore n'a rien fait ! voulut s'écrier dona Cruz.

— Silence ! interrompit Gonzague ; il faut un maître et un frein à cette belle coureuse d'aventures. Dieu m'est témoin que je ne lui veux point de mal. Je dépense une notable somme pour dénouer gaiement son odyssée : je la marie.

— A la bonne heure ! fit Esope II ; voici la conclusion.

— Et je lui dis, continua Gonzague en prenant la main du bossu : Voici un honnête homme qui vous aime, et qui aspire à l'honneur d'être votre époux.

— Mais vous m'avez trompée, monsieur ! s'écria la gitanita rouge de colère ; mais ce n'est pas celui-là ! Est-ce qu'il est possible de se donner à un être pareil ?

— S'il a beaucoup de bleues, pensa Nivelle tout haut.

— Pas flatteur ! pas flatteur du tout ! murmura Esope II ; mais j'espère que la jeune personne changera bientôt d'avis.

— Vous, fit dona Cruz, je vous devine ! C'est vous qui mêlez les fils de cette intrigue. C'est vous, je le devine bien maintenant, qui avez dénoncé la retraite d'Aurore.

— Eh ! eh ! fit le bossu d'un air content de lui-même. Eh! eh! eh! j'suis, pardieu! bien capable. Monseigneur, cette jeune fille a le dé-

faut du bavardage. Elle a empêché ma femme de répondre.

— Si c'était encore le marquis de Chaverny... commença dona Cruz.

— Laisse, petite sœur, dit Aurore de ce ton ferme et glacé qu'elle avait pris d'ès l'abord. Si c'était M. de Chaverny, je le refuserais comme je refuse celui-ci.

Le bossu ne parut pas déconcerté le moins du monde.

— Bel ange, dit-il, ce n'est pas votre dernier mot.

La gitanita se mit entre lui et Aurore. Elle ne demandait pas mieux que de se battre avec quelqu'un.

M. de Gonzague avait repris son air insoucieux et hautain.

— Point de réponse ? fit le bossu en avançant d'un pas, le chapeau sous le bras, la main au jabot. C'est que vous ne me connaissez pas, ma toute belle ; je suis capable de passer ma vie entière à vos genoux.

— Quant à cela, c'est trop, fit la Nivelle.

Les autres femmes écoutaient et attendaient. Il y a chez les femmes un sens supérieur qui ressemble à la seconde vue . Elles sentaient je ne sais quelle drame lugubre sous cette farce qui, malgré l'effort du bouffon principal, se déroulait si péniblement. Ces messieurs, qui savaient à quoi s'en tenir, grimaçaient la gaieté. Mais la gaieté ne vient pas à bille nommée. La gaieté rebelle tenait rigueur. Quand le bossu parlait, sa voix aigre et grinçante agaçait les nerfs de tous. Quand le bossu se taisait, le silence était sinistre.

— Eh bien, messieurs, dit tout à coup Gonzague, pourquoi ne boit-on plus ?

Les verres s'emplirent à bas bruit. Personne n'avait soif..

— Ecoutez-moi, belle enfant, disait cependant le bossu, je serai votre petit mari, votre amant, votre esclave...

— C'est un rêve affreux ! fit dona Cruz ; quant à moi, j'aimerais mieux mourir.

Gonzague frappa du pied ; son regard menaçait sa protégée.

— Monseigneur, dit Aurore avec le calme du désespoir, ne prolongez point ceci ; je sais que le chevalier Henri de Lagardère est mort.

Pour la seconde fois, le bossu tressaillit comme s'il eut reçu un choc soudain. Il ne parla plus.

Un silence profond régna dans le salon.

— Mais qui donc vous a si bien instruite, mademoiselle ? demanda Gonzague avec une grave courtoisie.

— Ne m'interrogez pas, monseigneur. Arrivons au dénouement de ceci, qui est marqué d'avance. Je l'accepte, je le désire.

Gonzague sembla hésiter. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui demandât le bouquet d'Italie. La main d'Aurore avait fait un visible mouvement vers les fleurs.

Gonzague regardait cette fille toute jeune et si belle.

— Préférez-vous un autre époux ? murmura-t-il en se penchant à son oreille.

— Vous m'avez fait dire, monseigneur, répondit Aurore, que, si je refusais, je serais libre. Je réclame l'accomplissement de votre parole.

— Et vous savez ?... commença Gonzague toujours à voix basse.

— Je sais, interrompit Aurore, qui releva enfin sur lui son regard de sainte, et j'attends que vous m'offriez ces fleurs.

XII

LA FASCINATION

Pour ne point comprendre ce que la situation avait de terrible, il n'y avait là que dona Cruz et ces dames. Toute la partie mâle de l'assemblée, financiers et gentilshommes, avaient le frisson dans les veines. Cocardasse et Passepoil tenaient leurs yeux fixés sur le bossu, comme deux chiens tombés en arrêt.

En présence de ces femmes étonnées, inquiètes, curieuses, en présence de ces hommes énervés par le dégoût, mais qui n'avaient point ce qu'il fallait pour rompre leur chaîne, Aurore était calme. Aurore avait cette douce et radieuse beauté, cette tristesse profonde mais résignée de la sainte qui subit son épreuve sur cette terre de deuil et qui regarde le ciel. La main de Gonzague s'était tendue vers les fleurs ; mais la main de Gonzague retomba. Cette situation le prenait à l'improviste. Il s'était attendu à une lutte quelconque, à la suite de laquelle ces fleurs, données ostensiblement à la jeune fille, eussent scellé la complicité de ses adhérents. Mais, en face de cette belle et douce créature, la perversité de Gonzague s'étonna. Ce qui restait de cœur au fond de sa poitrine se souleva. Le comte Canozza était un homme.

Le bossu fixait sur lui son regard étincelant. Trois heures de nuit sonnèrent à la pendule. Au milieu du profond silence, une voix s'éleva derriè-

re Gonzague. Il y avait là un coquin dont le cœur desséché ne pouvait plus battre. M. de Peyrolles dit à son maître :

—Le tribunal de famille se rassemble demain.

Gonzague détourna la tête et murmura :

—Fais ce que tu voudras.

Peyrolles prit aussitôt le bouquet de fleurs dont Gonzague lui-même avait révélé la destination. Dona Cruz saisie d'une vague crainte, dit à l'oreille d'Aurore :

—Que me parlais-tu de ces fleurs ?

—Mademoiselle, prononçait en ce moment Peyrolles, vous êtes libre. Toutes ces dames ont des bouquets, permettez que je vous en offre un.

Il fit cela gauchement. Son visage,à cette heure, suait l'infamie. Aurore, cependant, avança la main pour prendre les fleurs.

—Capédédiou! fit Cocardasse, qui s'essuya le front ; il y a là quelque diablerie !

Dona Cruz, qui regardait Peyrolles avidement, s'élança d'instinct ; mais une autre main l'avait prévenue. Peyrolles, repoussé durement,recula jusqu'à la cloison. Le bouquet s'échappa de ses mains, et le bossu le foula aux pieds froidement. Toutes les poitrines furent déchargées d'un fardeau.

—Qu'est-ce à dire ? s'écria Peyrolles, qui mit l'épée à la main.

Gonzague regarda le bossu avec défiance.

—Pas de fleurs! dit celui-ci. Moi seul ai désormais le droit de faire de ces cadeaux à ma fiancée. Que diable, vous voilà tous consternés comme des gens qui ont vu tomber la foudre. Rien n'est tombé, qu'un bouquet de fleurs fanées. J'ai laissé aller les choses pour avoir tout le mérite de la victoire. Rengaînez, l'ami,et vite !

Il s'adressait à Peyrolles.

—Monseigneur, reprit-il, ordonnez à ce chevalier de la triste figure de ne point troubler nos plaisirs. Bonté du ciel! je vous admire vous jetez comme cela le manche après la cognée; vous rompez les négociations. Permettez-moi de ne pas renoncer si vite.

—Il a raison! il a raison ! cria-t on de toutes parts.

Chacun se raccrochait à ce moyen de sortir du noir. La gaieté n'avait pu prendre dans le salon de Gonzague cette nuit. Il va sans dire que Gonzague lui-même n'espérait rien de la tentative du bossu. Cela lui donnait seulement quelques minutes pour réfléchir. C'était précieux.

—J'ai raison, pardieu! je le sais bien, poursuivit Esope II. Que vous avais-je promis ? Une leçon d'escrime amoureuse. Et vous agissez sans moi! et vous ne me laissez même pas dire un mot! Cette jeune fille me plaît ; je la veux, je l'aurai.

—A la bonne heure! fit Navailles, voilà qui est parler !

—Voyons, dit le gros petit traitant en arrondissant avec soin sa phrase, voyons, si tu es aussi fort aux tournois d'amour qu'aux luttes bachiques.

—Nous serons juges, ajouta Nocé ; entame la bataille.

Le bossu regarda Aurore, puis le cercle qui les entourait. Aurore, épuisée par le suprême effort qu'elle venait de faire, s'affaissait entre les bras de Dona Cruz. Cocardasse roula vers elle un fauteuil. Aurore s'y laissa tomber.

—Les apparences ne sont pas pour ce pauvre Esope II, murmura Nocé.

Comme Gonzague ne riait pas, on resta sérieux

les femmes ne s'occupaient que d'Aurore, excepté Nivelle, qui pensait :

—J'ai idée que ce petit homme est un Crésus.

—Monseigneur, dit le bossu, permettez-moi de vous adresser une requête. Vous êtes trop haut placé assurément pour avoir voulu vous jouer de moi. Si l'on dit à un homme : "Courez!" il ne faut pas commencer par lui lier les jambes. La première condition du succès, c'est la solitude. Où vîtes-vous une femme s'attendrir quand elle se voit entourée de regards curieux? Soyez juste, c'est là l'impossible.

—Il a raison! fit encore le chœur des convives.

—Tout ce monde l'effraye, reprit Esope II ; moi-même, je perds une partie de mes moyens ; car, en amour, le tendre, le passionné, l'entraînant, est toujours tout près du ridicule. Comment trouver de ces accents qui enivrent les faibles femmes, en présence d'un auditoire moqueur ?

Il était vraiment drôle, ce petit hommes, prononçant son discours d'un air avantageux et fat le poing sur la hanche et la main au jabot. Sans le sinistre vent qui soufflait cette nuit dans la petite maison de Gonzague, on aurait bien ri.

On rit un peu. Navailles dit à Gonzague :

—Accordez-lui sa requête, monseigneur.

—Que demande-t-il? fit Gonzague toujours distrait et soucieux.

—Qu'on nous laisse seuls, ma fiancée et moi, répondit le bossu ; je ne demande que cinq minutes pour faire taire les répugnances de cette charmante enfant.

—Cinq minutes! se récria-t-on ; comme il y va ! On ne peut lui refuser cela, monseigneur.

Gonzague gardait le silence. Le bossu s'approcha de lui tout à coup et lui dit à l'oreille :

—Monseigneur, on vous observe. Vous puniriez de mort celui qui vous trahirait comme vous vous trahissez vous-même !

—Merci, l'ami, répondit le prince, qui changea de visage, l'avis est bon. Nous aurons décidément un gros compte à régler ensemble,et je crois que tu seras grand seigneur avant de mourir.

—Messieurs, reprit-il, je songeais à vous. Nous avons gagné cette nuit une terrible partie. Demain, suivant toute apparence, nous serons au bout de nos peines, mais il ne faut pas échouer en entrant dans le port. Pardonnez ma distraction et suivez-moi.

Il s'était fait un visage riant. Toutes les physionomies s'éclairèrent.

—N'allons pas trop loin, dirent ces dames ; il faut jouir du coup d'œil.

—Dans la galerie ! opina Nocé ; nous laisserons la porte entre-baillée.

—En besogne, Jonas! tu as le champ libre !

—Surpasse-toi, bossu! nous te donnons dix minutes au lieu de cinq, montre à la main !

—Messieurs, dit Oriol, les uaris sont ouverts.

On jouait sur tout et à propos de tout. Le cours des gageures fut coté à un contre cent pour Esope II, dit Jonas.

En passant auprès de Cocardasse et Passepoil, Gonzague leur dit :

—Pour une bonne somme, retourneriez-vous bien en Espagne ?

—Nous ferions tout pour obéir à monseigneur, répliquèrent nos deux braves.

—Ne vous éloignez donc pas, fit le prince en se mêlant à la foule de ses affidés.

Cocardasse et Passepoil n'avaient garde.

Quand tout le monde eut quitté le salon, le bossu se tourna vers la porte de la galerie, der-

rière laquelle on voyait triple rangée de têtes curieuses.

—Bien! fit-il d'un air guilleret, très-bien! comme cela vous ne me gênez pas du tout. Ne pariez pas trop contre moi, et consultez vos montres. J'oubliais une chose, interrompit-il en traversant le salon pour se rapprocher de la galerie, où est monseigneur ?

—Ici, répondit Gonzague. Qu'y a-t-il ?

—Avez-vous un notaire tout prêt ? demanda le bossu avec un magnifique sérieux.

Pour le coup, personne n'y put tenir. Il y eut un franc éclat de gaieté dans la galerie.

—Rira bien qui rira le dernier! murmura Esope II.

Gonzague répliqua, non sans un mouvement d'impatience :

—Fais vite, l'ami, et ne t'inquiète point. Il y a un notaire royal dans ma chambre.

Le bossu salua et revint vers les deux femmes groupées. Dona Crhz le regardait venir avec une sorte d'effroi. Aurore avait toujours les yeux baissés. Le bossu vint se mettre à genoux devant le fauteuil d'Aurore. Gonzague, au lieu de regarder ce spectacle, qui avait tant de succès auprès de ses affidés, se promenait à l'écart au bras de Peyrolles. Ils allèrent s'accouder tout au bout de la galerie.

—D'Espagne, disait Peyrolles, on peut revenir.

—On meurt en Espagne comme à Paris, murmura Gonzague.

Il reprit après un court silence :

—Ici, l'occasion est manquée. Nos femmes devineraient. Dona Cruz parlerait.

—Chaverny... commença M. de Peyrolles.

—Celui-là sera muet, interrompit Gonzague.

Ils échangèrent un regard dans l'ombre, et Peyrolles ne demanda point d'autres explications.

—Il faut, poursuivit Gonzaque, qu'au sortir d'ici elle soit libre, absolument libre, jusqu'au détour de la rue...

Peyrolles se pencha tout à coup en avant et prêta l'oreille.

—C'est le guet qui passe, dit Gonzague.

Un bruit d'armes se faisait au dehors. Mais ce bruit s'étouffa sous le grand murmure qui s'éleva tout à coup dans la galerie.

—C'est étonnart! s'écria-t-on ; c'est prodigieux !

— Avons-nous la berlue ? que diable lui dit-il ?

—Parbleu! fit Nivelle, ce n'est pas difficile à deviner, il lui fait le compte des actions qu'il a..

—Mais voyez donc ! dit Navailles ; qui a parié cent contre un ?

—Personne, répondit Oriol ;— je ne gagerais seulement pas à cinquante. Fais-tu vingt-cinq ?

—Pas s'il vous plaît ! voyez donc! voyez donc !

Le bossu était toujours à genoux auprès du fauteuil d'Aurore. Dona Cruz voulut se mettre entre eux deux. Le bossu l'écarta en disant :

—Laissez.

Il avait parlé bas. Sa voix était si étrangement changée, que dona Cruz s'écarta comme malgré elle, et ouvrit de grands yeux. Au lieu des accents stridents et discords qu'on était accoutumé à entendre sortir de cette bouche, c'était une voix mâle et douce, harmonieuse et profonde. Cette voix prononça le nom d'Aurore. Dona Cruz sentit sa jeune compagne tressaillir faiblement entre ses bras. Puis elle l'entendit murmurer :

—Je rêve.

—Aurore ! répéta le bossu toujours à genoux.

La jeune fille se couvrit la tête de ses mains. De grosses larmes coulèrent entre ses doigts qui tremblaient. Ceux qui regardaient dona Cruz par la porte entr'ouverte croyaient assister à une sorte de fascination. Dona Cruz était debout, la tête rejetée en arrière, la bouche béante, les yeux fixes.

—Par le ciel! s'écria Navailles, voilà qui tient du miracle.

—Chut! regardez! l'autre semble attirée comme par un irrésistible pouvoir.

—Le bossu a un talisman, un charme !

Nivelle seule donnait un nom au charme et au talisman. Cette jolie fille, immuable en ses opinions, croyait au surnaturel pouvoir des actions bleues.

C'était vrai, ce que l'on disait derrière la porte. Aurore se penchait comme malgré elle vers la voix qui l'appelait.

—Je rêve! je rêve! balbutiait-elle parmi ses sanglots ; c'est affreux! je sais qu'il n'est plus!

—Aurore ! répéta le bossu pour la troisième fois.

Et, comme dona Cruz allait ouvrir la bouche,il lui imposa silence d'un geste impérieux.

—Ne tournez pas la tête, reprit-il doucement en s'adressant à mademoiselle de Nevers ; nous sommes ici au bord même de l'abîme ; un mouvement, un geste, tout est perdu.

Dona Cruz fut obligée de s'asseoir auprès d'Aurore. Ses jambes chancelaient.

—Je donnerais vingt louis pour savoir ce qu'il leur dit! s'écria Navailles.

—Palsambleu! fit Oriol, je commence à croire... Et cependant, il ne lui a rien donné à boire.

—Cent pistoles pour le bossu, au pair! proposa Nocé.

Le bossu poursuivait :

—Vous ne rêvez point, Aurore, votre cœur ne vous a point trompé, c'est moi.

—Vous! murmura la jeune fille ; je n'ose ouvrir les yeux. Flor, ma sœur, regarde!

Dona Cruz la baisa au front, pour lui dire plus bas et de plus près :

—C'est lui !

Aurore entr'ouvrit ses doigts placés au-devant de ses yeux, et glissa un regard. Son cœur sauta dans sa poitrine ; mais elle parvint à étouffer son premier cri. Elle demeura immobile.

—Ces hommes qui ne croient pas au ciel, dit le bossu après avoir lancé un coup d'œil rapide vers la porte, croient à l'enfer ; ils sont faciles à tromper, pourvu qu'on feigne le mal. Obéissez, non pas à votre cœur, Aurore, ma bien aimée, mais à je ne sais quelle bizarre attraction qui est, suivant eux, l'œuvre du démon. Soyez comme fascinée par cette main qui vous conjure...

Il fit quelques passes au-dessus de front d'Aurore, laquelle se pencha vers lui obéissante.

—Elle y vient! s'écria Navailles stupéfait.

—Elle y vient! répétèrent tous les convives.

Et le gros Oriol, s'élançant tout esssoufflé vers la balustrade :

—Vous perdez le plus beau, monseigneur ! s'écria-t-il ; du diable si cela ne vaut pas la peine d'être vu !

Gonzague se laissa entraîner vers la porte.

—Chut! chut! ne les troublons pas! disait-on au moment où le prince arrivait.

On lui fit place. Il demeura saisi d'étonnement, Le bossu continuait ses passes. Aurore, entraînée et charmée, s'inclinait de plus en plus

vers lui. Le bossu avait eu raison. Ceux qui ne croient point en Dieu ont souvent foi en ces billevesées qui venaient alors surtout d'Italie : les philtres, les charmes, les pouvoirs occultes, la magie. Gonzague murmura, Gonzague l'esprit fort :

—Cet homme possède un maléfice !

—Passepoil, qui était auprès de lui, se signa ostensiblement, et Cocardasse junior grommela :

—Le couquinasse il a de la graisse de pendu! As pas pur! cela se voit.

—Ta main, disait tout bas le bossu à Aurore ; lentement, bien lentement, comme si une invincible puissance te forçait à me la donner malgré toi.

La main d'Aurore se détacha de son visage et descendit par un mouvement automatique. Si les gens de la galerie avaient pu voir son adorable sourire ! Ce qu'ils voyaient, c'était son sein agité, sa jolie tête renversée dans les masses de ses cheveux. Ils regardaient maintenant le bossu avec une sorte d'épouvante.

—Capédédiou ! fit Cocardasse, elle donne sa main, la petite bagasse !

F tous dirent avec un ébahissement profond :

— Il fait d'elle tout ce qu'il veut. Quel démon !

-- As pas pur ! ajouta Cocardasse en adressant un coup d'œil à Passepoil ; ces choses-là, il faut les voir pour y croire.

— Quand je les vois, moi, dit M. de Peyrolles derrière Gonzague, je n'y crois point.

— Eh ! pardieu ! protesta-t-on de toutes parts on ne peut pas nier l'évidence, pourtant !

Peyrolles secoua la tête d'un air chagrin.

— Ne négligeons rien, continua tout bas le bossu, qui avait ses raisons sans doute pour

compter sur la complicité de dona Cruz ; Gonzague et son âme damnée sont là maintenant. Il s'agit de les tromper aussi. Quand ta main va toucher la mienne, Aurore, il faut tressaillir et jeter autour de toi un regard stupéfait. Bien !

— J'ai joué cela dans la " Belle et la Bête," à l'Opéra, dit Nivelle, qui haussa les épaules ; j'étais plus étonnée que cette petite, n'est-ce pas Oriol ?

— Vous étiez charmante comme toujours, répondit le gros petit financier ; mais quel choc la pauvre enfant a éprouvé quand leurs mains se sont rencontrées !

— Preuve qu'il y a antipathie et domination diabolique ! prononça gravement Taranne.

Le baron de Batz, qui n'était pas un ignorant, dit :

— Ya ! andibadie ; ya ! ya ! tôminazion tiapoligue, sacrament ! ya, ya !

— Maintenant, reprit le bossu, tourne-toi vers moi, tout d'une pièce, lentement, lentement.

—Il se leva et la domina du regard.

— Lève-toi, poursuivit-il, comme un automate. Bien ! regarde-moi, fais un pas, et laisse-toi tomber dans mes bras.

Aurore obéit encore. Dona Cruz restait immobile comme une statue.

Il y eut derrière la porte, qui s'ouvrit toute grande, un tonnerre d'applaudissements.

La charmante tête d'Aurore s'appuyait contre la poitrine d'Esope II, dit Jonas.

— Juste cinq minutes, s'écria Navailles, montre à la main.

— Est-ce qu'il a changé la jolie senorita en statue de sel ? demanda Nocé.

Le flot des spectateurs envahissait le salon en

tumulte. On entendit le petit rire sec du bossu, qui dit en s'adressant à Gonzague :

— Monseigneur, ce n'est pas plus difficile que cela.

— Monseigneur, disait de son côté Peyrolles, il y a ici quelque chose d'incompréhensible. Ce drôle doit être un adroit jongleur, méfiez-vous.

— As-tu peur qu'il ne t'escamote la tête ? demanda Gonzague.

Puis, se tournant vers Esope II, dit Jonas, il ajouta :

—Bravo, l'ami! Nous donnerais-tu ta recette ?

— Elle est à vendre, monseigneur, répliqua le bossu.

— Et cela tiendrait-il jusqu'au mariage ?

— Jusqu'au mariage, oui, mais pas au-delà.

— Combien le vends-tu, ton talisman, bossu ? s'écria Oriol.

— Presque rien. Mais il faut, pour s'en servir, une denrée qui coûte cher.

— Quelle denrée ? demanda encore le gros petit financier.

— De l'esprit, répondit Esope II ; allez au marché, mon gentilhomme.

Oriol fit le plongeon dans la foule. On battit des mains. Choisy, Nocé, Navailles entouraient dona Cruz et l'interrogeaient avidement.

—Qu'a-t-il dit? Parlait-il latin? Avait-il à la main quelque fiole ?

— Il parlait hébreu, répondit la gitanita, qui se remettait par degrés.

— Et cette jeune fille le comprenait ?

— Couramment. Il a fourré sa main gauche dans sa poche et en a tiré quelque chose qui ressemblait... comment dirais-je ?

— A un anneau constellé ?

— A une liasse d'actions plutôt ! amenda Nivelle.

— Cela ressemblait à un mouchoir de poche, repartit la gitanita, qui tourna le dos.

— Pardieu ! tu fais un homme précieux, l'ami, dit Gonzague, qui mit la main sur l'épaule du bossu ; je t'admire !

— Pour un débutant, n'est-ce pas, monseigneur ? fit Esope II, avec un sourire modeste. Mais, interrompit-il, priez ces messieurs de se reculer un peu : à distance! s'il vous plaît, à distance! qu'on n'aille pas me l'effaroucher. J'ai eu assez de peine. Où est le notaire ?

— Qu'on fasse venir le notaire royal ! ordonna M. de Gonzague.

XIV

LA SIGNATURE DU CONTRAT

Madame la princesse de Gonzague avait passé toute la journée précédente dans son appartement ; mais de nombreux visiteurs avaient rompu la solitude à laquelle la veuve de Nevers se condamnait depuis tant d'années. Dès le matin, elle avait écrit plusieurs lettres. Les visiteurs empressés apportaient eux-mêmes leur réponse. C'est ainsi qu'elle reçut M. le cardinal de Bissy. M. le duc de Tresmes,gouverneur de Paris, M. de Machault, lieutenant de police, M. le président de Lamoignon, et le vice-chancelier Voyer d'Argenson. A tous, elle demanda aide et secours contre M. de Lagardère, ce faux gentilhomme qui lui avait enlevé sa fille. A tous elle raconta son entretien avec ce Lagardère, qui, furieux, de ne point obtenir l'extravagante réponse qu'il avait rêvée, s'était réfugié derrière d'effrontés démentis.

On était outré contre M. de Lagardère. Il y avait, en vérité, de quoi. Les plus sages, parmi les conseillers de madame de Gonzague, furent bien d'avis que la promesse même faite par Lagardère, la promesse de représenter mademoiselle de Nevers, était une première imposture ; mais enfin il était bon de savoir.

Malgré tout le respect dont on affectait d'entourer le nom de M. le prince de Gonzague, il est certain que la séance de la veille avait laissé

contre lui, dans tous les esprits, de fâcheux souvenirs. Il y avait en tout ceci un mystère d'iniquité que nul ne pouvait sonder, mais qui mettait martel en tête à chacun.

Il y a toujours dans le zèle une bonne dose de curiosité.

M. de Bissy avait le premier flairé quelque prodigieux scandale. Le flair s'éveilla peu à peu chez les autres. Et, dès qu'on fut sur la piste du mystère, on se mit en chasse résolûment. Tous ces messieurs jurèrent de n'en avoir point le démenti. On conseilla d'abord à madame la princesse de se rendre au Palais-Royal, afin d'éclairer pleinement la religion de M. le régent.

On lui conseilla surtout de ne point accuser son mari.

Elle monta en litière vers le milieu du jour, et se rendit au Palais-Royal, où elle fut immédiatement reçue. Le régent l'attendait. Elle eut une audience d'une longueur inusitée. Elle n'accusa point son mari. Mais le régent interrogea, ce qu'il n'avait pu faire dans le tumulte du bal.

Et le régent, en qui le souvenir de Philippe de Nevers, son meilleur ami, son frère, s'éveillait violemment depuis deux jours, remonta tout naturellement le cours des années et parla de cette lugubre affaire de Caylus, qui, pour lui, n'avait jamais été éclairée.

C'était la première fois qu'il causait ainsi en tête à tête avec la veuve de son ami. La princesse n'accusa point son époux ; mais, à la fin de l'audience, le régent resta triste et pensif.

Et cependant le régent, qui reçut deux fois M. le prince de Gonzague, ce jour et la nuit suivante, n'eut aucune explication avec lui. Pour qui connaissait Philippe d'Orléans, ce fait n'avait pas besoin de commentaires.

La défiance était née dans l'esprit du régent.

Au retour de sa visite au Palais-Royal, madame la princesse de Gonzague trouva sa retraite pleine d'amis. Tous ces gens qui lui avaient conseillé de ne point accuser le prince lui demandèrent ce que le régent avait décidé par rapport au prince.

Gonzague, qui avait l'instinct d'un orage prochain, ne se doutait cependant pas de tous ces nuages qui s'amoncelaient à son horizon. Il était si puissant et si riche ! et l'histoire de cette nuit, par exemple, racontée le lendemain, eût été si aisément démentie ! On aurait ri du bouquet de fleurs empoisonnées ; cela était bon du temps de la Brinvilliers ; on aurait ri du mariage tragi-comique, et, si quelqu'un eût voulu soutenir qu'Esope II, dit Jonas, avait mission d'assasiner sa jeune femme, pour le coup on se fût tenu les côtes. Contes à dormir debout ! on n'éventrait plus que les portefeuilles.

L'orage, en effet, ne soufflait point de là. L'orage venait de l'hôtel de Gonzague. Ce long, ce triste drame des dix-huit années de mariage forcé allait avoir peut-être un dénoûment. Quelque chose remuait derrière les draperies noires de l'autel où la veuve de Nevers faisait dire chaque matin l'office des morts. Parmi ce deuil sans exemple, un fantôme se dressait. Le crime présent n'aurait point trouvé créance, à cause même de cette foule de témoins, tous complices ; mais le crime passé, si profondément qu'on l'aît enfoui, finit presque toujours par briser la planche vermoulue du cercueil.

Madame la princesse de Gonzague répondit à ses illustres conseils que M. le régent s'était enquis des circonstances de son mariage et de ce qui l'avait précédé. Elle ajouta que M. le régent

lui avait promis de faire parler ce Lagardère, fallût-il emplo er la question. On se rejeta sur ce Lagardère, avec le secret espoir que la lumière viendrait par lui ; car chacun savait ou se doutait bien que ce Lagardère avait été mêlé à la scène nocturne qui, vingt ans auparavant, avait ouvert cette interminable tragédie. M. de Machault promit ses alguazils, M. de Tresmes ses gardes, les présidents leurs lévriers de palais. Nous ne savons pas ce qu'un cardinal peut promettre en cette circonstance ; mais enfin Son Eminence offrit ce qu'elle avait. Il ne restait plus à ce Lagardère qu'à se bien tenir.

Vers cinq heures du soir, Madeleine Giraud vint trouver sa maîtresse, qui était seule, et lui remit un billet du lieutenant de police. Ce magistrat annonçait à la princesse que M. de Lagardère avait été assassiné la nuit précédente au sortir du Palais-Royal. La lettre se terminait par ces mots, qui devenaient sacramentels : " N'accusez point votre mari."

Madame la princesse passa le reste de cette soirée dans la fièvre de sa solitude. Entre neuf et dix heures, Madeleine Giraud revint avec un nouveau billet. Celui-ci était d'une écriture inconnue. Il avait été apporté par deux inconnus, gens de méchante mine et ressemblant assez à des coupe-jarrets. L'un grand et insolent, l'autre doucereux et bas sur jambes. Ce billet rappelait à madame la princesse que le délai de vingt-quatre heures accordé à M. de Lagardère par le régent expirait cette nuit à quatre heures. Il i. formait madame la princesse que M. de Lagardère serait à cette heure dans le pavillon qui servait de maison de plaisance à M. de Gonzague.

Lagardère chez Gonzague ! Pourquoi ? com-

ment ? Et cette lettre du lieutenant de police qui annonçait sa mort ?

La princesse ordonna d'atteler. Elle monta dans son carrosse et se fit mener rue Pavée St-Antoine, à l'hôtel de Lamoignon. Une heure après, vingt gardes frnçaises, commandés par un capitaine et quatre exempts du Châtelet, bivaquaient dans la cour de l'hôtel de Lamoignon.

Nous n'avons pas oublié que la fête donnée par M. le prince de Gonzague, à sa petite maison derrière Saint-Magloire, avait pour prétexte un mariage : le mariage du marquis de Chaverny avec une jeune inconnue à qui le prince constituait une dot de 50,000 écus. Le fiancé avait accepté, et nous savons que M. de Gonzague croyait avoir ses raisons pour ne point redouter le refus de l'épousée. Il est donc naturel que M. le prince eût pris d'avance toutes ses mesures pour que rien ne retardât l'union projetée. Le notaire royal, un vrai notaire royal, avait été vonvoqué. Bien plus, le prêtre, un vrai prêtre, attendait à la sacristie de Saint-Magloire.

Il ne s'agissait point d'un simulacre de noces. C'était un mariage valable qu'il fallait à M. de Gonzague, un mariage qui donnât droit sur l'épouse à l'époux ; de telle sorte que la volonté de l'époux put rendre indéfini l'exil de l'épouse.

Gonzague avait dit vrai. Il n'aimait pas le sang. Seulement, quand les autres moyens faisaient défaut, le sang ne forçait jamais Gonzague à reculer.

Un instant, l'aventure de cette nuit avait mal tourné. Tant pis pour Chaverny ! Mais,depuis que le bossu s'était mis en avant, les choses prenaient une physionomie nouvelle et meilleure. Le bossu était évidemment un homme à qui on pou

vait tout demander. Gonzague l'avait jugé d'un coup d'œil. C'était un de ces êtres qui font volontiers payer à l'humanité l'injure de leur propre misère, et qui gardent rancune aux hommes de la croix que Dieu mit comme un fardeau trop lourd sur leurs épaules.

—La plupart des bossus sont méchants, pensait Gonzague : les bossus se vengent. Les bossus ont souvent le cœur cruel, l'esprit robuste, parce qu'ils sont en ce monde comme en pays ennemi. Les bossus n'ont point de pitié. On n'en eut point pour eux. De bonne heure, la raillerie idiote frappa leur âme de tant de coups, qu'un calus protecteur se fit autour de leur âme.

Chaverny ne valait rien pour la besongne indiquée. Chaverny n'était qu'un fou ; le vin le faisait franc, généreux et brave. Chaverny eût été capable d'aimer sa femme et de s'agenouiller devant elle après l'avoir battue. Le bossu,non. Le bossu ne devait mordre qu'un coup de dent, mais en coup mortel. Le bossu était une véritable trouvaille.

Quand Gonzague demanda le notaire, chacun voulut faire du zèle. Oriol, Albret, Montaubert, Cidalise s'élancèrent vers la galerie, devançant Cocardasse et Passepoil. Ceux-ci se trouvèrent seuls un instant sous le péristyle de marbre.

—Ma caillou, fit le Gascon, la nuit elle ne va pas finir sans qu'il grêle...

—Des horions! interrompit Passepoil ; la girouette est aux tapes.

—As pas pur! la main elle me démage! et toi?

—Dame! il y a déjà du temps qu'on n'a dansé, mon noble ami.

Au lieu d'entrer dans les appartements du bas, ils ouvrirent la porte extérieure et descendirent dans le jardin. Il n'y avait plus trace de l'em

buscade dressée par Gonzague au-devant de la maison. Nos deux braves poussèrent jusqu'à la charmille où M. de Peyrolles avait trouvé, la veille, les cadavres de Saldagne et de Faënza. Personne dans la charmille.

Ce qui leur sembla plus étrange, c'est que la poterne percée sur la ruelle était grande ouverte.

Personne dans la ruelle. Nos deux braves se regardèrent.

—Té! té! ce n'est pourtant pas lou couquin de Parisien qu'il a fait cela, murmura Cocardasse, puisqu'il est là-haut depuis hier au soir.

—Sait-on ce dont il est capable ! riposta Passepoil.

Ils entendirent comme un bruit confus du côté de l'église.

—Reste-là, dit le Gascon ; je vais aller y voir.

Il se coula le long des murs du jardin, tandis que Passepoil faisait action à la poterne. Au bout du jardin était le cimetière Saint Magloire. Cocardasse vit le cimetière plein de gardes françaises.

—Eh donc! ma caillou, fit-il en revenant, si l'on danse, les violons ils ne manqueront pas !

Pendant cela, Oriol et ses compagnons faisaient irruption dans la chambre de Gonzague, où maître Griveau aîné, notaire royal, dormait paisiblement sur un sofa, auprès d'un guéridon supportant les restes d'un excellent souper.

Je ne sais pas pourquoi notre siècle s'est acharné contre les notaires. Les notaires sont généralement des hommes propres, frais, bien nourris, de mœurs très douces, ayant le mot pour rire en famille, et doués d'une rare sûreté de coup d'œil au whist. Ils se comportent bien à table ; la courtoisie chevaleresque s'est réfugiée chez eux ; ils sont galants avec les vieilles dames riches, et

certes peu de Français portent aussi bien qu'eux la cravate blanche, amie des lunettes d'or. Le temps est proche où la réaction se fera. Chacun sera forcé de convenir qu'un jeune notaire blond, grave et doux dans son maintien, et dont le ventre naissant n'a pas encore acquis tout son développement, est une des plus jolies fleurs de notre civilisation.

Maître Griveau aîné, notaire-tabellion-garde-notes royal et du Châtelet, avait l'honneur d'être, en outre, un serviteur dévoué de M. le prince de Gonzague. C'était un bel homme de quarante ans, gros, frais, rose, souriant, et qui faisait plaisir à voir. Oriol le prit par un bras, Cidalise par l'autre, et tous les deux l'entraînèrent au premier étage.

La vue d'un notaire causait toujours un certain attendrissement à la Nivelle : ce sont eux qui prêtent force et valeur aux donations entre vifs.

Maître Griveau aîné, homme de bonne compagnie, salua le prince, ces dames et ces messieurs, avec une convenance parfaite. Il avait sur lui la minute du contrat, préparé d'avance: seulement, le nom de Chaverny était en tête de la minute. Il fallut rectifier cela. Sur l'invitation de M. Peyrolles, maître Griveau aîné s'assit à une petite table, il tira de sa poche, encre, grattoir, et se mit en besogne. Gonzague et le gros des convives étaient restés autour du bossu.

—Cela va-t-il être long? fit celui-ci en s'adressant au notaire.

—Maître Griveau, dit le prince, vous comprendrez l'impatience bien naturelle de ces jeunes fiancés.

—Je demande cinq minutes, monseigneur, répliqua le notaire.

Esope II chiffonna son jabot d'une main, et lissa de l'autre d'un air vainqueur les beaux cheveux d'Aurore.

—Juste le temps de séduire une femme ! dit-il.

—Buvons ! s'écria Gonzague, puisque nous avons du loisir. Buvons à l'heureux hyménée !

On décoiffa de nouveau les flacons de champagne. Cette fois, la gaieté semblait naître tout à fait. L'inquiétude s'était évanouie ; tout le monde se sentait de joyeuse humeur.

Dona Cruz emplit elle-même le verre de Gonzague.

—A leur bonheur! dit-elle en trinquant gaillardement.

—A leur bonheur! répéta le cercle riant et buvant.

—Or çà! fit Esope II, n'y a-t-il point ici quelque poète habile pour composer mon épitahlalame ?

—Un poète! un poète! cria-t-on ; on demande un poète !

Maître Griveau aîné mit sa plume derrière l'oreille.

—On ne peut pas tout faire à la fois, prononça-t-il d'une voix discrète et douce ; quand j'aurai fini le contrat, je rimerai quelques couplets impromptus.

Le bossu le remercia d'un geste.

—Poésie du Châtelet, dit Navailles ; madrigaux de notaire. Niez donc que ce soit maintenant l'âge d'or !

Qui songe à nier ? répartit Nocé ; les fontaines vont produire du lait d'amandes et du vin mousseux.

—C'est sur les chardons, ajouta Choisy que vont naître les roses.

—Puisque les tabellions font des vers !

Le bossu se rengorgea et dit avec une orgueilleuse satisfaction :

—C'est pourtant à props de mon mariage qu'on dépense tout cet esprit-là ! Mais se reprit-il,resterons-nous ainsi ? Fi donc! la mariée est en négligé. Et moi, palsambleu ! je fais honte ! je ne suis pas coiffé, mes manchettes sont fripées.

—La toilette de la mariée, morbleu! ajouta le bossu : n'ai-je pas entendu parler d'une corbeille, mesdames ?

Nivelle et Cidalise étaient déjà dans le boudoir voisin. On les vit bientôt reparaître avec la corbeille. Dona Cruz prit la direction de la toilette.

—Et vite! dit-elle, la nuit se passe ! Il nous faut le temps de faire le bal !

—Si elles allaient te l'éveiller, bossu! dit Navailles.

Esope II avait un miroir d'une main, un peigne de l'autre.

—Chère belle, dit-il à la Desbois au lieu de tépondre, un coup par derrière à ma coiffure !

Puis se tournant vers Navailles :

—Elle est à moi, reprit-il, comme vous êtes à M. de Gonzague, mes bons enfants, ou plutôt à votre ambition. Elle est à moi comme ce cher M. Oriol est à son orgueil, comme cette jolie Nivelle est à son avarice, comme vous êtes tous à votre péché capital mignon ! Ma belle Fleury, refaites mon nœud, s'il vous plaît.

—Voilà! dit en ce moment maître Griveau aîné ; on peut signer.

—Avez-vous écrit les noms des mariés? demanda Gonzague.

—Je les ignore, répondit le notaire.

—Ton nom, l'ami? reprit le prince.

—Signez toujours, monseigneur, repartit Esope

II d'un ton léger ; signez aussi, messieurs, car j'espère bien que vous me ferez tous cet honneur. J'écrirai mon nom moi-même ; c'est un drôle de nom, et qui vous fera rire.

—Au fait, comment diable peut-il s'appeler ? dit Navailles.

--Signez toujours, signez. Monseigneur, j'aimerais vos manchettes pour cadeau de noce.

Gonzague détacha aussitôt ses manchettes de dentelle et les lui jeta à la volée. Puis il s'approcha de la table pour signer. Ces messieurs s'ingéniaient à trouver un nom pour le bossu.

—Ne cherchez pas, dit-il en agrafant les manchettes de Gonzague, vous ne trouveriez jamais. Monsieur de Navailles, vous avez un beau mouchoir brodé !

Navailles lui donna son mouchoir. Chacun voulut ajouter quelque chose à sa toilette : une épingle, une boucle, un nœud de rubans. Il se laissait faire et s'admirait dans son miroir. Ces messieurs, cependant, signaient chacun à son tour. Le nom de Gonzague était en tête.

—Allez voir si ma femme est prête! dit le bossu à Choisy, qui lui attachait un jabot de malines.

—La mariée ! voici la mariée ! cria-t-on à ce moment.

Aurore parut sur le seuil du boudoir, en blanc costume de mariée, et portant dans ses cheveux les fleurs d'oranger symboliques. Elle était belle admirablement, mais ses traits pâles gardaient cette étrange immobilité qui la faisait ressembler à une charmante statue. Elle était toujours sous le coup du maléfice.

Il y eut à sa vue un long murmure d'admiration. Quand les regards se détournèrent d'elle

pour retomber sur le bossu,lui,battait des mains avec transport et répétait :

—Corbleu! j'ai une belle femme! A nous deux maintenant, ma charmante ; à notre tour de signer.

Il prit sa main des mains de dona Cruz, qui la soutenait. On s'attendait à quelque marque de répugnance ; mais Aurore le suivit avec une docilité parfaite. En se retournant pour gagner la table où maître Griseau aîné avait fait signer tout le monde, le regard d'Esope II rencontra celui de Cocardasse junior, qui venait de rentrer avec son compagnon Passepoil. Esope II cligna de l'œil en touchant son flanc d'un geste rapide. Cocardasse comprit, car il lui barra le passage en s'écriant :

—Capédédiou! il manque quelque chose à ta toilette, pécaïré !

—Quoi donc? quoi donc? fit-on de toutes parts.

—Quoi donc? répéta le bossu lui-même bien innocent.

—As pas pur! répliqua le Gascon. Depuis quand un gentilhomme se marie-t-il sans épée ?

Ce ne fut qu'un cri dans toute l'honorable assistance.

—C'est vrai, c'est vrai! réparons cet oubli.Une épée au bossu ! il n'est pas encore assez drôle comme cela.

Navailles mesura de l'œil les rapières, tandis qu'Esope II faisait des façons et murmurait :

—Je ne suis pas habitué. Cela gênerait mes mouvements.

Parmi toutes ces épées de parade, il y avait une longue et forte épée de combat c'était celle de ce bon M. de Peyrolles. qui ne plaisantait jamais. Navailles détacha bon gré mal gré l'épée de ce bon M. de Peyrolles.

—Il n'est pas besoin, il n'est pas besoin! répétait Esope II.

On lui ceignit l'épée en jouant. Cocardasse et Passepoil remarquèrent bien qu'en touchant la garde, sa main éprouva comme un frémissement involontaire et joyeux. Il n'y eut que Cocardasse et Passepoil à remarquer cela. Quand on lui eut ceint l'épée, le bossu ne protesta plus. C'était chose faite. Mais cette arme qui pendait à son flanc lui donna tout à coup un surcroît de fierté. Il se prit à marcher en se pavanant d'une façon si burlesque, que la gaieté éclata de toutes parts. On se rua sur lui pour l'embrasser ; on le pressa, on le tourna et retourna comme une poupée. Il avait un succès fou! Il se laissait faire bonnement. Arrivé devant la table, il dit :

—La! la! vous me chiffonnez. Ne serrez pas ma femme de si près, je vous prie, et donnez moi trève, messieurs mes bons amis, afin que nous puissions régulariser le contrat.

Maître Griveau aîné était toujours assis devant la table. Il tenait la plume en arrêt au dessus de la tête du contrat.

—Vos noms,s'il vous plaît, dit-il vos prénoms, qualités, lieu de naissance ...?

Le bossu donna un petit coup de pied dans la chaise du notaire-tabellion-garde-notes. Celui-ci se retourna pour regarder.

—Avez-vous signé? demanda le bossu.

—Sans doute, répondit maître Griveau aîné.

—Alors, allez en paix mon brave homme, dit le bossu, qui le poussa de côté.

Il s'assit gravement à sa place. Et l'assemblée de rire. Tout ce que faisait le bossu était désormais matière à hilarité.

—Pourquoi diable veut-il écrire son nom lui-même ? demanda cependant Navailles.

Peyrolles causait bas avec M. de Gonzague, qui haussait les épaules. Peyrolles voyait dans ce qui se passait un sujet d'inquiétude. Gonzague se moquait de lui et l'appelait trembleur.

—Vous allez voir! répondait cependant le bossu à la question de Navailles.

Il ajouta avec son petit ricanement sec :

—Ça va bien vous étonner ; vous allez voir, vous allez voir: buvez en attendant.

On suivit son conseil. Les verres s'emplirent. Le bossu commença à remplir les blancs d'une main large et ferme.

—Au diable, l'épée : fit-il en essayant de la placer dans une position moins gênante.

Nouvel éclat de rire. Le bossu s'embarrassait de plus en plus dans son harnais de guerre. La grande épée semplait pour lui un instrument de torture.

—Il écrira ! firent les uns.

—Il n'écrira pas ! ripostèrent les autres.

Le bossu au comble de l'impatience, arracha l'épée du fourreau et la posa toute nue sur la table à côté de lui. On rit encore. Cocardasse serra le bras de Passepoil.

—Sandiéou! voici l'archet tout prêt! grommela-t-il.

—Gare aux violons! murmura frère Passepoil.

L'aiguille de la pendule allait toucher quatre heures.

—Signez, mademoiselle, dit le bossu, qui tendit la plume à Aurore.

Elle hésita: il la regarda.

— Signez votre vrai nom, murmura-t-il, puisque vous le savez !

Aurore se pencha sur le parchemin et signa.

On vit dona Cruz, penchée au-dessus de son épaule, faire un vif mouvement de surprise.

— Est-ce fait ? est-ce fait ? demandèrent les curieux.

Le bossu, les contenant d'un geste, prit la plume à son tour et signa.

— C'est fait, dit-il. Venez voir : ça va vous étonner !

Chacun se précipita. Le bossu avait jeté la plume pour prendre négligemment l'épée.

— Attention ! murmura Cocardasse junior.

— On y est ! répondit résolûment frère Passepoil.

Gonzague et Peyrolles arrivèrent les premiers.

Gonzague et Peyrolles, en voyant l'en-tête du contrat, reculèrent de trois pas.

— Qu'y a-t-il ? Le nom ? le nom ? criaient ceux qui étaient par derrière.

Le bossu avait promis d'étonner son monde. Il tint parole. On vit en ce moment ses jambes déformées se redresser tout à coup, son torse grandir, et l'épée s'affermir dans sa main.

— As pas pur ! grommela Cocardasse, lou couquin faisait bien d'autres tours de désossé dans la cour des Fontaines, quand il était petit !

Le bossu, en se redressant, avait rejeté ses cheveux en arrière. Sur ce corps droit, robuste élégant, une noble et belle tête rayonnait.

— Venez le lire, ce nom ! dit-il en promenant son regard étincelant sur la foule stupéfaite.

En même temps, le bout de son épée piqua la signature.

Tous les regards suivirent ce mouvement. Une grande clameur faite d'un seul nom emplit la salle.

— Lagardère ! Lagardère !

— Lagardère, répéta celui-ci, Lagardère, qui ne manque jamais au rendez-vous qu'il donne !

Dans ce premier mouvement de stupeur, il aurait pu percer peut-être les rangs de ses ennemis en désordre. Mais il ne bougea pas. Il tenait d'une main Aurore tremblante serrée contre sa poitrine ; de l'autre, il avait l'épée haute. Cocardasse et Passepoil, qui avaient dégaîné tous deux, se tenaient debout derrière lui. Gonzague dégaîna à son tour. Tous ses affidés l'imitèrent. En somme, ils étaient au moins dix contre un. Dona Cruz voulut se jeter entre les deux camps. Peyrolles la saisit à bras-le-corps et l'enleva.

— Il ne faut pas que cet homme sorte d'ici, messieurs ! prononça le prince, la pâleur aux lèvres et les dents serrées. En avant !

Navailles, Nocé, Choisy, Gironne et les autres gentilshommes chargèrent impétueusement. Lagardère n'avait pas même mis la table entre lui et ses ennemis. Sans lâcher la main d'Aurore, il la couvrit et se mit en garde. Cocardasse et Passepoil l'appuyaient à droite et à gauche.

— Va bien, ma caillou ! fit le Gascon, nous sommes à jeun depuis plus de six mois ! Va bien ! Tron de l'air !

— J'y suis ! cria Lagardère en poussant sa première botte.

Après quelques secondes, les gens de Gonzague reculèrent. Gironne et Albret gisaient sur le sol dans une mare de sang.

Lagardère et ses deux braves, sans blessures, immobiles comme trois statues, attendaient le second choc.

— Monsieur de Gonzague, dit Lagardère, vous avez voulu faire une parodie de mariage. Le mariage est bon, il a votre propre signature.

— En avant ! en avant ! cria le prince, qui écumait de fureur.

Cette fois, il s'avançait en tête de ses gens, Quatre heures de nuit sonnèrent à la pendule. Un grand bruit se fit au dehors, et des coups retentissants furent frappés à la porte extérieure, tandis qu'une voix criait :

— Au nom du roi !

C'était un aspect étrange que celui de ce salon où l'orgie laissait partout ses traces. La table était encore couverte de mets et de flacons à demi vides. Les verres renversés çà et là, mettaient de larges taches de vin parmi les sanglantes éclaboussures du combat. Au fond, du côté du cabinet où naguère était la corbeille du mariage, et qui maintenant servait d'asile à maître Griveau aîné plus mort que vif, le groupe composé de Lagardère, d'Aurore et de deux prévôts d'armes se tenait immobile et muet. Au milieu du salon, Gonzague et ses gens arrêtés dans leur élan par ce cri : " Au nom du roi ! " regardaient avec épouvante la porte d'entrée. Dans tous les coins, les femmes, folles de terreur, se cachaient.

Entre les deux groupes, deux cadavres dans une mare d'un rouge noir.

Les gens qui frappaient à cette heure de nuit à la porte de M. le prince de Gonzague s'attendaient bien sans doute à ce qu'on ne leur ouvrirait point tout de suite.

C'étaient les gardes françaises et exempts du Châtelet que nous avons vus succesivement dans la cour de l'hôtel de Lamoignon et au cimetière Saint-Magloire. Leurs mesures étaient prises d'avance. Après : ois sommations faites coup sur coup, la porte, soulevée, fut jetée hors de ses gonds. Dans le salon, on put entendre le bruit de

la marche des soldats. Gonzague eut froid jusque dans la moelle de ses os. Etait-ce la justice qui venait pour lui ?

— Messieurs, dit-il en remettant l'épée au fourreau, on ne résiste pas aux gens du roi.

Mais il ajouta tout bas :

— Jusqu'à voir.

Baudon de Boisguiller, capitaine aux gardes, parut sur le seuil et répéta :

— Messieurs, au nom du roi !

Puis, saluant froidement le prince de Gonzague il s'effaça pour laisser entrer ses soldats. Les exempts pénétrèrent à leur tour dans le salon.

— Monsieur que signifie ceci ? demanda Gonzague il s'effaça pour laisser entrer ses soldats. Les exempts pénétrèrent à leur tour dans le salon.

— Monsieur, que signifie ceci ? demanda Gonzague.

Boisguiller regarda les deux cadavres gisant sur le parquet, puis le groupe composé de Lagardère et ses deux braves, qui gardaient tous trois l'épée à la main.

— Tudieu ! murmura-t-il ; on disait bien que c'était un fier soldat ! Prince, ajouta-t-il en se tournant vers Gonzague, je suis cette nuit aux ordres de la princesse votre femme.

— Et c'est la princesse ma femme... ? commença Gonzague furieux.

Il n'acheva pas. La veuve de Nevers paraissait à son tour sur le seuil. Elle avait ses vêtements de deuil. A la vue de ces femmes,de ces peintures caractéristiques qui couvraient les lambris, à la vue de ces débris mêlés de débauche et de bataille, la princesse rabattit son voile sur son visage.

— Je ne viens pas pour vous, monsieur, dit-elle en s'adressant à son mari.

Puis, s'avançant vers Lagardère :

— Les vingt-quatre heures sont écoulées, monsieur de Lagardère, reprit-elle ; vos juges sont assemblés, rendez votre épée.

— Et cette femme est ma mère ! balbutia Aurore, qui se couvrit le visage de ses mains.

— Messieurs, poursuivit la princesse, qui se tourna vers les gardes, faites votre devoir.

Lagardère jeta son épée aux pieds de Baudon de Boisguiller. Gonzague et les siens ne faisaient pas un mouvement, ne prononçaient pas une parole. Quand Baudon de Boisguiller montra la porte à Lagardère, celui-ci s'avança vers madame la princesse de Gonzague en tenant toujours Aurore par la main.

— Madame, dit-il, j'étais en train de donner ma vie pour défendre votre fille.

— Ma fille ! répéta la princesse, dont la voix trembla.

— Il ment ! dit Gonzague.

Lagardère ne releva point cette injure.

— J'avais demandé vingt-quatre heures pour vous rendre mademoiselle de Nevers, prononça-t-il avec lenteur, tandis que sa belle tête hautaine dominait courtisans et soldats ; la vingt-quatrième heure a sonné. Voici mademoiselle de Nevers.

Les deux mains froides de la mère et de la fille se touchèrent. La princesse ouvrit ses bras. Aurore y tomba en pleurant. Une larme vint aux yeux de Lagardère.

— Protégez-la, madame, dit-il en faisant effort pour vaincre son angoisse ; aimez-la : elle n'a plus que vous !

Aurore s'arracha des bras de sa mère pour courir à lui. Il la repoussa doucement.

— Adieu, Aurore, reprit-il ; nos fiançailles

n'auront pas de lendemain. Gardez ce contrat qui vous fait ma femme devant les hommes, ainsi que vous l'étiez devant Dieu depuis hier. Madame la princesse vous pardonnera cette mésalliance contractée avec un mort.

Il baisa une dernière fois la main de la jeune fille, salua profondément la princesse, et gagna la porte en disant :

— Conduisez-moi devant mes juges !

